

Albert Bleunard

Toujours plus petits



Gloubik Éditions 2020

© Gloubik éditions 2020

Ce livre a été réalisé à partir des exemplaires du deuxième semestre 1893 de La Science Illustrée en ma possession. Il ne peut par conséquent faire l'objet d'une vente sans mon accord.

I Une séance à la société hyperpsychique de Perpignan

Vous n'ignorez certainement pas que la jolie petite ville de Perpignan possède une société savante dont la renommée est aujourd'hui universelle. Elle fut fondée, il y a quelques années, par l'illustre docteur Paradou, l'une des sommités médicales du midi de la France.

Le but de la société hyperpsychique de Perpignan est l'étude, par des procédés exclusivement scientifiques et expérimentaux, de toutes les questions qui se rattachent à l'âme. Le docteur Paradou pensa avec raison que cette nouvelle science, puisant des documents dans les phénomènes du spiritisme, de la suggestion des pensées à distance, des pressentiments, des apparitions, pouvait devenir rapidement la science suprême entre les mains de gens habiles. Il songea dès lors à créer cette société hyperpsychique qui étonna bientôt le monde entier par ses merveilleux résultats.

La société n'était malheureusement pas

très nombreuse, mais le défaut de quantité était largement compensé par la qualité éminente de ses membres. On peut dire qu'à ses réunions assistait la fine fleur de tout ce que Perpignan possédait en fait de gens instruits et intelligents.

Les réunions avaient lieu le premier lundi de chaque mois. Le local consistait en une salle assez spacieuse, située dans une vieille mesure que la municipalité mettait à la disposition de toutes les sociétés de la ville.

Il est de règle générale, en France, que les municipalités réservent tous leurs plus vieux locaux délabrés pour y loger les sociétés savantes. La science a l'habitude de se contenter de peu. Les théâtres, les marchés, les casernes, les prisons, voilà ce qui exige des bâtiments somptueux.

Un lundi soir, 1^{er} du mois de février, la salle de la société hyperpsychique de Perpignan était, contrairement à l'habitude, bondée de monde. Tous les membres de la société, et un grand nombre de personnes étrangères, s'y pressaient autour de la large table recouverte d'un tapis vert et de la sonnette du président.

Cette affluence extraordinaire avait pour cause l'annonce d'une communication que devait faire l'un des membres de la société, le savant professeur Collioure.

Que devait être cette communication ?

Nul ne pouvait répondre à cette question, sauf le professeur, qui voulait garder le secret jusqu'au bout.

Et Dieu sait cependant s'il avait été adroitement interrogé depuis une semaine par ses collègues et sur tout par leurs épouses ! L'émotion causée par cette future communication avait en effet presque révolutionné la paisible cité de Perpignan. Les femmes, curieuses par nature, étaient surtout endiablées pour connaître le secret de Collioure.

Pour commencer la séance on n'attendait plus que la présence du président, l'illustre docteur Paradou, qui avait la manie d'arriver toujours en retard. Or, ce jour-là, son retard avait le don d'irriter l'assemblée qui commençait à murmurer. Quelqu'un proposait même d'ouvrir la séance sans lui, quand le docteur entra majestueusement, serra la main à tous ceux qui étaient sur son passage et vint prendre place au fauteuil présidentiel.

« La séance est ouverte, dit-il, suivant la formule usitée en pareille circonstance ; la parole est à mon sieur le secrétaire pour la lecture du procès-verbal de la dernière séance. »

Pendant que le secrétaire lit son procès-verbal, qui ne nous intéresse guère, nous allons jeter un coup d'œil sur les principaux

personnages que nous aurons l'occasion de retrouver plus tard dans la suite de ce récit.

Commençons d'abord par le président: le docteur Paradou. Ce docteur était un homme déjà âgé, ayant certainement dépassé la cinquantaine. Sa figure rougeaude, ses yeux indécis et fortement atteints de myopie, ses cheveux grisonnants et bouclés, tout tendait à lui donner une physionomie assez étrange.

D'une intelligence au-dessus de la moyenne, il avait acquis une grande célébrité, non seulement à Perpignan, mais même dans tous les départements voisins. On venait le consulter de très loin dans les cas graves.

Sa science médicale était réelle. Son seul point critiquable était une forte dose de crédulité pour le surnaturel. Cela peut paraître extraordinaire de la part d'un médecin, très enclin le plus souvent au matérialisme et niant tout ce qui touche l'âme. Paradou était une exception : il croyait plus, à l'esprit qu'à la matière et acceptait volontiers de bonne foi tout ce qui tendait à confirmer ses convictions.

Tel n'était pas le cas du vice-président de la société hyperpsychique de Perpignan, le sieur Soleihas, opticien de son état. De taille petite, la tête étroite, la barbe et les cheveux d'un noir de jais, les yeux pétillants de ma-

lice, le nez recourbé, la bouche pincée, les gestes saccadés, notre homme formait un contraste frappant avec le docteur, dont la taille haute, le maintien toujours grave, en imposaient à la foule.

Soleihas, d'une instruction assez solide, était assez, sceptique à l'égard des idées qui étaient si chères au docteur.

Le troisième personnage, qui nous reste à décrire ; est précisément le secrétaire Camaret, tout absorbé dans la lecture de son procès-verbal. Camaret, dentiste de profession, photographe à l'occasion, peintre et musicien à ses heures perdues, est le plus gai des membres de La société hyperpsychique de Perpignan.

D'une inaltérable bonne humeur, il n'est, lui, ni croyant ni incrédule. Il n'est rien. Il se contente de prendre la vie comme elle se présente, joyeuse ou triste selon les circonstances. Comme son collègue Soleihas, Camaret était dans toute la force de l'âge ; ils approchaient tous les deux de la quarantaine.

La lecture du procès-verbal était terminée. Le président, toujours selon la formule consacrée, ajouta : « Il n'y a pas d'observations au procès-verbal ?... le procès-verbal est adopté. »

Puis, ayant solidement assujetti ses lunettes sur son nez, il reprit :

« La parole est à M. le professeur Collioure pour une importante communication. »

Tous les visages se portèrent sur le professeur, qui commença immédiatement à prendre la parole en ces termes :

« Messieurs et chers collègues, vous savez que j'ai voyagé en Italie pendant la plus grande partie de mes vacances. Or, m'étant arrêté par hasard dans une petite ville des environs de Florence, nommée Montepulciano, j'eus l'occasion de faire la connaissance d'un vieux et vénérable savant, du nom d'Al-Harick, qui s'occupe beaucoup des sciences que nous cultivons avec tant de ferveur dans la société hyperpsychique de Perpignan.

« Cet Al-Harick m'entretint de recherches fort intéressantes qu'il faisait à cette époque, et dont il attendait, disait-il, de merveilleux résultats. Sachant que j'étais professeur de physique et de chimie, il me questionna sur les nouveaux phénomènes récemment découverts en électricité, principalement sur les analogies existant entre les ondulations lumineuses, et les ondulations électriques.

« Je le quittai sans avoir pu connaître la nature exacte de ses recherches. Il rie m'avait donné que des renseignements vagues et sans intérêt. Seule ment, en partant, il m'assura que, vu les bonnes relations que nous avons eues ensemble, il s'empres-

serait de me mettre au courant de ses découvertes.

« J'avais complètement oublié mon vieux savant de Montepulciano, quand, il y a quinze jours, je reçus la lettre suivante :

Monsieur,

Je suis heureux de vous faire savoir que mon but est atteint : je suis parvenu à rendre les hommes aussi petits que je le veux... »

Collioure fut interrompu, à ce moment, dans sa lecture par les exclamations de toute l'assemblée.

Ce fut pendant quelques minutes un charivari épouvantable, les uns niant la possibilité d'une semblable découverte, les autres trouvant que le savant italien avait fait la plus belle invention de ce siècle. On se partagea en deux camps adverses : ceux qui étaient pour, ceux qui étaient contre. On s'échauffait insensiblement, poussant des cris, hurlant même. Deux sociétaires menaçaient d'en venir aux mains, quand le président crut devoir intervenir pour rétablir l'ordre. Il agita la sonnette, mais celle-ci ne fit entendre aucun bruit. Elle n'avait pas servi depuis plus de deux ans, tant les séances étaient calmes d'ordinaire, et la rouille avait fait tomber le battant. Le docteur, qui ignorait cette circonstance, continuait à sonner avec frénésie, supposant que le vacarme empêchait d'en-

tendre l'instrument. Voyant le docteur agiter son bras avec la sonnette, le silence se fit brusquement. Mais, ô stupeur, on n'entendait rien et Paradou sonnait cependant toujours. Alors, ce fut un éclat de rire général. Paradou lui-même partagea cette hilarité.

Enfin, quand le calme se fut rétabli, le professeur Collioure continua la lecture de sa lettre :

Veillez faire part, je vous en prie, de ma découverte à vos collègues de la Société hyperpsychique de Perpignan. Je me tiens à votre disposition et à celle de vos collègues qui voudront bien vous accompagner pour vous prouver, par de nombreuses expériences, la réalité de ma découverte.

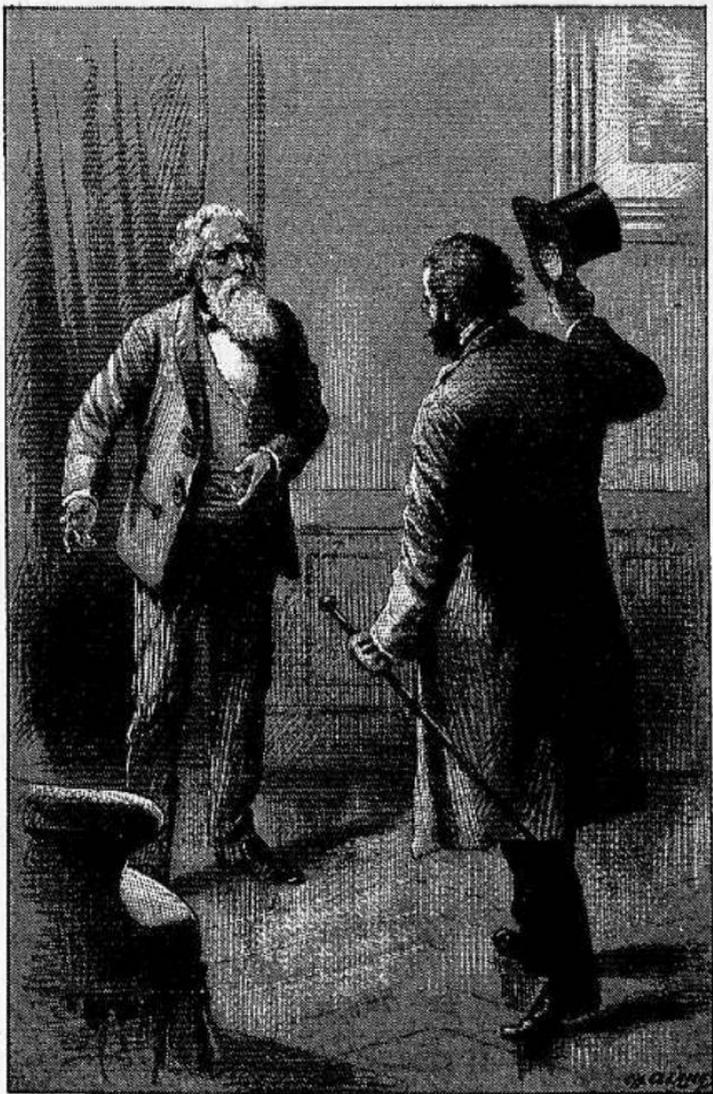
Prévenez-moi quinze jours à l'avance de la date de votre arrivée.

Un grand silence se fit à la suite de la lecture de cette lettre. Collioure fut le premier à reprendre la parole :

« Je regrette infiniment, dit-il, de ne pouvoir répondre à l'invitation qui nous est adressée, mais je suis absolument retenu ici par mes fonctions.

— vous pourriez demander un congé de quinze jours au recteur, observa le président.

— C'est inutile, il me le refuserait, répondit le professeur.



TOUJOURS PLUS PETITS.

J'eus l'occasion de faire la connaissance d'un vieux savant.

— Attendons alors les vacances de Pâques, vous serez libre, ajouta le docteur.

— Impossible encore, répondit Collioure, j'attends justement à cette époque un nouveau bébé.

— Nous irons donc sans vous, dit Soleihas. Un voyage en Italie me tente beaucoup en ce moment de l'année. Je m'inscris sur la liste des voyageurs pour Montepulciano.

— Moi aussi, moi aussi, » répondirent en chœur tous les membres de la société.

Et voilà le président bien embarrassé : on ne pouvait aller à quarante chez Al-Harick.

« Mais, fit observer Canigou, l'un des gros épiciers de Perpignan, en s'adressant à Collioure, pouvez-vous affirmer que les expériences seront sans danger ? Moi, je tiens à ma peau avant tout.

— Pour ça, mon cher monsieur, répondit le professeur, je ne puis jurer de rien. J'ignore absolument ce que seront ces expériences.

— Dans ce cas, dit l'épicier, je n'y vais pas.

— Ni moi non plus, répéta un autre membre.

— Ni moi non plus, répétèrent tous les autres en chœur.

— Voyons, dit le président, il faut nous décider : y va-t-on ou n'y va-t-on pas ?

— Qu'on tire au sort, dit une voix.

— Qu'on vote, ajouta une autre voix.

— Permettez, permettez, interrompit Collioure.

Moi je propose d'y envoyer les membres du bureau, le docteur Paradou et nos collègues Soleihas et Camaret.

— Merci de la préférence, répondit le dentiste ; je ne veux pas y aller s'il y a du danger.

— S'il y en a, observa le président, vous en serez quitte pour ne pas faire les expériences. Moi, je désire beaucoup les voir.

— Et moi aussi, ajouta le vice-président.

— Soit, répondit alors Camaret, je me décide donc à vous suivre.

— La proposition est-elle adoptée ? demanda Collioure.

— Oui, oui, répondirent tous les membres.

— Eh bien, je vais écrire dès ce soir à Montepulciano, ajouta le professeur, et vous vous mettrez en route dès que la réponse sera arrivée. »

Après ces mots, l'incident fut clos. Le président donna la parole à un autre membre de la Société hyperpsychique de Perpignan, et là séance continua.

II Arrivée à Montepulciano

Huit jours après la mémorable séance de la Société hyperpsychique de Perpignan, à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, nous retrouvons le docteur Paradou, Soleihas et Camaret, confortablement installés dans une voiture de première classe, et en route pour Montepulciano. Ils suivent la ligne ferrée qui va de Sienne à Empoli et qui traverse une contrée pittoresque et montagneuse.

Arrêtons-nous avec eux à la station de Montepulciano, éloignée de la ville de 7 à 8 kilomètres. De là on aperçoit les maisons, étagées sur les flancs d'une haute colline. Le panorama est d'ailleurs charmant : ce ne sont partout que coteaux riants, que montagnes boisées à perte de vue, avec le mont Amiata comme dernier plan à l'horizon. Ce mont a une altitude de 1700 mètres, ce qui en fait le point le plus élevé de l'Italie après l'Etna.

La contrée est d'une grande fertilité. On monte péniblement à la ville par une route

poudreuse, au milieu des arbres fruitiers, des mûriers épars dans les champs de blé, des bouquets de chênes verts, entre des haies de chèvrefeuille et de cynérodon. Que l'Italie est belle avant les sécheresses de l'été !

Les trois amis descendirent à l'unique hôtel de la ville, située sur la petite place du Marzocco, ainsi nommée à cause du lion qui domine la colonne qui décore cette place. Un seul hôtel peut sembler insuffisant pour une ville de 13,000 habitants. Mais il faut songer que les étrangers sont rares à Montepulciano, malgré la beauté des sites des environs, ses

curiosités artistiques et sa position sur une grande voie ferrée.

La ville se compose, d'une seule rue, fort longue en vérité et changeant souvent de nom, d'où l'illusion pour les habitants de croire qu'ils en possèdent plusieurs. Cette rue unique se nomme via Garibaldi dans le bas, via Poliziano au milieu, via Cavour au sommet. Bien dallée, comme toutes les rues des villes de la haute Italie, elle est bordée de quelques beaux édifices, parmi lesquels se fait surtout remarquer le palais Bucelli, avec ses bas-reliefs étrusques.

Au Sommet de là colline, la place Victor-Emmanuel possède les principaux monu-

ments de Montepulciano : la cathédrale, l'hôtel de ville, la préture et les palais Contucci et Tarugi.

Le premier soin des voyageurs, après avoir réparé le désordre de leur toilette, fut de se diriger vers la maison du savant Al-Harick. L'hôtelier leur avait dit que cet homme habitait près de l'église de la Miséricorde, au sommet de la ville. Ils remontèrent donc jusqu'à la place Victor-Emmanuel, et, tournant à gauche, ils arrivèrent sur une petite plate-forme, située au devant de l'église. De cette plate-forme la vue s'étend au loin sur toute la campagne, environnante et sur les hauts sommets des montagnes.

La maison d'Al-Harick était facile à reconnaître ; à ce signalement qu'elle possédait seule un petit jardin placé en façade et donnant sur la place. Paradou souleva un lourd marteau de fer qui, en retombant, fit entendre un bruit sec. Une vieille servante vint aussitôt ouvrir et introduisit les étrangers dans une sorte de cour humide, ombragée de grands arbres au feuillage touffu et entourée de plates-bandes ornées d'arbustes et de fleurs. La maison ne présentait rien de remarquable à l'extérieur. C'était une vulgaire bâtisse, sans ornements et blanchie à la chaux. De hautes et étroites fenêtres, garnies de solides barres de fer, lui donnaient même un air peu hospitaliers.

L'intérieur ne répondait pas heureusement à cette première impression causée par l'aspect extérieur. Ici, au contraire, tout était combiné pour le plaisir des yeux. Les murs étaient recouverts de somptueuses tapisseries orientales, aux couleurs vives et dont les arabesques affectaient les formes et les contours les plus capricieux. On foulait aux pieds de riches tapis persans. Le mobilier était également emprunté à la civilisation orientale : larges sofas, recouverts d'étoffes indiennes, lampadaires aux verres multicolores et aux cristaux entremêlés de plaques de cuivre poli, armes enrichies de pierreries, chibouks arabes, bronzes sculptés de la Chine, ombrelles japonaises. Mille bibelots, répandus à profusion sur des étagères, occupèrent l'attention de nos visiteurs pendant les quelques minutes qui s'écoulèrent avant l'arrivée du maître de la maison auquel ils avaient fait passer leurs cartes.

Ce ne fut pas Al-Harick qui entra, mais une jeune femme, presque une jeune fille, dont la vue produisit sur eux une sensation étrange. Vêtue d'un simple costume mi-européen, mi-oriental, elle possédait dans sa démarche une grâce et une légèreté incomparables. Sa taille était moyenne ; son corps, souple et aux formes régulières, était digne d'inspirer le ciseau d'un artiste. Mais ce qui frappait surtout, c'était le doux éclat de ses yeux noirs, bordés de longs cils, qui don-

naient à sa physionomie un état indéfinissable de langueur et de vague rêverie.

« Messieurs, dit-elle d'une voix douce et en pur français, sans paraître s'apercevoir du trouble qu'avait produit son arrivée, messieurs, veuillez excuser mon mari et l'attendre quelques minutes. Il est en ce moment dans son laboratoire, retenu par une expérience fort importante. »

Et, comme les trois hommes incapables de trouver une se taisaient et se contentaient de baisser parole, la tête en signe d'acquiescement, la belle créature continua, en les invitant à s'asseoir comme elle sur les sofas :

« C'est bien à M. Paradou et à ses deux amis que j'ai l'honneur de parler ?

— Parfaitement, madame, répondit le docteur en se levant et en lui présentant successivement ses deux compagnons : M. Soleihas, vice-président, et M. Camaret, secrétaire de la société hyperpsychique de Perpignan. »

La glace était rompue ; on causa de choses et d'autres en attendant l'arrivée d'Al-Harrick : des incidents du voyage, de la ville de Perpignan, que la jeune femme avait eu l'occasion de visiter quelques années auparavant, de la France qu'elle connaissait bien.

« Oui, messieurs, leur dit-elle, quoique ori-

ginaire de l'Égypte, comme mon mari, j'ai passé une partie de ma jeunesse à Paris. C'est pourquoi je parle assez bien le français.

— Dites que vous le parlez admirablement bien, madame, répondit le docteur, comme une vraie Parisienne. »

A ce moment, la 'porte du salon s'ouvrit et Al-Harick fit son entrée. C'était un. beau et grand vieillard, à la barbe et à l'a chevelure blanchies parles ans, au regard bienveillant et profond, comme en possèdent ceux qui pensent beaucoup et passent qui leur existence à scruter les secrets de la nature. Son front élevé, ses yeux enfoncés dans leurs orbites, sonnez droit, la forme ovale du visage et son teint olivâtre, décelaient en lui une origine asiatique. Quoique ayant dépassé la soixantaine, il se tenait encore ferme et droit. Il parlait le français avec une grande pureté, mais avec un accent étranger très prononcé et avec plus de difficulté que sa jeune femme.

« Thilda, dit-il, en se tournant vers celle-ci, vous n'avez rien offert à ces messieurs. »

Puis, s'adressant à ses hôtes, il ajouta :

« Vous devez avoir besoin de vous rafraîchir : il fait plus chaud en Italie qu'en France. Le voyage ne vous a pas trop fatigué ? »

Tout cela était dit avec une affabilité charmante.

Décidément Al-Harick serait un aimable compagnon d'étude.

Thilda s'était retirée pour donner l'ordre à la servante de préparer des rafraîchissements. Paradou présenta de nouveau ses compagnons au vieux savant, et la conversation s'engagea aussitôt sûr le but du voyage à Montepulciano. Après avoir demandé des nouvelles de la santé du professeur Collioure, dont il regrettait beaucoup l'absence, Al-Harick donna quelques renseignements sur l'origine de son étonnante découverte. Comme c'est le cas général, elle était due en grande partie au hasard. Il se réservait de là divulguer bientôt au monde savant, mais il voulait encore garder le secret pendant deux ou trois années, temps nécessaire d'après lui pour la compléter et l'amener à sa dernière perfection. Il avertit le docteur et ses deux amis qu'ils devraient même s'engager sur l'honneur et par écrit à ne rien tenter pour connaître ce secret.

Il leur communiqua, en outre, quelques renseignements indispensables pour la réussite des expériences. Non seulement il diminuerait les dimensions des personnes, mais encore celles des objets emportés avec elles. Il leur conseilla vivement de se munir d'un grand nombre d'instruments de mesure : mi-



TOUJOURS PLUS PETITS.
Une vieille servante vient aussitôt ouvrir.

croscopie, lunettes, thermomètres, etc., etc. Il ne fallait surtout pas oublier un appareil de photographie, car ils auraient l'occasion de voir des spectacles imprévus et dignes d'être conservés.

« Ce sera facile, dit le docteur, voici notre ami Camaret qui est un excellent photographe.

— Enfin, ajouta le vieillard, il faudra également emporter des armes.

— Des armes ! s'écrièrent Soleihas et le dentiste.

— Mais oui, messieurs, répondit Al-Harick. En devenant très petits, vous aurez besoin de vous défendre contre bien des ennemis que vous n'avez pas l'habitude de redouter. »

Après s'être rafraîchi et avoir légèrement collationné, on monta au laboratoire, situé au deuxième visiter devait servir aux étage, pour l'appareil qui expériences.

Cet appareil, ou du moins la partie seule visible pour les trois membres de la société hyperpsychique de Perpignan, était d'une simplicité extraordinaire. Une vaste cloche de verre, pouvant contenir quatre ou cinq personnes, était posée au milieu de la chambre sur une plaque épaisse, également en verre poli. Une corde, fixée au sommet de la cloche, s'enroulait autour d'une poulie so-

lidement, scellée au plafond et aboutissait à un treuil placé contre la muraille. Ce simple dispositif n'avait évidemment pour but que de soulever la cloche.

Mais, chose plus digne d'attirer l'attention, deux gros fils de cuivre, enroulés en spirale, partaient aussi du sommet de la cloche et se rendaient dans la pièce voisine.

« Vous vous servez donc de l'électricité ? demanda le docteur.

— Chut, répondit Al-Harick, vous savez que vous n'avez pas le droit de m'interroger. La chambre où aboutissent ces fils vous est absolument interdite d'accès, ne l'oubliez pas surtout. Sous aucun prétexte vous n'avez le droit d'en franchir le seuil.

— Nous tiendrons notre serment, » répondit Paradou.

Et, en lui-même, le docteur songea qu'il devait y avoir du spiritisme là-dessous. Al-Harick, peut-être aussi, avait-il découvert une nouvelle force de la matière, analogue à l'électricité, mais douée de propriétés encore plus actives.

Dans tous les cas, avant de faire des hypothèses et de tenter des explications, il fallait attendre au moins les résultats d'une première expérience.

La visite de l'appareil terminée, on redes-

cendit au salon et l'on causa encore de cette première expérience qui devait avoir lieu le lendemain matin, à neuf heures précises.

« A neuf heures, messieurs, demain matin, sans faute, » dit le vieux savant en accompagnant les trois amis jusqu'à la porte de sa maison et en leur serrant la main.

III Première expérience

A neuf heures du matin, fidèles au rendez-vous, nous retrouvons le lendemain nos trois amis réunis dans le salon d'Al-Harick.

Le maître de la maison ne se fit pas long temps attendre. Il entra, serra cordialement la main à chacun et l'on monta au second étage, dans le laboratoire. En passant devant la cuisine, il avait ordonné à la bonne de prévenir sa maîtresse que l'expérience allait commencer.

Al-Harick crut d'abord devoir donner quelques instructions nécessaires. La première, expérience ne devait durer qu'une heure au plus. Il ne fallait pas trop se fatiguer et seulement se familiariser avec le changement d'état. On se contenterait d'ailleurs d'une réduction de grandeur d'un millième, ce qui était plus que suffisant pour un début.

Le vieillard finissait ses instructions quand Thilda fit à son tour son entrée dans le laboratoire.

La jeune femme était encore plus jolie que la veille ; ses yeux noirs reluisaient d'un éclat étrange et il était difficile de supporter le fluide mystérieux qui semblait s'en dégager. Paradou et ses compagnons furent vivement impressionnés par ce regard singulier.

« Ma femme vous accompagnera pendant cette expérience, dit Al-Harick. Il faut qu'elle surveille la marche de l'opération et me prévienne s'il arrivait quelque chose de fâcheux. Sa présence ne vous gênera pas : elle s'éloignera suffisamment pour vous laisser seuls. »

Les préparatifs furent très simples. Chacun conserva son costume ordinaire. Selon les conseils du docteur, on n'avait emporté aucun instrument. Soleihas, il faut l'avouer, n'était qu'à moitié convaincu de la réalité des expériences d'Al-Harick. Il s'attendait à voir le vieux savant reculer au dernier moment et à l'entendre avouer son impuissance. Le docteur et le dentiste étaient, au contraire ; pleins d'enthousiasme. Il avait fallu modérer l'ardeur de Camaret qui voulait emporter tout le matériel scientifique à la fois. On eut beau lui représenter que cette expérience était un simple essai, il s'était chargé quand même de sa chambre noire de photographe, de son trépied et de son sac contenant les plaques au gélatino-bromure d'argent.

Al-Harick se dirigea vers le treuil, et, tour-

nant la roue, il souleva lentement la lourde cloche de verre. Quand elle eut atteint la hauteur voulue, celle d'un homme de taille moyenne, il invita Thilda et les trois membres de la société hyperpsychique de Perpignan à prendre place sur la plateforme, ce que tous firent en silence.

En ce moment solennel, il faut l'avouer, les trois amis se sentaient vivement émus. N'était-il pas téméraire de se livrer ainsi aux mains d'un inconnu et de tenter une chose presque hors nature ? Al-Harick paraissait mériter leur confiance : soit, mais que d'incidents imprévus pouvaient surgir et les conduire à une catastrophe.

A la crainte du danger s'ajoutait aussi l'ardente curiosité de voir ce que nul homme n'avait vu jusqu'ici. Pénétrer dans l'intérieur d'un corps, devenir aussi petit que les êtres les plus petits, quel rêve insensé, dont la réalisation était bien capable de tenter des savants. Le XIXe siècle avait enfanté beaucoup de merveilles, mais nulle ne pouvait se comparer à celle-ci !

La cloche était maintenant redescendue sur sa base ; Al-Harick, après s'être assuré que tout se trouvait en bon ordre, s'était retiré dans la pièce voisine qui contenait les appareils destinés à opérer la transformation. Un coup sec retentit brusquement sur un timbre : c'était le signal convenu pour in-

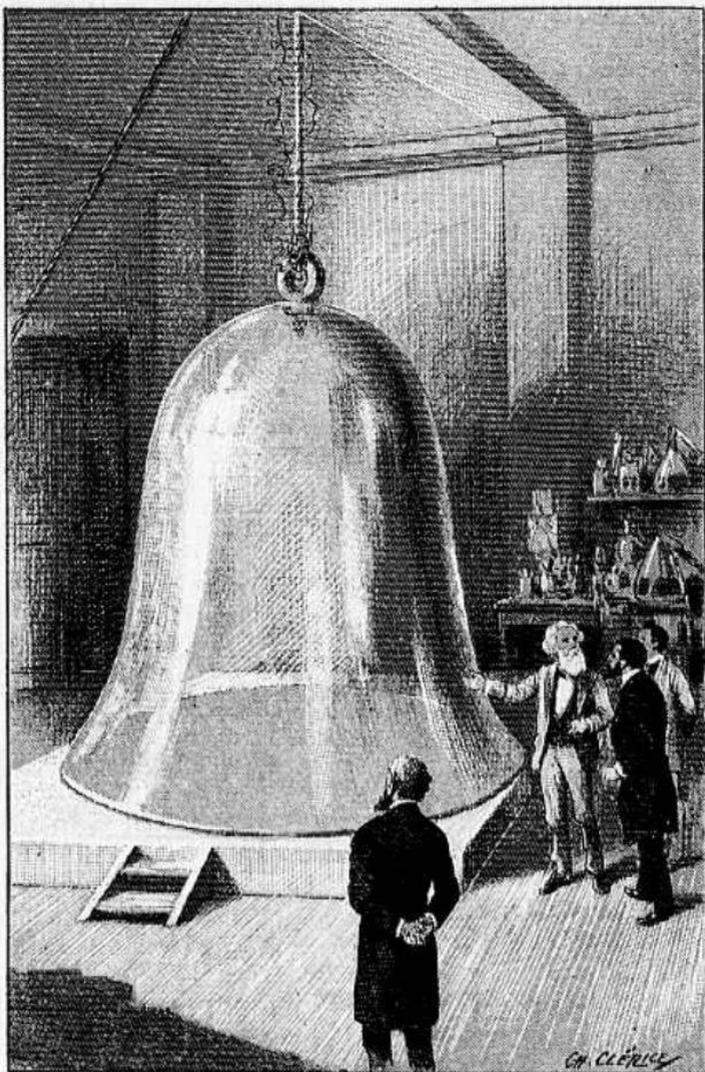
diquer le commencement de l'expérience.

Pour connaître les impressions intimes ressenties par les acteurs de la scène qui suivit, nous devons emprunter les notes que Soleihas transcrivit sur son calepin le soir même de cette mémorable journée, alors que les moindres incidents de son aventure étaient encore si vivaces dans sa mémoire.

« Je regardai Thilda ; son regard était toujours fixe et vitreux. Elle avait l'immobilité d'une statue. Reportant alors mon attention sur les objets que j'apercevais à travers la cloche et sur mes compagnons, je m'apprêtai à bien observer toutes les phases du rapetissement. Avant l'expérience, j'avais déjà essayé de prévoir les phénomènes. Mes compagnons, d'après ces prévisions, devaient m'apparaître de plus en plus petits, puisqu'ils iraient toujours en diminuant ; les objets extérieurs, au contraire, conservant toujours les mêmes dimensions, ne devaient subir aucun changement.

« Combien j'avais mal interprété les événements !

« Quelques secondes après le coup de timbre, mes yeux se voilèrent et j'éprouvai comme une violente envie de dormir. Ces symptômes furent de courte durée. Bientôt ma vile reprit toute sa netteté ; tous mes sens étaient exaltés ; je voyais, j'entendais, je



TOUJOURS PLUS PETITS.

Une vaste cloche de verre était posée au milieu de la chambre.

sentais beaucoup mieux qu'auparavant. Le besoin de sommeil avait aussi complètement disparu.

« Tout à coup le sol remua sous mes pieds, comme par l'effet d'un tremblement de terre. Le choc faillit me renverser sur la plaque de verre ; Je fis des efforts pour reprendre l'équilibre, mais j'étais comme un homme en état d'ivresse : je titubais, je m'inclinai vers le sol, je me redressai, j'allais de droite et de gauche sans pouvoir retrouver mon aplomb.

« D'abord, je ne compris rien à ce qui m'arrivait. Enfin, au bout de quelques minutes, je parvins à maintenir à peu près mon équilibre. Il suffisait pour cela de lever alternativement les pieds, comme si je voulais marcher sur place. Ainsi débarrassé de la préoccupation de me tenir debout, je pus regarder autour de moi ce qui se passait.

« Mes compagnons n'avaient diminué ni de taille ni de volume. Je fus stupéfait de les retrouver absolument tels qu'auparavant. Mais, par une inconstance étrange et inexplicable, ils s'éloignaient de plus en plus de moi, secoués et vacillants dans tous les sens. Quant à Thilda, elle s'éloignait aussi, mais ses mouvements étaient si lents qu'elle semblait immobile. »

On comprend que, dans une semblable si-

tuation, chacun avait gardé jusque-là le silence. L'étonnement, la surprise, l'effroi presque, la nécessité de conserver son équilibre, tout obligeait chaque homme à concentrer son attention sur lui-même.

Paradou fut le premier à rompre le silence :

« Camaret, cria-t-il au dentiste, veillez à garder mieux votre équilibre : vous allez briser en tombant vos appareils de photographie ! Mettez-les par terre et faites comme moi... une, deux... levez les pieds comme pour marcher sur place. »

Camaret, voulant suivre le conseil qu'on lui donnait, se pencha pour déposer sa chambre noire et son trépied sur la plaque de verre. Au même moment, un choc plus violent le précipita sur le sol et le fit rouler sur lui-même. Le pauvre homme se releva aussitôt, avec une figure si décomposée par un mélange de terreur et de colère, que ses deux compagnons ne purent réprimer un grand éclat de rire.

« Que le diable emporte votre savant avec son infernale invention ! » s'écria-t-il.

Il est certain qu'Al-Harick aurait dû les avertir et leur enseigner le moyen de garder l'équilibre. A quoi servait donc Thilda ? La jeune femme continuait toujours à s'éloigner, impassible et rigide comme une statue, pa-

raissant ne rien voir et se désintéresser de tout.

Une seule explication était plausible. Le vieux savant avait voulu leur laisser toute la surprise des événements. En définitive, le mouvement d'oscillation était assez lent et les chutes ne pouvaient être dangereuses. Avec un peu d'habitude, il deviendrait facile de les éviter.

Voilà donc Camaret debout et ses bagages déposés sur le sol, près de lui. O surprise ! la chambre noire, le trépied et le chapeau tombé au moment de la chute, ondulent maintenant sur la plaque de verre comme des objets flottant sur les vagues d'une mer agitée. Chose aussi extraordinaire, ils s'écartent lentement les uns des autres, absolument comme les trois amis.

Le docteur, très intrigué, voulut se rendre compte de ces singuliers phénomènes. Il courut vers l'endroit où se trouvaient ces objets ; mais, au moment de les atteindre, il fut violemment précipité à son tour sur le sol.

Étourdi par le choc, il resta sans connaissance. Ce ne fut que l'affaire de quelques secondes. Quand il rouvrit les yeux, il se trouva soutenu entre les bras de ses compagnons.

« Êtes-vous blessé ? demanda l'opticien.

— Non », répondit le docteur.

Et il s'élança aussi tôt vers le chapeau du dentiste. Mais déjà un autre phénomène sollicitait son attention : les rugosités de la plaque de verre, qui étaient toujours allées en augmentant, avaient maintenant pris des dimensions extraordinaires. La surface de la plaque ressemblait à un immense champ labouré.

Soleihas, au même moment, faisait aussi une découverte qui ne manquait pas d'importance. Si le docteur, dans sa course, avait été si violemment projeté sur le sol, c'est parce qu'il avait heurté un gros pavé. Or, ce pavé n'était pas dans la cloche au moment où ils y étaient entrés. Qui donc l'avait déposé là ? L'opticien alla rejoindre Paradou pour lui faire part de sa découverte.

« Observez bien le chapeau, dit le docteur à ses deux amis ; voyez comme tout cela est singulier. »

Le couvre-chef du dentiste était en effet le siège de phénomènes bien dignes d'attirer l'attention des savants. Une nappe de verre, paraissant liquide, sortait du dessous du chapeau, se répandant à l'entour et entraînant avec elle les trois hommes. Pour se maintenir à la même distance de ce chapeau magique, il fallait donc toujours avancer vers lui.

« Voyez donc, dit Camaret, on croirait, à la vérité, qu'il s'écoule du verre fondu de des-

sous mon chapeau ?

— Mon ami, répondit docteur, regardez à vos pieds ; c'est la même chose. »

En effet, de dessous chaque objet paraissait s'échapper une nappe de verre.

« Pourriez-vous m'expliquer cela ? demanda le dentiste.

— C'est très simple, répondit Soleihas : nous sommes soumis à la même illusion, qui nous fait croire la terre immobile et le soleil tournant autour d'elle, tandis que c'est la terre qui tourne réellement. Ici, c'est la plaque de verre qui nous semble s'étendre en surface, tandis qu'en réalité elle demeure immobile pendant que nous rapetissons nous-mêmes.

— Je ne comprends pas très bien pourquoi le verre semble sortir de dessous le chapeau, observa Camaret.

— Si, répondit le docteur, puisque c'est le chapeau qui diminue sans cesse de volume. Inversement, nous voyons apparaître sans cesse autour du chapeau de nouvelles portions de verre jusque-là cachées.

— Oui, oui ! » dit le dentiste, qui avait l'intelligence assez lente et à qui il fallait un quart d'heure pour saisir un raisonnement un peu compliqué.

« Cela nous explique aussi, ajouta Solei-

has, pourquoi nous nous éloignons les uns des autres. Cela tient à ce que la surface du verre qui nous sépare augmente relativement à la dimension de nos corps, qui nous semble rester constante.

— Oui, oui, dit le dentiste, à qui il aurait fallu plus de vingt-quatre heures pour comprendre un raisonnement mathématique aussi abstrait. »

Tout mouvement cessa tout à coup.

« C'est fini, dit Paradou, nous voici réduits au millième de notre grandeur. »

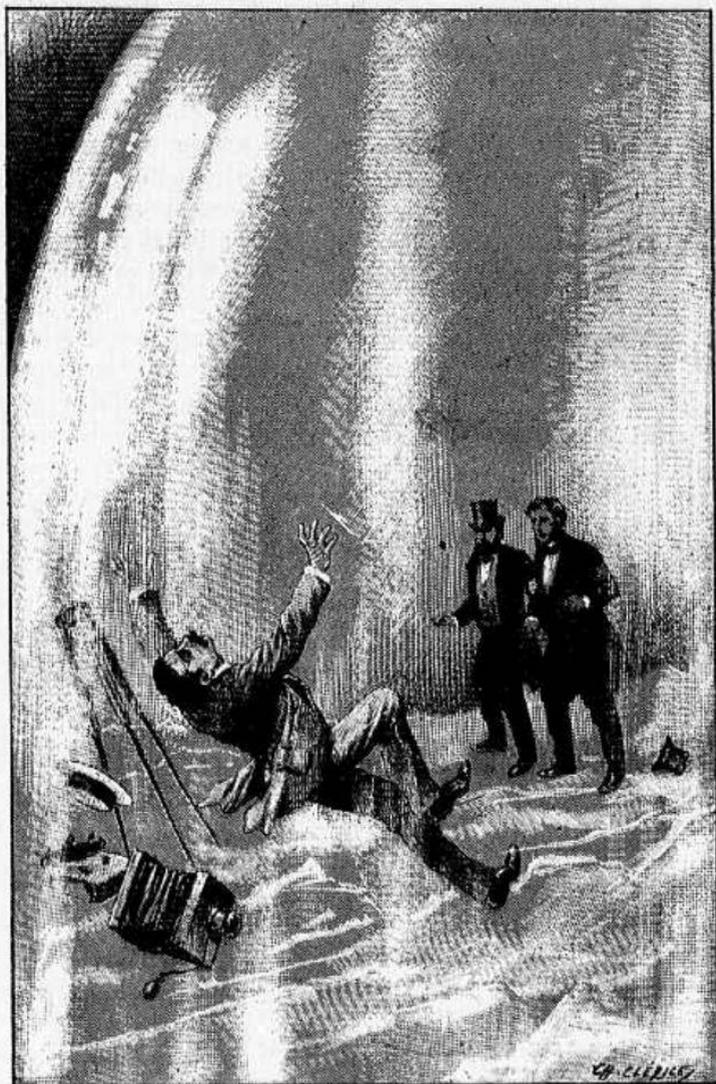
Et, tirant sa montre, il ajouta :

«Voilà juste une demi-heure que nous sommes entrés dans la cloche.

— Tout cela, c'est une farce ! s'écria Camaret. Nous sommes devenus mille fois plus petits, dites-vous, mon cher docteur ? Eh bien ! regardez-moi, regardez Soleihas, regardez-vous, regardez mon chapeau,... ils ont toujours la même dimension cependant...

— Illusion, mon cher, lui dit Paradou, toujours illusion de votre part. Ce quia diminué vous semble être resté stationnaire ; ce qui est resté stationnaire vous semble avoir grandi.

— On grandit alors parce qu'on ne grandit pas ! s'écrie le terrible dentiste en riant. Tout cela, c'est pas clair, ça doit être delà philoso-



TOUJOURS PLUS PETITS.
Un choc plus violent le précipita sur le sol.

phie. Ah ! que je préfère nos belles théories spirites, Comme tout cela, au contraire, est clair et limpide. Foin de la physique, je n'y comprends goutte.»

Le paysage avait pris un aspect extraordinaire. Le sol, constitué par la plaque de verre, qui était si poli à l'ordinaire, apparaissait maintenant avec des rugosités, des sillons, des ravins à perte de vue. La marche était pénible sur une surface aussi accidentée. Quant aux parois de la cloche, elles s'étaient éloignées à une distance d'au moins 1 kilomètre. Derrière le verre, on apercevait les meubles du laboratoire dans un lointain infini ; mais ces meubles avaient une dimension tellement énorme qu'il était impossible de les reconnaître. Tout, d'ailleurs, semblait plongé dans un brouillard jaunâtre.

Soleihas fit part au docteur de la découverte du caillou qui avait occasionné sa chute.

« Allons voir ça, dit Paradou. Ce fait m'intrigue. D'où peut donc venir ce caillou ? »

Le pavé qu'avait remarqué l'opticien avait bien grossi depuis que le docteur était allé butter contre lui. On l'apercevait à quelque trois cents mètres, non plus avec les dimensions d'un pavé, mais semblable à un énorme bloc de rocher.

On approcha et chacun l'examina. Il était

transparent et présentait les angles et les surfaces polies propres aux substances cristallines.

« Mais c'est un cristal de quartz ! s'écria le docteur.

— Du quartz ! dit l'opticien. Qui peut l'avoir apporté ici ?

— Qu'est-ce que le quartz ? demanda timidement le dentiste, qui n'était pas plus fort en minéralogie qu'en physique et en chimie.

— Du cristal de roche, répondit Soleihas. »

Quant à Paradou, il réfléchissait profondément. D'où venait ce morceau de cristal de roche. Tout à coup il se frappa le front ; sa large figure s'épanouit. Il venait de trouver la solution tant cherchée.

« Mes amis, s'écria-t-il, mes amis, c'est un grain de sable que nous avons apporté avec la semelle de nos souliers.

— Vous avez donc été butter contre un grain de sable, répondit aussitôt Camaret. Avouez qu'il vous faut bien peu de chose pour vous jeter par terre. »

Le docteur, qui comprenait la plaisanterie, se contenta de sourire. Il donna au dentiste le conseil de profiter de l'immobilité où l'on se trouvait présentement pour prendre une vue photographique du cristal de roche.

« C'est ça, dit Camaret, avec vous dessus. Il vous servira de piédestal. »

Le dentiste avait ramassé en route sa chambre noire et son trépied. Ses deux compagnons grimpèrent sur le rocher et l'appareil, braqué sur eux, fut mis au point.

« Ne bougez plus », dit Camaret.

Au même moment, patatras : une violente secousse fit osciller le bloc de quartz sur sa base, et les deux amis n'eurent que le temps de se cramponner à lui pour ne pas être précipités sur le sol.

« Attention, dit Soleihas, nous reprenons notre grandeur primitive. Observons bien ce qui va se passer.

— Mille noms d'une bombe ! grommela notre dentiste, ma photographie est manquée. Elle était bien pittoresque pourtant. »

Et, repliant son appareil, il remit tout sur son dos.

« Patience, lui dit le docteur, ce sera pour une autre fois. »

A peine Paradou achevait-il ces mots, que lui et ses deux compagnons furent soudainement précipités contre le bloc de quartz, se heurtant en même temps les uns contre les autres. Ce fut pendant quelques secondes un pêle-mêle de corps se bousculant, cherchant à s'éviter, mais se rapprochant toujours,

poussés par une force irrésistible. Pour comble d'infortune, le sol se déroba sous les pas, et, pour ne pas tomber, il fallait recommencer la fastidieuse gymnastique de tout à l'heure.

Le premier moment de stupeur passé, on put enfin se rendre compte de ce nouvel incident.

« Mes amis, dit Paradou, il faut absolument nous écarter, les uns des autres.

— En effet, observa l'opticien, si la première phase de l'expérience nous éloignait, la seconde doit infailliblement nous rapprocher. »

Aussitôt dit, aussi tôt fait : chacun tourna le dos à ses compagnons et s'éloigna avec une vitesse suffisante pour éviter tout nouveau choc. Mais, chose singulière, on restait quand même à la même distance les uns des autres, et on put continuer la conversation sans difficulté.

Dix minutes après ces incidents, il s'en produisit un autre non moins extraordinaire. Le chapeau que Cahuzac avait oublié de ramasser arrivait en ondulant vers le groupe des trois hommes. Ce fut le docteur qui l'aperçut le premier.

« Eh ! Camaret, s'écria-t-il, voici votre chapeau qui vient retrouver tout seul son pro-

priétaire.

— C'est charmant, répondit le dentiste ; nous n'avons pas besoin d'aller vers la montagne : c'est la montagne qui vient vers nous. »

On quitta le bloc de cristal de roche pour aller à la rencontre du chapeau. La nappe de verre, au lieu de s'écouler, comme auparavant, de l'intérieur du chapeau vers l'extérieur, semblait au contraire venir de l'extérieur et s'engouffrer sous forme de tourbillon dans une ouverture béante cachée sous le couvre-chef du dentiste. Il était visible qu'on grandissait

rapidement. L'air de la cloche reprenait sa transparence et perdait graduellement sa teinte jaunâtre. En même temps les objets lointains se rapprochaient très vite.

Tout à coup, on aperçut Thilda, qui avait disparu jusque-là, sans qu'on pût savoir où elle était allée. Cette disparition, vu l'intensité du brouillard, n'avait en somme rien de très extraordinaire. La jeune femme avait toujours conservé la même apparence de statue.

« Retournons à notre caillou, dit le docteur.

— Où est-il donc ? demanda Soleihas, en le cherchant de tous les côtés.

— Il ne doit pas être loin, fit observer le dentiste ; c'est à peine si nous avons avancé d'une centaine de mètres pour venir jusqu'à mon chapeau.

— Tenez, le voici ! s'écria l'opticien, en montrant du doigt, à quelque dizaine de mètres, un caillou de la grosseur d'un œuf.

— Il a joliment diminué, dit le docteur. Cela nous prouve quo nous sommes bien près d'être revenus à la grandeur ordinaire.

— Oui, monsieur, lui répondit une voix douce et harmonieuse ; dans cinq minutes, nous sortirons de la cloche. »

Paradou se retourna pour voir qui lui adressait ainsi la parole. C'était Thilda qui avait maintenant repris sa physionomie ordinaire. Ses yeux avaient perdu leur fixité et retrouvé leur éclat si charmant. Ses joues avaient perdu cette pâleur étrange qui causait une impression si pénible et s'étaient de nouveau colorées de rose.

« Comment trouvez-vous cette première expérience ? ajouta la jolie créature.

— Étrange, en vérité, madame, répondit le docteur. Il me semble que j'ai été le jouet d'un rêve.

— Vous croyez, dit-elle en souriant. Les autres vous bien tout cela a été expériences prouveront que parfaitement réel. »

Camaret s'était penché et avait ramassé quelque chose par terre.

« Tenez, monsieur Paradou, dit-il au docteur, en lui présentant quelque chose qu'il tenait serré entre le pouce et l'index. » Et le docteur ayant tendu le creux de la main, le dentiste y laissa tomber un petit grain de sable.

« Voici le caillou qui a causé votre chute, ajouta-t-il.

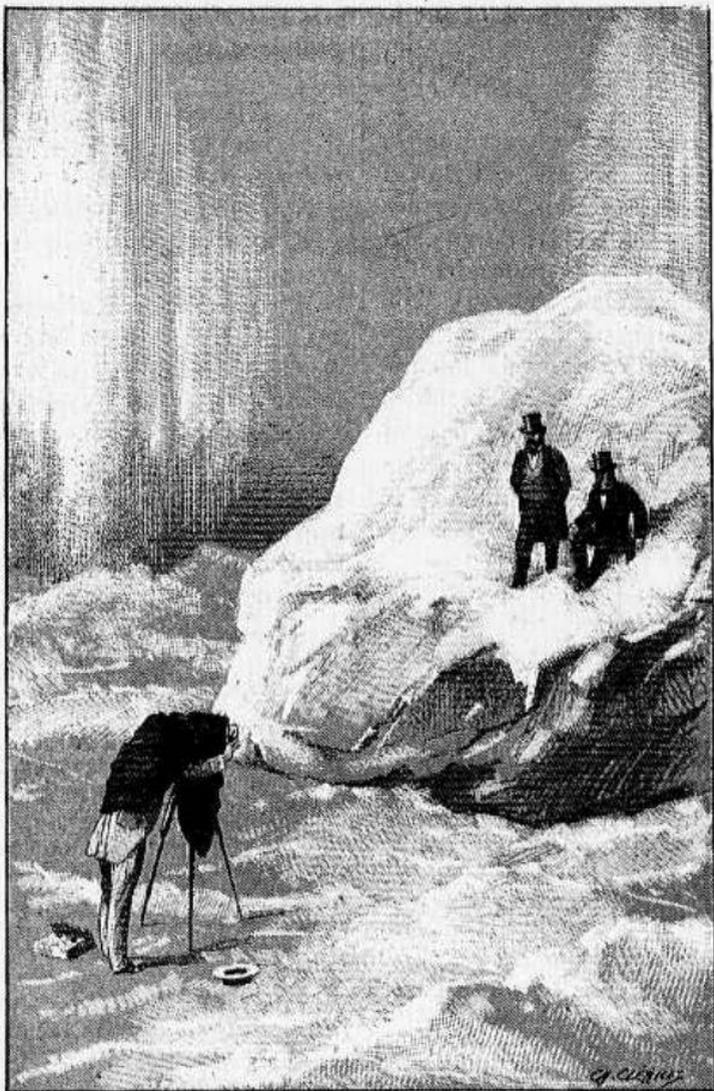
— Merci, mon ami, merci, dit Paradou, je vais le conserver précieusement en souvenir de notre belle expérience. Quel beau document à déposer aux archives de notre société hyperpsychique de Perpignan !

— S'il n'en a pas d'autres que cela, pensa Soleihas, il faut avouer que nos documents ne prouveront pas grand'chose. Ils ne feront d'ailleurs pas trop mauvaise figure au milieu des autres qui ne valent pas beaucoup mieux. »

Soudain, les mouvements du sol cessèrent et un coup de timbre retentit. La cloche se souleva lentement et tout le monde descendit de la plaque de verre.

« L'expérience est terminée, messieurs, dit Al-Harick ; comment vous portez-vous ? »

Cette question, en effet, n'était pas inutile et n'avait plus sa banalité ordinaire. Les trois



TOUJOURS PLUS PETITS.
L'appareil braqué sur eux fut mis au point.

amis ressemblaient à des gens qu'on vient, de réveiller brusquement d'un profond sommeil. Il leur l'ut d'abord impossible de répondre à l'interrogation du vieux savant.

« Allons, continua Al-Harick, je vois ce que c'est. Reposez-vous un instant. Vous me répondrez quand vous serez un peu remis de votre fatigue. Avec un peu d'habitude, vous cesserez d'éprouver cette sensation assez désagréable d'un premier début. Ce n'est pas impunément que le corps humain peut diminuer jusqu'au millième de sa hauteur et reprendre ensuite son état primitif. Dans quelques minutes votre indisposition aura cessé. »

En effet, cinq minutes après, tous avaient repris leur complète lucidité d'esprit.

« Que tout cela est admirable ! s'écria le premier le docteur, enthousiasmé au souvenir des événements qui venaient de s'accomplir sous la cloche.

— Quelle invention extraordinaire ! » ajouta Soleihas, non moins au comble de l'enthousiasme.

Seul le dentiste fut moins expansif dans son admiration :

« Vous auriez dû nous prévenir, dit Camaret, en s'adressant au vieillard d'un ton de reproche. C'est votre faute si, le docteur et

moi, nous avons failli nous briser les os en tombant.

— Non, répondit aussitôt Al-Harick avec son fin sourire ; non, je savais qu'il n'y avait aucun danger. Je voulais, avant tout, vous laisser la surprise des événements. En voyage, l'imprévu seul est agréable, vous le savez aussi bien que moi. Or, vous venez de faire un véritable voyage dans un pays inconnu. »

Puis, se tournant vers le docteur et l'opticien, il ajouta : « Vous savez quelle a été votre promesse, messieurs : vous ne devez rien me cacher et me raconter avec les plus minutieux détails tout ce que vous avez vu et ressenti. Veuillez donc passer au salon, où nous attendent des rafraîchissements et où vous finirez de vous remettre complètement. »

IV Dans la forêt

Le lendemain matin, à la même heure que la veille, les trois amis se retrouvaient réunis dans le laboratoire d'Al-Harick. Soleihas avait ses poches remplies de loupes, de longues-vues, de microscopes ; Camaret succombait sous la charge de ses appareils photo graphiques. Quant au docteur, c'était une pharmacie ambulante.

Il emportait une cinquantaine de fioles remplies de médicaments et une énorme trousse renfermant tous les instruments nécessaires en chirurgie pour faire un pansement. Paradou s'était, en effet, dit avec raison qu'un voyage entrepris dans des conditions si nouvelles et si extraordinaires pouvait être plus dangereux qu'une exploration dans les régions les plus lointaines et les plus inconnues du globe.

Cette nouvelle expérience avait nécessité un dispositif particulier, inutile la veille.

Comme nos voyageurs devaient quitter la cloche pour se promener dans le gazon du

jardin, il fut convenu qu'Al-Harick déposerait sur le plateau de verre de la cloche une petite lamelle également en verre. Dès qu'ils auraient atteint une dimension suffisamment petite, Paradou et ses compagnons devaient monter sur cette lamelle et y attendre la fin de leur transformation. Ainsi posés sur ce véhicule d'un nouveau genre, il devenait facile de les transporter tous ensemble dans le gazon, comme trois petites fourmis égarées sur la plaque de verre.

Ce programme fut ponctuellement exécuté. Thilda, aussi étrange que la veille, pénétra avec ses compagnons sous la cloche. Au coup de timbre, la transformation commença à s'opérer peu à peu, et bientôt la jeune femme disparut dans le lointain, au milieu des vapeurs jaunes de l'atmosphère. Au moment voulu, les trois compagnons se groupèrent sur la lamelle de verre et attendirent avec patience la fin de leur rapetissement. Tous gardaient le silence.

Tout à coup, une masse gigantesque s'approcha d'eux avec une rapidité vertigineuse. Ils poussèrent un même cri d'effroi. Soleihas fut le premier à comprendre la cause du phénomène.

« Ne craignez rien, cria-t-i là ses amis, c'est la main d'Al-Harick qui vient prendre la lamelle.

Mais que cette main était donc étrange ! elle ressemblait à une colline, avec des gorges, des ravins des arbres ; elle était criblée de cavités.

— Allons, Camaret, reprit l'opticien, braquez vite votre chambre noire sur le doigt d'Al-Harick.

— Le doigt ! s'écria Camaret, encore tremblant de peur ; ça, un doigt, jamais de la vie !

— Mais si, répondit Soleihas, ces gorges et ces ravins sont les rides de la peau ; les cavités sont les pores par où s'échappe la sueur.

— Et les mâts de cocagne qui hérissent le sommet ? » demanda le dentiste d'un ton gouailleur.

Camaret raillait, maintenant qu'il n'avait plus peur.

« Ce sont les poils, répondit Soleihas.

— Nous pouvons nous vanter d'en voir de drôles, dit notre photographe amateur, tout en braquant sa chambre noire sur cette singulière colline. Je n'aurais jamais cru qu'un doigt pouvait avoir un aspect semblable. Personne ne voudra nous croire quand nous raconterons des choses aussi extraordinaires. On nous traitera de fous. »

Camaret avait raison : on est toujours traité de fou quand on sort de l'ordinaire. Les grands inventeurs ont vu la foule les regar-

der avec mépris ; la plu part sont morts méconnus, sans avoir assisté au triomphe de leurs idées Ou de leurs découvertes.

A ce moment, un ouragan d'une violence extrême, se mit à souffler. Camaret eut juste le temps de rattraper son chapeau et son appareil emportés par le vent.

« Mille nom d'une bombe ! s'écria-t-il ; encore impossible de faire une photographie avec cette chienne de tempête. »

Quel était donc ce nouveau phénomène qui surgissait si inopinément ? Soleihas cherchait une explication plausible, tout en s'arc-boutant sur ses jambes et en pliant le dos, de manière à résister à la tempête qui soufflait avec plus de violence encore.

« J'ai trouvé ! s'écria-t-il tout à coup, comme jadis l'avait fait Archimède en sortant de son bain et en parcourant les rues de Syracuse.

— Qu'avez-vous trouvé ? demandèrent en même temps ses deux compagnons qui luttèrent non moins énergiquement de leur côté contre l'ouragan.

— La cause du vent, répondit l'opticien ; c'est Al-Harick qui nous transporte sur le gazon. Notre déplacement par rapport à l'air produit cette tempête. »

Au même instant, le vent s'apaisa comme

par enchantement. Le doigt d'Al-Harick disparut et nos trois amis se trouvèrent au milieu d'une immense forêt.

« C'est comme dans une féerie ! s'écria Paradou.

Voilà, certes, un joli changement à vue. »

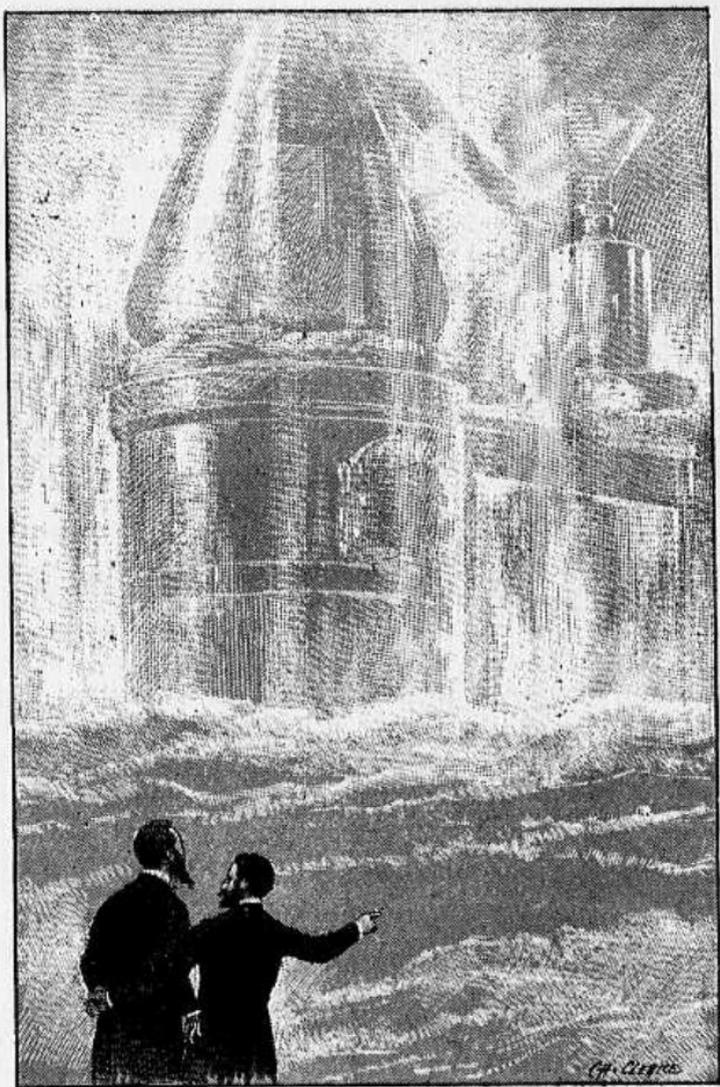
En un instant, tous sautèrent à bas de leur plate-forme. Ils étaient dans une vaste clairière, entourée d'arbres gigantesques, avec des profondeurs, de futaies qui attestaient l'immensité de la forêt. Mais combien ces arbres ressemblaient peu à ceux des forêts ordinaires. Ils se croyaient transportés dans un monde nouveau, sur quelque planète lointaine.

Émerveillés par ce spectacle, Soleihas et Camaret s'enfonçaient déjà sous les ombrages, quand la voix de Paradou les rappela.

« Mes amis, leur dit-il, voulez-vous me permettre un conseil : soyons prudents et avançons lentement. Nous ne savons ce que cette forêt recèle d'animaux qui peuvent être dangereux. Tâchons aussi de ne pas nous égarer.

— Faisons donc comme le Petit-Poucet, alors, dit Camaret qui se mit aussitôt à ramasser de petits cailloux blancs.

— Vous ne réfléchissez donc pas, mon cher docteur, fit remarquer Soleihas, plus sérieux



TOUJOURS PLUS PETITS.
— Il a joliment diminué, dit le docteur.

que le dentiste, qu'Al-Harick suit notre promenade dans l'herbe. Égarons-nous donc sans crainte ; il saura toujours nous retrouver et nous transporter sous la cloche quand l'heure sera venue de reprendre notre grandeur ordinaire.

— Oui, répondit Paradou, vous avez peut-être raison, mais trop de prudence ne peut jamais nuire, surtout dans une situation aussi extraordinaire que la nôtre. »

Ils s'enfoncèrent cette fois tous trois dans la forêt, mais avec moins de précipitation.

L'homme se plaint sans cesse du peu de variété de son existence. Pour certaines âmes d'élite, il faut toujours de nouveaux spectacles, éveillant en elles des sensations et des sentiments inconnus. Voyager, voilà leur idéal.

Que la découverte d'Al-Harick était donc merveilleuse pour ces affamés de découvertes ! Elle leur permettait de satisfaire leurs aspirations et d'étudier autour d'eux les splendeurs de l'infinie variété d'une nature jusque-là cachée à leurs regards par sa petitesse. Sans déplacement onéreux, ils pouvaient maintenant contempler des merveilles sans nombre au milieu d'un gazon, dans les mousses d'un rocher ou même dans les moisissures qui poussent entre les pavés dans une rue solitaire. Inutile d'aller aux

quatre coins du monde. Devenir mille fois plus petit, voilà la solution du problème destiné à ruiner les compagnies de chemins de fer et de navigation !

O voyageurs, cessez de feuilleter vos guides des Alpes ou des Pyrénées ; cessez de traverser l'Atlantique pour visiter les forêts vierges, les prairies du nouveau monde ou les cascades du Niagara : il vous suffit de voyager dans une prairie pour contempler des spectacles plus merveilleux encore.

Que sont les Alpes et les Pyrénées, malgré leurs cimes qui se perdent dans les nuages ; que sont les forêts et les torrents du nouveau monde, auprès des buttes déterre, des brins d'herbe et des suintements d'eau mille fois grossis que contemplant maintenant nos trois voyageurs ! Le sol qu'ils foulaient était hérissé d'énormes blocs de rochers arrondis, empilés les uns sur les autres dans un désordre effrayant. Ils ne pouvaient avancer que lentement, sous peine de faire écrouler quelques-uns de ces blocs dont le moindre les écraserait dans sa chute. Grains de sable pour les simples mortels, ces morceaux de quartz étaient devenus pour eux des masses imposantes et redoutables.

Un arbre attira leur attention par ses proportions gigantesques et son aspect singulier. Sa hauteur était prodigieuse : on pouvait l'évaluer 150 mètres pour le moins. Sa tige

cylindrique présentait de distance en distance des renflements formant des nœuds. Ses feuilles consistaient en rubans aplatis, très longs et très étroits ; elles flottaient au vent, semblables à d'immenses drapeaux. Cet arbre extraordinaire était un brin d'herbe.

Mais comment exprimer l'étonnement de nos voyageurs à l'aspect de ce vulgaire végétal, que l'homme foule chaque jour aux pieds sans même le regarder et qui constituait pour eux la plus splendide forêt. Ils ne pouvaient cesser d'admirer cette tige colossale, au sommet de laquelle se balançait, au caprice du vent, une gerbe de fleurs qui se perdait au loin dans l'espace. C'était merveilleux et effrayant à la fois, car ce long roseau s'inclinait avec son panache jusqu'à venir toucher le sol et se redressait fièrement pour s'incliner de nouveau. Et que dire de ces feuilles immenses, dont la moindre atteignait 50 mètres de longueur, d'une élégance incomparable avec leurs nervures parallèles.

Après avoir bien admiré leur brin d'herbe, nos trois amis reprirent leur course à travers la forêt. Soleihas, qui marchait un peu en avant, s'arrêta tout à coup et montra à ses compagnons une énorme masse noire, pouvant avoir 5 mètres environ de longueur, et accrochée le long d'un arbre. Puis, sortant des jumelles de sa poche, il se mit en devoir

de lorgner cette étrange apparition. Mais Camaret ne lui laissa pas le temps de découvrir quelle espèce d'animal ce pouvait être. Dès qu'il l'eût aperçu, il s'écria :

« C'est une mouche !

— Vous avez raison, mon brave Camaret, dit Soleihas qui pouvait distinguer avec ses jumelles les moindres détails de l'insecte, oui, c'est bien une mouche. »

Ils s'approchèrent avec précaution et en faisant le moins de bruit possible, afin de ne pas effrayer l'insecte ; mais celui-ci n'avait pas l'air de s'apercevoir de la présence des voyageurs.

« Elle est apprivoisée ! s'écria Camaret.

— Non, fit observer Paradou ; il n'y a rien d'extraordinaire à ce que cette mouche ne prenne pas garde à nous. Si quelqu'un doit avoir peur ici, c'est nous et non cette mouche qui est trois fois plus grosse que nous. »

Le docteur achevait à peine de parler qu'un bourdonnement effroyable remplit l'espace. L'insecte venait de s'envoler, et ses ailes agitèrent l'air avec tant de violence que le vent faillit renverser les imprudents explorateurs.

Elle tournoya un instant et vint se poser sur le sol à peu de distance. Paradou et ses compagnons avancèrent lentement, sur la

pointe des pieds, de manière à ne pas la faire s'envoler de nouveau. Ils purent ainsi s'approcher jusqu'à toucher l'animal.

« Voyez, dit le docteur, combien nous avons perdu de notre prestige en devenant si petits. Cette mouche ne nous craint plus. »

En effet, l'insecte ne semblait pas s'apercevoir de la présence des trois hommes. Elle frottait ses ailes et sa tête avec ses deux pattes de devant, faisant sa toilette sans se soucier du voisinage des rois de la création. Pauvres rois, ils firent le tour de la mouche

pour la mieux étudier dans tous ses détails. Ses ailes, armées de poils innombrables, sa trompe si curieuse, avec ses mandibules, ses mâchoires multiples, ses stylets, et surtout ses yeux composés chacun de plus de cinq cents facettes, attirèrent leur attention. Camaret, peu au courant de l'anatomie des insectes, n'en revenait pas et ne cessait de pousser des exclamations de surprise.

« Mille yeux, mille yeux ! s'écriait-il ; elle ne doit pas craindre de s'en faire crever quelques-uns ! »

Paradou, monté sur un rocher voisin pour voir le dos de l'animal, appela ses amis pour leur montrer quelque chose d'extraordinaire. C'était une masse plate, ressemblant à une grosse punaise, qui plongeait un long suçoir à travers l'épiderme de la mouche pour en

absorber le sang.

Ce singulier être était un parasite de la mouche, car tous les animaux ont ici-bas leurs parasites, du sommet au plus bas de l'échelle. Vers intestinaux, poux, puces, teignes, gales, mendiants et paresseux mangent au détriment de l'espèce humaine. La mouche n'échappe pas à la loi commune ; elle a ses parasites qui la dévorent aussi.

L'insecte demeurait maintenant si immobile que Camaret résolut de le photographier. Il braqua donc son appareil et s'apprêtait à découvrir l'objectif, quand un incident vint encore tout déranger. La mouche, s'envolant brusquement, frappa de l'aile le photographe qui fut précipité sur le sol, entraînant dans sa chute la chambre noire.

Camaret se releva d'un bond, mais honteux et confus comme le devait être un homme renversé par

une mouche. Il écumait de rage. Il ramassa sa chambre noire, replaça le tout sur son dos et rejoignit en courant ses compagnons qui avaient pris les devants.

La forêt changeait peu à peu d'aspect. L'obscurité était devenue plus grande et un dôme épais de verdure cachait presque totalement la vue du ciel. Les arbres, au lieu de s'élever perpendiculairement comme tout à l'heure dans les airs, serpentaient dans

toutes les directions. Tantôt ils montaient à une hauteur prodigieuse au-dessus du sol ; puis, se recourbant avec des spirales d'une hardiesse infinie, ils conservaient sur une longueur de quelques centaines de mètres une horizontalité étonnante. Au tronc se rattachaient de grosses branches, terminées par un pétiole grêle supportant une feuille immense, composée de trois folioles. Du pied de chaque arbre partait une longue tige, couronnée à sa partie supérieure par un énorme bouquet de fleurs de l'effet le plus pittoresque.

Soleihas, armé d'une longue-vue, examinait attentivement ces fleurs pour déterminer à quelle espèce appartenait ce végétal extraordinaire.

« Voilà qui est vraiment original, fit remarquer le docteur. C'est la première fois de ma vie que je vois faire de la botanique avec une longue-vue. On se bornait jusqu'ici à l'emploi de la loupe ou du microscope. Si cela continue, il faudra un télescope. Eh bien ! avez-vous reconnu le nom de ces arbres ?

— Oui, mon cher ami, répondit Soleihas ; nous sommes dans une forêt de trèfle.

— Comme de vulgaires lapins ! objecta Camaret.

— Moins que cela, comme des fourmis, dit Paradou. Voulez-vous m'aider à mesurer la



TOUJOURS PLUS PETITS.
— C'est la main d'Al-Harick qui vient prendre la lamelle.

longueur de

cette tige, mon cher Camaret ?

— Volontiers, » répondit le dentiste.

Partant alors du pied de l'arbre, Paradou suivit dans toute sa longueur une tige qui restait parallèle au sol. Il compta ainsi jusqu'à soixante-dix pas.

— Soixante-dix pas, dit-il en revenant vers ses compagnons, cela représente 60 mètres environ. Or, comme nous sommes réduits au millième de notre grandeur naturelle, ces 60 mètres ne représentent que 0,06m ; donc...

— 60 mètres valent 0,06 m ! s'écria Camaret en levant les bras au ciel et en faisant les plus grotesques contorsions et les plus risibles grimaces. Cet arbre a 60 mètres, c'est-à-dire 0,06 m ! mon pauvre Camaret, tu n'es plus qu'un imbécile, car tu ne sais même plus ce que c'est que le mètre. »

Et voilà notre dentiste qui, semblable à un fou, arpente le terrain à grands pas. Il grommelle entre ses dents :

« Tu viens de faire 60 mètres... mais non, triple sot, tu as fait 0,06 m... »

Puis, il bondit :

« Tu as sauté 1 mètre... mais non, Camaret, tu as sauté 0,001 m. ».

Se couvrant alors la figure de ses deux

mains, il se mit à rire aux éclats. Puis, tout à coup, le voilà qui s'élançe de nouveau et vient heurter Paradou qui l'arrête au passage.

« Monsieur Paradou, je vous en supplie, dit-il au docteur, dites-moi si je rêve ou si je suis éveillé. Un millimètre ne peut pas être un mètre ?

— Écoutez-moi bien, Camaret, lui dit le docteur ; votre erreur vient de ce que vous êtes habitué à considérer les unités de mesures comme absolues. Au contraire, dans la nature, les dimensions sont relatives. Ainsi, quand vous devenez mille fois plus petit...»

Paradou fut brusquement interrompu au milieu de sa savante dissertation par un bruit formidable qui éclata dans le lointain et fit trembler tous les échos de la forêt.

Effrayés, les trois compagnons firent silence et se mirent sur leur garde, prêts à recevoir l'attaque de l'ennemi. Il faut l'avouer, ils commençaient à être sérieusement épouvantés partant d'événements extraordinaires.

« Je crois que nous jouons gros jeu avec les expériences d'Al-Harick, dit le docteur. Quand l'aile d'une mouche suffit pour nous renverser, nous avons beaucoup plus à craindre de la part d'animaux plus féroces. Je vous conseille beaucoup de prudence.

— Merci de votre avis, répondit Soleihas. Nous avons eu tort de ne pas apporter d'armes avec nous ; une autre fois, il faudra prendre plus de précautions. » Le bruit avait cessé.

Il reprit de nouveau, toujours aussi intense, strident comme un sifflet de locomotive, avec des modulations qui n'étaient pas inconnues.

« Mais c'est le cri du grillon ! s'écria Camaret.

— D'un grillon, alors, dit le docteur, qui a une machine à vapeur dans le ventre. »

Camaret proposa d'aller au-devant du grillon.

« J'ai tant pris de grillons dans ma jeunesse, dit-il, que je n'aurai pas peur de celui-ci, dût-il être grand comme une cathédrale. »

On se dirigea donc dans la direction d'où partait le bruit. Quelques pas plus loin, on rencontra de gros oiseaux, ressemblant à des mouches, mais de la grosseur d'un canard. C'étaient des moucherons.

« Mille noms d'une bombe, s'écria Camaret, combien je regrette de ne pas avoir apporté de fusil ! Quelle jolie chasse nous pourrions faire là : je commence à avoir faim. L'odeur de l'herbe et du trèfle creuse décidément l'estomac. Avec un couple de mouche-

rons, que nous ferions rôtir, quel bon déjeuner nous pourrions faire ! Auriez-vous jamais soupçonné que nous déjeunerions un jour d'un moucheron ? »

La végétation devenait de plus en plus serrée à mesure qu'on approchait au tamis a ou semblait provenir le cri du grillon ; bientôt même on n'avança qu'avec la plus extrême difficulté. Le bruit devenait maintenant assourdissant ; il n'y avait plus de doute : l'animal était bien caché au milieu de ce fouillis d'arbres.

Enfin, après quelques recherches, on découvrit une sorte de sentier et l'on s'y en gagea résolument. On avait à peine fait quelques pas que le sentier s'arrêta brusquement au pied d'un rocher assez élevé, masqué jusque-là par les arbres. Soleihas, qui tenait la tête de la colonne, regarda à sa droite et poussa un cri de terreur.

« Quel monstre ! » s'écria-t-il, en faisant vivement un pas en arrière.

Un moment surpris, les trois amis avancèrent avec prudence du côté du grillon. On ne peut imaginer un spectacle plus terrifiant que celui qu'ils avaient sous les yeux. Le rocher était percé d'une caverne énorme, et, étendu sur le seuil, gisait un animal gigantesque, d'une quinzaine de mètres de long sur au moins 10 mètres de hauteur et large

en proportion.

Et c'était bien un grillon, avec sa tête allongée portant quatre antennules, très grandes et très grosses, et deux antennes beaucoup plus minces. Trois petits yeux, rangés sur une même ligne transversale, se trouvaient entre deux yeux considérablement plus volumineux. Les pattes de devant étaient énormes, très fortes et aplaties, terminées par six griffes, quatre tournées en dehors et deux en dedans. Quant au corps, il était revêtu d'un corselet, sorte de cuirasse allongée, de forme cylindrique et recouvert de poils lui donnant l'apparence du velours. Deux grandes ailes, repliées et terminées en pointe, étaient en partie cachées par des étuis courts et croisés l'un sur l'autre sur le dos de l'animal.

Pendant que Paradou et Soleihas examinaient ainsi le grillon et étudiaient le mécanisme qui lui permet de pousser son cri aigu, en frottant les pattes contre les élytres, Camaret avait reculé de quelques pas en arrière dans le sentier. On l'entendit tout à coup pousser des cris désespérés.

« Sauvez-vous ! sauvez-vous ! s'écria-t-il, en proie à la plus vive terreur, en s'éloignant vers ses compagnons.

— Qu'y a-t-il ? demanda Paradou.

— Sauvez-vous ! sauvez-vous ! répéta Ca-

maret.

— Répondez, au nom de Dieu, répondez donc, s'écria Soleihas à son tour, en saisissant le bras du dentiste.

— Là ! là ! » dit celui-ci, en claquant des dents et en montrant du doigt le sentier.

Horreur ! un effroyable reptile, de 100 mètres de longueur, serpentait le long du sentier et avançait du côté des trois voyageurs. Il faisait onduler son corps en des replis gigantesques, et sa tête, terminée en un fuseau pointu, se balançait à une hauteur prodigieuse

dans l'espace.

« Ne bougez pas ! s'écria Paradou ; laissez passer tranquillement ce ver de terre. »

La bête énorme était arrivée contre le rocher. Elle tourna brusquement sur la gauche, et, en quelques minutes, elle eut disparu dans le taillis en faisant trembler le sol sous son poids.

Quel cri joyeux de délivrance fut poussé en même temps par les trois amis est facile à deviner. Le danger, cette fois, avait été terrible: ils pouvaient être écrasés par cette bête aveugle et inconsciente.

« Nous l'avons échappé belle ! s'écria Camaret. Pour moi, je commence à en avoir assez, je tiens à ma peau après tout. Si cela

continue, nous serons dévorés avant d'arriver au terme de notre voyage dans ce maudit gazon.

— Une autre fois, ajouta Soleihas, il faudra décidément nous munir d'armes.

— Et prendre des canons, pour le moins, » fit observer le dentiste.

En redescendant le sentier, l'opticien attira l'attention de ses compagnons sur les arbres singuliers qui formaient le taillis qu'ils traversaient. Leur aspect était vraiment étrange. Leur tige portait bien des feuilles, mais qui ne ressemblaient pas aux feuilles ordinaires. Du sommet des tiges partaient de longs et minces filaments qui se terminaient par une sorte d'urne. Nul arbre des bois n'avait la moindre ressemblance avec ces végétaux extraordinaires, semblant appartenir plutôt à une planète éloignée qu'à la terre.

« Savez-vous ce que sont ces taillis ? demanda Soleihas à Camaret.

— Je ne m'en doute pas, répondit le dentiste ; je n'en ai jamais vu de semblables.

— Il n'y a cependant rien de plus commun que cela, dit l'opticien. C'est de la mousse. »

Le sentier qu'ils suivaient s'étendait au loin ; il devait avoir été tracé par le grillon. Ils avançaient maintenant avec rapidité, tou-



TOUJOURS PLUS PETITS.

Nos trois amis reprirent leur course à travers la forêt.

jours sous le dôme épais de verdure, quand ils trouvèrent le chemin barré par un gros arbre mort, étendu tout de son long. Le tronc, haut de 10 mètres environ dans sa coupe transversale, s'étendait à perte de vue sur la droite et sur la gauche, semblable à une muraille de Chine d'une nouvelle espèce.

« Ça doit être une branche d'arbre tombée au milieu du gazon, dit Paradou ; quel contretemps fâcheux ! Dans ce cas, il serait trop long de la contourner. Le plus simple est de passer par-dessus.

— Oui, dit Soleihas, d'autant plus que la chose me semble assez facile. L'écorce, desséchée et crevassée forme comme des espèces de couloirs qui doivent nous permettre l'escalade.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Voilà donc notre opticien qui se glisse dans une fente et commence l'ascension. Paradou le suit et s'engage dans la même, voie. Tout alla-bien au début, mais ils n'avaient pas escaladé 5 mètres qu'il fallut renoncer à suivre ce chemin. Le couloir devint si étroit qu'un homme ne pouvait plus y passer.

« Montez toujours, cria Paradou à Soleihas qui lui barrait la route ; il doit y avoir un chemin plus haut.

— Impossible, répondit l'opticien, je ne puis même plus bouger: j'ai le pied enfoncé

dans la fente et me voilà pris comme dans un étau.

— Essayez de le dégager.

— Je ne puis pas. »

Et le pauvre Soleihas faisait tous ses efforts, mais en vain.

La situation devenait critique.

Camaret qui, pendant tout ce temps, était resté au bas de l'arbre et qui, plus chargé que ses compagnons avec ses appareils photographiques, attendait qu'ils eussent trouvé le bon chemin, Camaret, dis-je, grimpa à son tour, pour venir en aide à Soleihas.

C'est à ce moment que se produisit un événement bien extraordinaire.

Afin de couper au plus court, le dentiste s'était élancé directement sur l'écorce lisse. A la stupéfaction de tout le monde, et surtout de la science, il arriva au sommet du tronc en quelques enjambées.

« Ce n'est pas plus difficile que celui s'écria-t-il ; en faites vous des embarras avec vos couloirs ; à moi il ne faut rien du tout. Faites comme moi et venez me retrouver. »

Paradou et Soleihas restaient muets de stupéfaction. Il faut avouer qu'il y avait de quoi. Camaret, semblable au plus agile des clowns, grimpait sans difficulté les plans les

plus inclinés. Un moment même, ses compagnons le virent penché sur le vide, dans une position horizontale, et continuant son ascension comme s'il n'y avait pas là un défi donné aux lois de l'équilibre et de la pesanteur.

« Puisque vous marchez si bien sur les arbres, dit Soleihas, épuisé par ses efforts inutiles pour se dégager, venez donc à notre secours, au lieu de parader là-haut comme un moulin à vent.

— Attendez d'abord que je tire votre photographie, vous n'êtes pas mal là tous les deux, riposta le dentiste.

— Scélérat ! s'écria l'opticien, qui ne put s'empêcher de rire, si je vous attrape, vous et votre diable d'instrument, je vous précipite du haut de l'arbre.

— Venez-y donc, » répondit Camaret, en se croisant les bras sur la poitrine en signe de défi.

Le dentiste ne voulut pas pousser plus loin la plaisanterie.

Il redescendit le long de l'écorce aussi facilement qu'il était monté, tendit successivement la main à ses deux compagnons qui se retrouvèrent bientôt auprès de lui, dégagés de la fente.

« N'ayez aucune, peur pour grimper, leur dit-il, marchez absolument comme si vous

étiez sur une route ordinaire. »

En effet, ils montèrent tous jusqu'au sommet et redescendirent de l'autre côté avec une facilité surprenante.

« Que c'est merveilleux ! s'écria Paradou, dès qu'ils eurent repris leur marche en avant. Y comprenez-vous quelque chose, mon cher Soleihas ?

— En somme, répondit l'opticien après un moment de réflexion, nous nous sommes comportés

comme tous les petits animaux. Une fourmi, une mouche, un petit insecte quelconque en fait autant partout sans que cela nous étonne.

— Vous avez raison, dit le docteur, que cette explication ne satisfaisait pas, mais qui ne voulut pas pousser la discussion plus loin pour le moment ; il y a un enseignement utile à retirer de notre découverte. Au lieu de contourner les obstacles, comme nous le faisons jusqu'ici, le plus simple sera désormais de les franchir directement en passant par

dessus.

— Ce qui m'étonne, fit observer Soleihas, c'est que nous ayons mis tant de temps pour faire cette découverte.

— J'y avais déjà songé, répondit Paradou ; cela tient à ce que nous n'avons jamais cher-

ché à marcher autrement qu'à l'ordinaire. Les grandes découvertes se font exactement de la même façon : c'est en quittant les chemins battus, en agissant autrement que les autres, que les hommes de génie inventent des merveilles. L'électricité existe de toute éternité, elle imprègne tout l'univers entier. Il s'est écoulé cependant bien des siècles avant que le mouvement d'une cuisse de grenouille ait révélé son existence à Galvani et à Volta...»

Le docteur fut brusquement interrompu dans sa dissertation, qui menaçait de devenir transcendante par un cri poussé par Soleihas.

. « Halte ! dit-il.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda Camaret.

— Regardez, répondit l'opticien, voilà là-bas une fourmi. Quelle énorme bête ! »

V La fourmière

Nos voyageurs commençaient à se familiariser avec la forme si étrange des insectes, mais l'aspect de cette fourmi avait certes de quoi les étonner.

Elle avait la taille d'un bœuf, mais combien peu elle ressemblait à ce mammifère. C'était plutôt comme un monstre antédiluvien, un habitant d'une planète inconnue ou encore une bête de l'Apocalypse.

La fourmi venait directement sur les trois compagnons, paraissant ne pas se douter de leur présence.

« Elle est donc aveugle ! s'écria Camaret ;

— Non, répondit Soleihas, mais, comme toutes ses pareilles, elle a la vue très courte. Quand une fourmi avance sur un chemin qui lui est inconnu, elle hésite, marche de droite et de gauche, avec lenteur et prudence. »

La bête était maintenant si rapprochée qu'on pouvait l'examiner dans tous ses détails. La tête était surtout curieuse, avec sa

bouche compliquée comme celle de tous les insectes, ses antennes et ses yeux, au nombre de cinq, rangés sur une même ligne, dont les deux extrêmes sont composés d'un grand nombre de facettes, comme chez la mouche.

Camaret, qui examinait curieusement cette tête, demanda tout à coup :

« Monsieur Soleihas, pourriez-vous me dire où sont les oreilles et le nez de la fourmi ? je ne les vois nulle part.

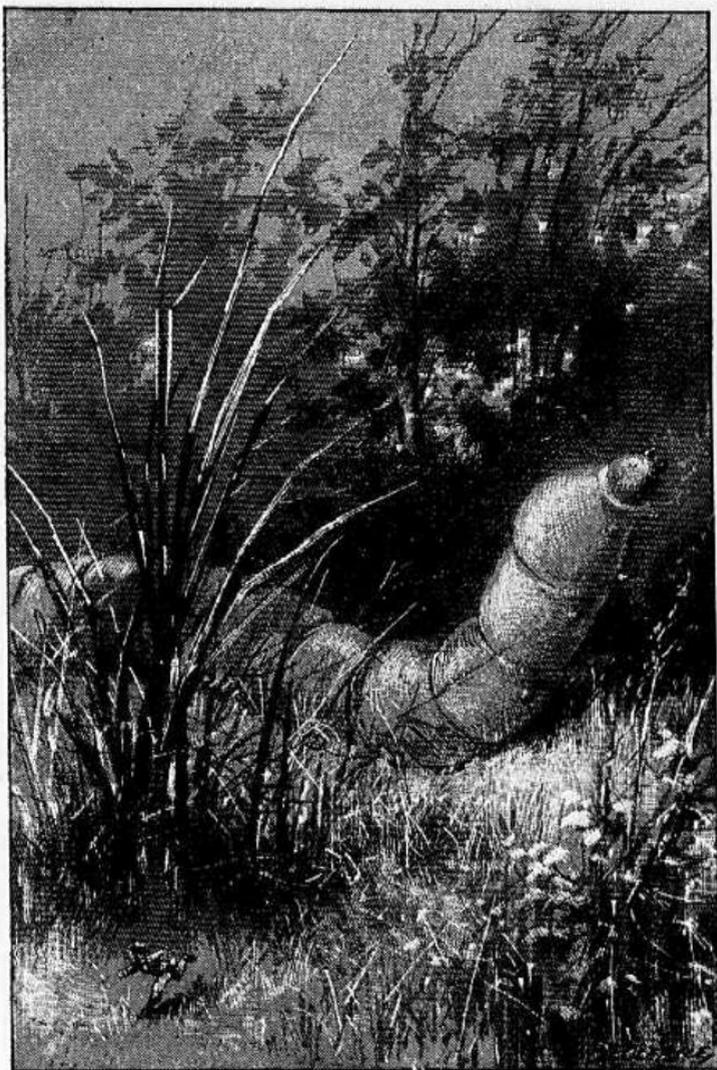
— La fourmi ne possède ni oreilles ni nez, répondit l'opticien. Le sens de l'ouïe semble être situé dans les antennes, peut-être même dans les jambes.

— Elle est bien bonne, celle-là ! s'écria le dentiste en tournant sur lui-même et en se tordant de rire ; ah ! oui, elle est bien bonne. Voilà que les fourmis entendent par les jambes. »

Puis, prenant un air inspiré, il ajouta aussitôt :

« J'ai dans l'idée, monsieur Soleihas, que je vais faire une découverte extraordinaire ; j'ai démontré tout à l'heure que nous étions capables de monter sur les arbres comme des fourmis, je vais maintenant vous prouver que nous entendons aussi comme elles. »

Et voilà l'enragé dentiste qui se penche en



TOUJOURS PLUS PETITS.
— Sauvez-vous ! sauvez-vous ! répète Camaret.

avant, appuie ses deux mains sur le sol et lève son pied droit à la hauteur du visage de l'opticien.

« Parlez à mon pied, je vous écoute, dit-il.

— A bas les mauvais farceur,pattes, répondit Soleihas en repoussant la jambe.

— Je n'ai rien entendu, dit Camaret, en reprenant la position verticale. Pourriez-vous maintenant me dire, ajouta-t-il aussitôt, par où les fourmis sentent, puisqu'elles n'ont pas de nez ?

— On n'en sait rien, répondit l'opticien.

— Moi, je le trouverai bien, dit le dentiste. A notre prochaine excursion, j'apporterai un paquet de tabac à priser et j'en saupoudrerai tout le corps de la fourmi ; je verrai bien par où elle éternuera. »

A cette stupide répartie, Paradou et Soleihas furent pris d'un accès de fou rire. Non, décidément, on ne ferait jamais du dentiste un homme sérieux.

La fourmi avançait toujours lentement. Paradou proposa de la suivre, à tout hasard. C'est ce que l'on fit. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que l'on quitta brusquement la forêt et qu'on pénétra dans plaine, arbres. Au milieu, s'élevait une colline élevée, en forme de cône, semblable à quelque volcan éteint. A cette vue, nos trois compagnons

s'arrêtèrent et tinrent conseil. Allait-on rentrer sous bois ou s'engager avec la fourmi dans la plaine ? celle-ci semblait vouloir se diriger vers la colline.

On décida de continuer à suivre la fourmi.

Le sol de la plaine avait un singulier aspect. Il était raviné à l'excès, comme si des milliers de torrents l'avaient bouleversé dans toutes les directions. Le docteur, qui s'occupait volontiers de géologie, en fut frappé et se demanda quelle pouvait bien être la cause d'une telle disposition du sol. Mais aucune hypothèse ne put le satisfaire.

La fourmi marchait droit devant elle. Tout à coup l'on aperçut une seconde fourmi, puis une troisième, puis bientôt une caravane entière, avançant à la file indienne.

Il en arrivait de tous les points de l'horizon ; et, chose remarquable, elles se dirigeaient toutes vers la colline.

« J'y suis, dit le docteur en se parlant, à lui-même, cette colline est l'entrée d'une fourmilière. Ce sol a été raviné à force d'avoir été battu par le passage des fourmis.

— Une fourmilière ? demanda Soleihas.

— Oui, répondit Paradou, nous allons dans une fourmilière.

— Oh ! mes amis, sauvons-nous bien vite ! s'écria Camaret ; nous allons être dévorés.

— Au contraire, mon ami, dit le docteur, il faut avancer. J'ai le pressentiment que nous allons voir quelque chose d'extraordinaire. »

Un quart d'heure après, ils étaient parvenus au pied de la colline. C'était bien un immense cône de terre, semblable à un volcan, dont le cratère n'était autre que l'entrée de la fourmilière. Des milliers de fourmis escadaient sans cesse les pentes de ce cône et disparaissaient dans le gouffre central, pendant que d'autres, venues de l'intérieur, descendaient en sens inverse.

« Si nous entrions dans la fourmilière ? demanda le docteur à ses compagnons.

— Ayons toutes les audaces, répondit Soleihas.

— Je le veux bien, dit à son tour le dentiste, car ces fourmis me semblent douces et apprivoisées.

Pas une seule n'a tenté jusqu'ici de nous faire le moindre mal.

— C'est qu'elles reconnaissent en nous des êtres intelligents et civilisés comme elles, fit remarquer le docteur. La fourmi est en effet, comme vous le savez, le roi des insectes, l'homme étant celui des vertébrés. Nous pouvons traiter avec elles de puissance à puissance.

— Sauf, fit remarquer l'opticien, que nous

devons leur sembler des créatures bien faibles. Songez donc, elles sont grosses comme des bœufs.

— Il faut l'avouer, répondit Paradou, l'avantage n'est pas en ce moment du côté de l'homme. » On escalada donc la colline et l'on se trouva à l'entrée de la demeure souterraine des fourmis. L'un de ces insectes semblait planté là comme une sentinelle.

« Ah ! ça, demanda le dentiste, est-ce qu'elle monte la garde, celle-là ? Il ne lui manque qu'un fusil au bras.

— Parfaitement, répondit Soleihas ; comme les guerriers humains, les fourmis ont des sentinelles pour surveiller les issues de leurs habitations, des avant-postes pour signaler les dangers aux alentours. Elles barriquent même leurs portes pendant la nuit.

— Elles lèvent le pont-levis ? interrogea Camaret.

— Non, continua l'opticien, elles se contentent de rouler à l'entrée des cailloux.»

A ce moment, la fourmi sentinelle rentra dans l'intérieur de la fourmilière.

« Elle se sauve, elle a peur de nous, dit le dentiste.

— Je ne le pense pas, répondit le docteur ; je crois plutôt qu'elle est allée avertir ses camarades de notre arrivée. Nous allons bien-

tôt le savoir. »

En effet, la fourmi ressortit quelques secondes après, accompagnée de trois autres camarades. La conversation devait être fort animée, car les quatre insectes se livraient à une vraie débauche de coups de tête contre leurs thorax et ne cessaient de se heurter mutuellement les antennes, ce qui est, comme tout le monde le sait, le moyen employé par les fourmis pour causer entre elles. Enfin, l'accord se fit. La sentinelle reprit son poste d'observation et les trois autres bêtes s'avancèrent au-devant des visiteurs humains. Arrivées à quelques mètres de distance, elles s'arrêtèrent et, par leur attitude gracieuse, elles semblèrent inviter les trois voyageurs à pénétrer dans la fourmilière.

Croyant comprendre que c'était en effet une invitation à les suivre, nos trois amis pénétrèrent aussi tôt dans l'ouverture qui s'ouvrait béante devant eux.

Les trois fourmis les y accompagnèrent.

Les fourmis n'ayant pas encore inventé ni l'éclairage au gaz, ni à l'électricité, ni même à l'huile ou au pétrole, la galerie qui débouchait là se trouvait plongée dans la plus profonde obscurité. Soleihas avait heureusement prévu le cas où l'on aurait eu besoin de lumière. Il tira de ses poches un paquet de bougies et trois petits chandeliers. L'instant

d'après, lui et ses compagnons étaient munis des moyens lumineux nécessaires pour faire une longue excursion dans la fourmilière. Les fourmis ne semblèrent pas gênées par cette illumination si nouvelle de leur demeure souterraine.

On avança dans la galerie dans l'ordre suivant : une fourmi en tête, servant de guide, puis les trois hommes et enfin les deux autres fourmis comme arrière-garde. Très tortueuse au début et fortement inclinée, la galerie devint bientôt droite et horizontale.

« C'est merveilleux, dit Soleihas qui rompit le premier le silence, c'est merveilleux de voir quelles précautions prennent les fourmis pour garder leur entrée. Ces détours, ces couloirs étroits sont évidemment destinés à les protéger contre l'invasion des ennemis.

— Voyez aussi, ajouta le docteur, comme les murs de ces souterrains sont construits. »

Il était nécessaire d'élever très haut la voix pour parler, car le bruit produit par les pas de la petite troupe se répercutait comme un bruit de tonnerre lointain dans ces galeries souterraines.

Quant à Camaret, la nouveauté et l'étrangeté de ce spectacle l'émouvaient au dernier degré.

« Braves petites fourmis, se disait-il en lui-

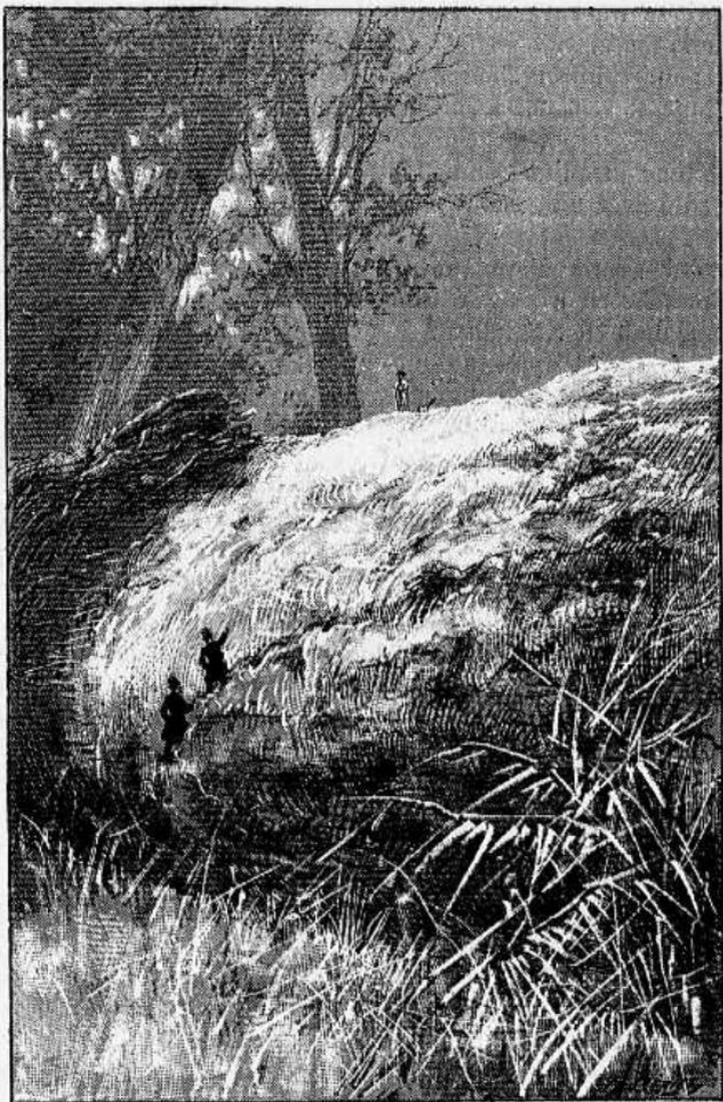
même, j'aurai maintenant, la plus grande vénération pour vous quand je vous rencontrerai sur mon chemin. Je me souviendrai toute ma vie de votre bonne réception et je ne vous écraserai plus quand vous viendrez manger mes confitures. »

Un peu plus loin, on fit la rencontre d'une équipe d'ouvrières, en train de réparer un pan de galerie écroulé. Comme elles se servaient avec adresse de leurs mandibules pour soulever les matériaux et de leurs pattes pour les fixer et consolider les parois. Les trois explorateurs ne pouvaient s'arracher à ce spectacle, si nouveau et si instructif pour eux.

« Monsieur Soleihas, demanda Camaret à l'opticien pourriez-vous me dire comment les fourmis peuvent travailler dans l'obscurité ? cela me semble extraordinaire.

— Je ne puis vous satisfaire, répondit celui-ci, que d'une façon très incomplète, car les savants sont encore bien ignorants sur cette question si intéressante. Comme tous les autres insectes, les fourmis se meuvent et travaillent très aisément dans l'obscurité.

Voient-elles avec leurs yeux, ou se dirigent-elles à l'aide du tact ? Quant à moi, la constitution particulière de leurs organes visuels, si compliqués et si différents des nôtres, me font croire qu'elles voient réelle-



TOUJOURS PLUS PETITS.

— Venez-y donc, répondit Camaret se croisant les bras sur la poitrine.

ment. Elles perçoivent peut-être des rayons lumineux d'une intensité infiniment petite et qui échappent complètement à l'œil humain. La chaleur est une vibration analogue à celle de la lumière, et cependant notre œil ne la perçoit pas. Il se peut donc que l'œil des insectes soit impressionné par des vibrations calorifiques.

— Votre explication, dit le docteur, me semble la vraie. Il se peut aussi que l'œil des insectes, semblable à une plaque photographique, soit impressionné par les rayons chimiques, sans action sur la rétine humaine.

— Oui, répondit l'opticien, et il faut en conclure que notre science est encore loin d'avoir dit son dernier mot dans l'étude des organes sensitifs des animaux. L'avenir nous révélera de bien merveilleuses découvertes dans cette voie si féconde. »

Après cette conversation, on reprit la marche en avant. La galerie s'enfonçait toujours sous terre, faisant de brusques de tours.

« Allons-nous aller loin comme cela ? de manda Camaret.

— C'est possible, répondit l'opticien.

Les fourmilières ont parfois des dimensions considérables. Il y en a qui ont une centaine de mètres de longueur, qui passent

même au-dessous des cours d'eau.

— A ce compte, dit le dentiste, nous sommes loin du bout, 100 mètres, cela représente 100,000 mètres pour nous, c'est à-dire 100 kilomètres. Je demande alors à prendre le chemin de fer. »

Tout à coup, on arrive à l'entrée d'une immense salle. C'était comme un temple souterrain, rempli d'ombre et de mystère. On entendait un bruit confus, semblable au vague murmure de la foule. Une foule était en effet entassée dans ce souterrain. Il était rempli de fourmis, rangées dans un ordre parfait et en bataillons serrés. L'arrivée des voyageurs devait être déjà signalée, car un gros détachement de fourmis vint cérémonieusement au-devant d'eux et leur fit ensuite cortège.

Quelle chose étrange ! c'était bien la première fois que des hommes se trouvaient ainsi les hôtes des fourmis, ces animaux si différents de la nature humaine par la conformation de leur corps, mais si voisins par leur intelligence et leur civilisation. Il ne fallait plus en douter, les trois amis étaient en présence d'une société d'êtres intelligents et civilisés.

Il ne leur manquait plus que le langage pour se comprendre entre eux.

Arrivés au centre de la caverne, ils aperçurent une grosse fourmi ailée, autour de la-

quelle toutes les autres fourmis semblaient comme prosternées.

« Saluons, dit le docteur, voilà la reine. »

Les trois hommes enlevèrent leurs chapeaux.

Et surtout que pas un lecteur ne s'avise de rire à ce récit. Les voyageurs qui traversent l'Afrique centrale ne sont certainement pas plus ridicules quand ils se prosternent devant un roi nègre, que ne l'étaient les trois hommes quand ils se prosternaient devant la reine des fourmis.

Cette reine était aussi majestueuse que ces horribles magots noirs, demi-nus, habillés d'une chemise en loque et d'un reste d'uniforme européen, coiffés d'un casque de pompier, puant l'eau-de-vie et le tabac. La majesté d'un souverain ne doit pas se mesurer à la splendeur de son costume.

La reine des fourmis n'en avait d'ailleurs aucun, et elle ne sen tait ni l'eau-de-vie ni le tabac, ce qui la rendait bien supérieure à ses congénères de l'Afrique centrale.

Ses ailes seules la distinguaient dures de ses sujets, tous ouvriers et par conséquent dépourvus de cet insigne de royauté chez les fourmis.

Les trois amis crurent comprendre, à un geste de la reine, qu'elle les invitait à s'as-

soir, ou plutôt à s'étendre sur le sol, car les sièges faisaient ici complètement défaut. Ils se demandaient, non sans inquiétude, quel était le but de cette assemblée extraordinaire des fourmis. Allait-on les faire passer en jugement et décider à quelle sauce on les mangerait ? Telle était surtout la crainte de Camaret.

Au bout de quelques minutes, ils furent enfin fixés. La reine tenait simplement un grand conseil. Ils virent quelques fourmis, probablement les plus hauts personnages, des ministres, des fonctionnaires, des académiciens, s'approcher successivement de la reine et lui toucher les antennes avec vivacité, ce qui était l'équivalent des longs discours prononcés dans des circonstances semblables chez les hommes.

« Que peuvent-ils bien se dire ? demanda le dentiste. Je parie qu'on se concerte en ce moment sur les meilleurs moyens à prendre pour aller manger les confitures de notre ami Al-Harick. Il faudra le prévenir à notre retour.

— Bien des conseils chez les gouvernements humains, répondit Paradou, n'ont pas de motifs plus graves. Manger, n'est-ce pas aussi bien chez les hommes que chez les fourmis le but constant de l'existence ? les guerres ont été presque toujours nécessitées par le besoin de mieux vivre. Tenez, dans un

voyage à Naples, j'ai été frappé par la réponse d'un paysan. Comme je lui demandais comment le peuple italien avait accepté la succession des dominations étrangères, il me répondit de son air le plus naïf: « Que voulez-vous, monsieur, notre pays est si beau que tous les étrangers viennent l'habiter chacun à leur tour. » Cela ne démontre-t-il pas que toutes les guerres d'Italie ont été faites pour aller y manger des confitures ?

Le conseil avait pris fin pendant la conversation. Sur un signe de la reine, chacun se dispersa en bon ordre et les fourmis eurent bientôt disparu dans les galeries qui aboutissaient à la grande caverne. On se remit en marche, toujours suivi de la même escorte. On pénétra dans une large galerie, encombrée d'énormes corps arrondis, disposés avec symétrie le long des parois.

« Nous voici dans le cellier, dit Camaret.

— Non, fit observer l'opticien, vous vous trompez : ce ne sont pas là des tonneaux, mais simplement des œufs. »

Plusieurs de ces œufs étaient déjà vides. Quelques fourmis, fort empressées, stationnaient auprès d'autres œufs et se livraient à des mouvements singuliers. Après les avoir brisés, elles en retiraient de gros vers.

« Voyez, dit le docteur à ses compagnons, elles mettent au monde des petites fourmis.

— Mais c'est un ver et non pas une fourmi ! s'écria Camaret.

— Les fourmis, répondit Paradou, naissent d'abord sous la forme de vers, qui, au bout de six ou sept semaines, se transforment en chrysalides. Enfin, trois ou quatre semaines après, ces chrysalides deviennent des fourmis parfaites.

— Comme les vers à soie, alors, fit observer le dentiste.

— Absolument », dit le docteur.

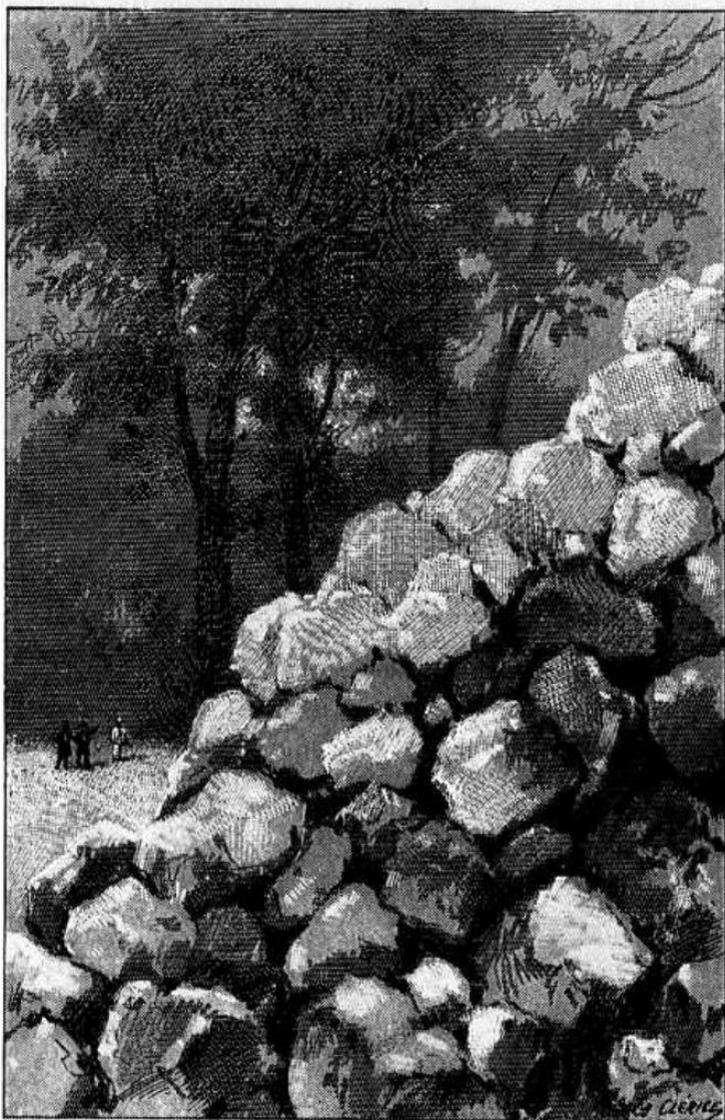
On suivit les fourmis qui emportaient les vers dans une galerie spéciale où elles les rangeaient d'après leur taille. Toute cette partie de la fourmilière était destinée à l'élevage des enfants. On traversa encore un grand nombre d'autres galeries qui s'élevaient les unes au-dessus des autres. Les plus curieuses étaient celles où se trouvaient les chrysalides. Sous cet état, la future fourmi, entourée d'un cocon de soie, ressemble à un gros œuf. Pendant toute la journée, les fourmis éleveuses sont occupées à transporter les chrysalides des galeries inférieures dans les galeries supérieures ou inversement, de manière à les placer dans les conditions de température les plus favorables pour leur développement rapide. Enfin, quand l'insecte parfait, encore bien faible, commence à crever son enveloppe, il faut

voir avec quelle sollicitude l'éleveuse l'aide à se débarrasser de ses langes. La plupart des jeunes périraient sans ce secours. Mais ce n'est pas encore tout. La petite fourmi ne peut manger seule. Les ouvrières lui apportent une nourriture délicate spécialement préparée pour elle.

« Une chose me frappe dans tout cela, fit observer Soleihas pendant que les trois amis examinaient curieusement tous ces détails, c'est la difficulté avec laquelle on élève une fourmi. Il faut autant de soins que pour élever un homme.

— Effet de la civilisation, mon cher, répondit le docteur. Plus un animal est civilisé, plus il est long et difficile à élever. L'intelligence, en dominant de plus en plus la matière, finit peu à peu par modifier les conditions de l'existence ; de là des soins inouïs pour élever les petits, de là aussi une mortalité considérable chez le jeune âge. »

On déboucha enfin dans une vaste salle, et là on eut le spectacle le plus curieux : une cinquantaine de fourmis, de hautes tailles, des jeunes et des vieilles, se livraient aux exercices les plus variés. Ici, on en voyait qui dansaient, balançant leur corps en cadence et non sans une certaine grâce. Les jeunes étaient guidées par de plus âgées, qui leur servaient évidemment de maîtres de danse. Là, dans un autre groupe, on se livrait à



TOUJOURS PLUS PETITS.
Cette colline est l'entrée d'une fourmilière.

l'exercice de la lutte. A une autre extrémité de la salle, les fourmis avaient installé une sorte de gymnase. Elles s'exerçaient à sauter des obstacles, à grimper sur des pièces de bois.

Un spectacle si étrange méritait, certes, d'être fixé par la photographie. Il fut donc décidé que Camaret allait tirer une épreuve au moyen de la lumière artificielle du magnésium. Soleihas mit donc le feu à un long ruban de ce métal dès que le dentiste eut fini ses préparatifs.

Les fourmis, un moment stupéfaites par l'apparition si brusque de la lumière éblouissante, demeurèrent immobiles ; puis, elles s'enfuirent éperdues dans toutes les directions. Seules, fidèles au devoir, les guides étaient restées à leur porte.

En sortant de la salle des jeux, on pénétra dans une galerie qui servait d'étable. Un grand nombre d'animaux étaient rangés côte à côte, et des fourmis qui allaient et venaient leur apportaient une nourriture abondante ainsi que de la paille. Mais, au lieu d'être des vaches, ces animaux étaient des clavigers, petits coléoptères aveugles que les fourmis élèvent avec grand soin, à cause d'une liqueur qu'ils sécrètent et dont elles sont très friandes.

Soleihas et Paradou examinaient avec inté-

rêt là manière dont les fourmis s'y prenaient pour traire les clavigers, quand ils entendirent brusquement le dentiste pousser un juron effroyable.

Le dentiste s'agitait comme un possédé, se frappait le front avec le poing et faisait mine de vouloir s'arracher les quelques cheveux qui lui restaient.

« Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous donc ? demandèrent en même temps ses deux compagnons.

— Imbécile que je suis ! triple sot ! s'écria Camaret en s'agitant avec plus de fureur.

— Qu'est-ce, à la fin ? demandèrent encore Soleihas et Paradou, que ce manège commençait à impatienter.

— Eh bien ! dit enfin le dentiste, il y a que j'ai oublié tout à l'heure de relever la porte.

— Quelle porte, demanda le docteur qui commençait à se demander si Camaret n'était pas devenu subitement fou.

— Mais la porte de mon châssis, quand j'ai pris la photographie des fourmis. »

Cette fois, le docteur et l'opticien partirent d'un grand éclat de rire.

« Encore une photographie de manquée, mon pauvre ami, dit Soleihas. Si cela continue, vous n'en rapporterez pas une seule de

votre voyage.

— Oui, je le sais, répondit le pauvre diable de dentiste, d'un air tout penaud. Que voulez-vous ?

c'est Al-Harick qui m'aura jeté quelque mauvais sort. »

Au même instant, les trois amis se retournèrent.

« Avez-vous entendu ? demanda Soleihas.

— Oui, parfaitement, répondit le docteur, c'était comme un rire étouffé qui semblait venir de cette galerie.

— J'ai très bien entendu aussi, » dit Camaret.

Ils écoutèrent un instant, mais ce bruit étrange ne se renouvela plus.

« Nous nous sommes trompés, dit l'opticien : c'est un bruit quelconque venu de l'intérieur de la fourmilière que nous avons pris pour un éclat de rire.

— Ou tout simplement un écho lointain, ajouta le docteur, qui nous a renvoyé longtemps après nos propres éclats de rire. Avançons, il est temps de sortir d'ici. »

On continua donc la marche en avant.

« Allons, dit le docteur, nous voilà maintenant dans un hôpital. »

En effet, la nouvelle galerie qu'on traversait était rempli de fourmis malades ou mutilées. La plupart avaient perdu une ou plusieurs pattes.

« Ce sont probablement de vieux guerriers qui ont mérité leurs Invalides, dit l'opticien. Les fourmis sont très batailleuses et les blessées sont religieusement recueillies pour être soignées après le combat.

— Je leur apporterai des décorations quand nous reviendrons, » dit Camaret.

Chose extraordinaire, presque toutes les fourmis estropiées ne ressemblaient pas aux autres fourmis vues jusqu'ici. Elles étaient beaucoup plus grosses et la teinte de leur corps était plus rouge. Camaret demanda à l'opticien la cause de cette différence.

« Il y a là un point de l'histoire des fourmis, répondit Soleihas, qui est très curieux et que je vous ferai connaître dans quelques instants, dès que nous serons sortis de la fourmilière. »

En quittant l'hôpital, on pénétra dans d'autres galeries, toutes peuplées par ces mêmes grosses fourmis rouges. Elles semblaient plongées dans une sorte de somnolence et même de torpeur. Étendues sur le sol dans toutes les positions, elles remuaient

à peine. Les petites fourmis noires circulaient au milieu des grosses, leur donnant à manger et leur faisant la toilette avec un soin tout particulier. Les grosses rouges se laissaient faire avec paresse.

«Tas de fainéantes ! s'écria Camaret. En voilà qui se laissent couler la vie douce ! N'est-ce pas honteux que de grosses bêtes comme elles se laissent ainsi dorloter par les petites ? »

Tout à coup, au détour d'une galerie, on aperçut le jour. Quelques pas plus loin, on avait atteint l'entrée de la fourmilière. Les trois explorateurs éteignirent leurs bougies et sortirent enfin de ces souterrains qui leur avaient révélé tant de merveilles. Les guides les accompagnèrent encore quelques instants, et, abaissant leurs antennes en manière de salut, elles firent demi-tour et reprirent le chemin de leur demeure.

« Nous ne pouvons pourtant pas partir comme cela, dit Camaret. Il serait convenable de donner un pourboire à nos aimables guides. »

Le dentiste courut aussitôt après les fourmis, et, tirant un gros sou de son porte-monnaie, il le présenta à celle qui paraissait être le chef. La fourmi remua ses mandibules avec un air si féroce, que le pauvre Camaret, épouvanté, se sauva au grand galop.

« En voilà une façon de me remercier, s'écria-t-il, dès qu'il eut rejoint ses compagnons ; après tout, elle a été peut-être vexée du peu que je lui ai donné.

— Non, répondit le docteur en riant, crois-je plutôt qu'elle a été humiliée dans son amour-propre de fourmi : elle ne veut rien accepter.

— Dans ce cas, dit le dentiste, les fourmis valent bien mieux que nos garçons de café et que nos cochers qui ne trouvent jamais les pourboires suffisants. »

Voilà donc les trois amis revenus dans la plaine et se dirigeant de nouveau vers la lisière de la forêt, de manière à regagner leur point de départ. Le terrain était plus glissant qu'avant leur entrée dans la fourmilière et il y avait de larges flaques d'eau dans les cavités du sol.

« Il a plu pendant que nous visitions l'intérieur de la fourmilière, fit remarquer

Paradou.

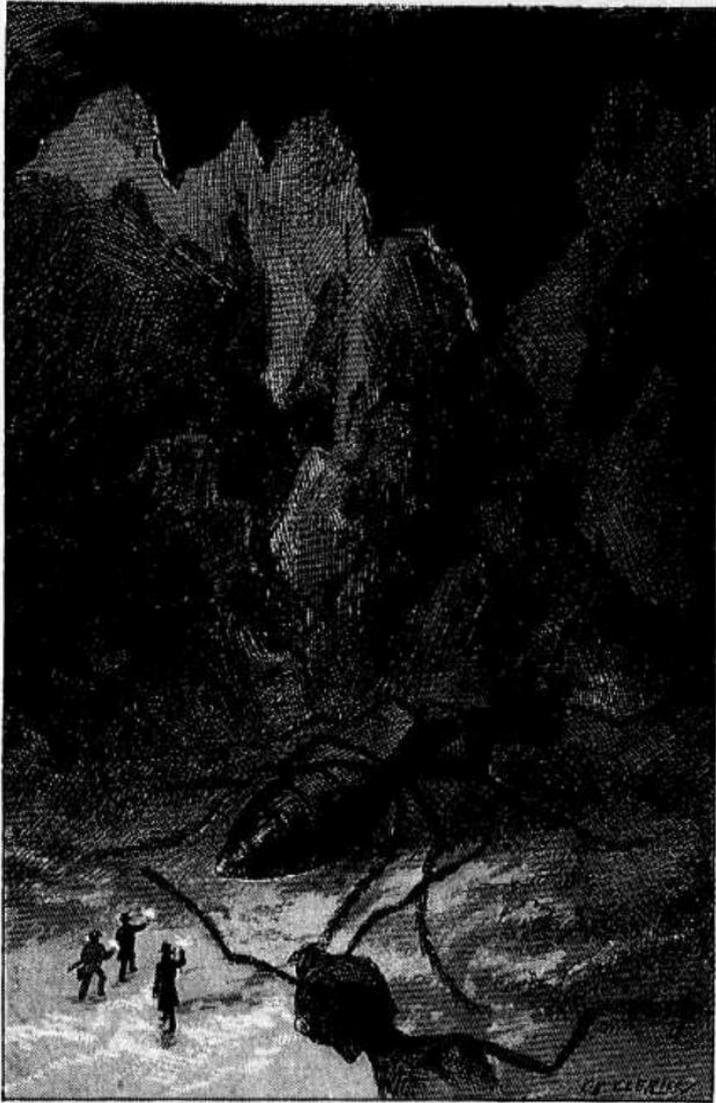
— A propos, dit Camaret, pendant qu'on marchait rapidement, vous m'avez promis, monsieur Soleihas, de me raconter un point intéressant de l'histoire des fourmis.

— C'est exact, répondit l'opticien ; écoutez donc. »

Et Soleihas commença une longue disser-

tation sur les mœurs des fourmis. Il expliqua à son camarade qu'il y avait plusieurs espèces de fourmis : les plus petites qui sont chargées des travaux de la colonie, du creusement des galeries, de l'élevage des enfants, de la recherche de la nourriture au dehors, et les fourmis à grosse tête, désignées sous le nom de mégacéphales, chargées plus spécialement des combats. Les mégacéphales conduisent les ouvrières à la guerre. Elles présentent leurs têtes à l'ennemi et servent de bouclier au reste de l'armée.

Il expliqua encore que les fourmis rouges n'appartiennent pas à la même espèce que les noires. Les noires sont les esclaves des rouges. Les fourmis rouges, par la guerre, s'emparent des petites fourmis noires quand elles viennent à peine de naître et les emportent dans leur fourmilière. Élevées par les autres fourmis noires, déjà prisonnières depuis longtemps, elles finissent par devenir à leur tour des esclaves toutes dévouées à leurs maîtres. Les grosses rouges, devenues paresseuses à force d'être choyées, ne font plus rien par elles-mêmes et laissent le gouvernement entre les mains des petites noires. Leur paresse est telle que, sans l'assistance de leurs esclaves, elles se laisseraient mourir de faim. Mais, en temps de guerre, ces endormies deviennent terribles. Conduites par les petites noires, elles envahissent les autres fourmilières et font de



Toujours plus petits.
Tout à coup on arrive à l'entrée d'une immense salle.

nouveaux prisonniers.

« Eh bien ! s'écria Camaret, en voilà une belle morale chez les fourmis ! c'est honteux ! des maîtres tellement fainéants qu'ils ne peuvent plus manger seuls ; des esclaves qui deviennent des maîtres ! Et, pour comble, des compatriotes qui conduisent leurs maîtres dans leur ancienne patrie pour faire de nouveaux esclaves ! C'est la morale à rebours. Décidément, non, j'aime encore mieux être un homme qu'une fourmi. Quand nous reviendrons, j'apporterai à ces fourmis un code français pour leur apprendre les droits de l'homme ; j'apporterai un évangile pour qu'elles sachent ce qu'est la fraternité ! »

Camaret était beau dans sa colère. Il brandissait d'une main son trépied de photographie et levait son autre bras vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de son désir de moraliser les fourmis. Tout à coup, il s'aplatit à terre au milieu d'une immense gerbe d'eau.

« Au secours ! au secours ! s'écria-t-il, je suis noyé ! »

Cependant le dentiste s'était prestement relevé, mouillé des pieds à la tête. Au même instant, une nouvelle gerbe d'eau, semblable à la première, vint tomber avec fracas à mètres des quelques voyageurs, puis une

troisième.

« Il pleut ! s'écria Paradou. C'est une goutte de pluie qui a failli noyer ce pauvre Camaret. »

Ce dernier maugréait maintenant contre le ciel, auquel il montrait le poing.

« Si c'est le déluge qui recommence, s'écria-t-il, épargne les innocents et punis les coupables. Ciel, me prends-tu donc pour une fourmi ? »

Un violent éclat de rire se fit entendre dans l'espace. Les trois amis se regardèrent stupéfaits.

« Avez-vous entendu, demanda le docteur ; c'est le même éclat de rire que tout à l'heure dans la fourmilière.

— Oui, répondit Soleihas. Comment expliquez-vous ce rire singulier ?

— Permettez-moi de vous dire, interrompit le dentiste, que ce pourrait bien être simplement un coup de tonnerre lointain. Ces larges gouttes de pluie...

— Vous avez raison, acheva le docteur, il doit aussi tonner. »

On était heureusement arrivé sur la lisière de la forêt. Là, sous les larges feuilles des trèfles, on fut à l'abri de la pluie. Un spectacle intéressant vint rompre la monotonie

de la marche à travers bois. Une bande d'animaux, semblables à des kangourous de petite taille, sautaient vivement d'un arbre à un autre, ou même sur le sol, en s'aidant de leur longue queue qui faisait l'office de ressort. Leur dos était orné d'une crinière et ils portaient sur la tête deux antennes recourbées en avant.

« Ce sont des podurelles, dit Soleihas. Ce sont de très petits insectes qui voyagent par bande au milieu des herbes. Voyez, ils sont reconnaissables à la forme... »

L'opticien n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Il fut tout à coup renversé et disparut sous une avalanche de gros cailloux.

Voici quelle était la cause de ce nouvel accident qui pouvait avoir les conséquences les plus funestes.

Nous avons déjà dit que les grains de sable qui constituaient une partie du sol de la forêt avaient très peu de cohésion. Les voyageurs côtoyaient une sorte de falaise, haute de quelques mètres, formée par ces cailloux mouvants, quand l'un des insectes, en bondissant sur la crête de la falaise, produisit un petit éboulement qui vint juste atteindre le savant opticien. Paradou et Camaret s'élançèrent au secours de leur camarade. Ils l'eurent rapidement dégagé et le relevèrent tout meurtri, mais sans blessure

grave. Ce fut l'occasion d'utiliser les médicaments du docteur. Celui-ci mit une couche de collodion sur une égratignure qui saignait à la joue et fit boire un cordial qui remit vite le blessé sur pied. Mais les voyageurs n'étaient pas au bout de leur peine.

On venait de se remettre en marche, en évitant la l'alaise qui pouvait encore s'ébouler d'un moment à l'autre, quand on entendit Camaret pousser un nouveau cri de terreur.

Sachant combien leur compagnon était prodigue d'exclamations, Paradou et Soleihas ne s'émurent guère d'abord. Mais, à un nouvel appel, plus pressant que le premier, ils se retournèrent et allèrent retrouver le dentiste qui était resté quelques pas en arrière.

Une énorme bête, au corps gluant, recouvert de poils, aux pattes velues, descendait du sommet d'un tronc d'herbe, suspendue à l'extrémité d'un câble.

« Une araignée ! » s'écria le docteur.

Oui, mais quelle araignée, mon Dieu ! le monstre descendait lentement, agitant ses longues pattes, maigres, nerveuses, aux griffes dures et tranchantes. Sa bouche, ouverte, laissait voir ses deux mandibules et deux crochets qui, semblables à ceux des serpents, laissent suinter un liquide vénéneux.

« Vite, dit l'opticien, allons voir de plus près cette araignée : je suis curieux de la voir filer sa toile.

— Vous voulez dire son câble, » fit observer Camaret.

On approcha. L'araignée descendait toujours lentement. Elle avait au moins 30 mètres d'envergure, en y comprenant les pattes. Son corps se présentait sous la forme d'une double boule, dont la plus grosse pouvait avoir 5 mètres de diamètre. Son fil, semblable au câble d'un navire, était composé d'un grand nombre de filaments tordus les uns autour des autres.

En arrivant près du sol, l'énorme animal resta immobile. Soleihas appela Camaret pour lui montrer les quatre mamelons coniques, situés sur l'abdomen, d'où sortent les filaments de soie, mais le dentiste avait disparu. Effrayé par le monstre, il était allé se cacher derrière le tronc d'un gros arbre. L'opticien s'apprêtait à aller chercher son peureux camarade, quand l'araignée se retourna et s'élança brusquement sur lui. Il fit un bond de côté et put ainsi éviter l'attaque de l'ennemi. Paradou voulut en faire autant, mais il butta contre une pierre et tomba à la renverse. En un instant, l'araignée se jeta sur lui, le saisit dans ses mandibules et le fit tourner dans l'espace.

Quel horrible spectacle ! il n'y avait pas un instant à perdre. Soleihas et Camaret se précipitèrent au secours du docteur, l'un armé d'une énorme branche, l'autre de son trépied de photographe, qu'ils enfoncèrent dans la chair molle du monstre. Les pointes de fer du trépied firent des ravages épouvantables. En un clin d'œil la bouche de l'araignée fut fracassée et Paradou retomba évanoui sur le sol.

Au même instant les arbres de la forêt s'agitèrent violemment et s'abattirent comme sous le coup de la plus terrible des tempêtes. Soleihas et Camaret poussèrent un cri de terreur, croyant qu'une nouvelle catastrophe venait les menacer. Mais une masse transparente descendit du haut des airs et vint se poser à quelques pas devant eux.

« Béni soit le ciel ! s'écria l'opticien. Vite, Camaret, voilà la plaque de verre. Aidez-moi à y placer notre pauvre ami. »

Soulevant alors Paradou, toujours privé de son naissance, ils le hissèrent sur la plaque de verre et prirent place à ses côtés. A peine avaient-ils eu le temps de s'installer qu'apparut la main d'Al-Harick qui les emporta dans l'espace. Adieu forêt, adieu les grands arbres : tout disparut comme dans un rêve.

Mais l'opticien et le dentiste ne remarquaient rien : ils regardaient anxieusement

le moribond, craignant de le voir expirer à chaque instant.

Tout à coup, sous l'influence du courant d'air qui soufflait au retour comme à l'aller, le docteur reprit connaissance, poussa un soupir et se releva sur son séant, comme un homme qui se réveille d'un profond sommeil : « Où suis-je ? de manda-t-il, en regardant autour de lui d'un air effaré.

— Nous retournons sous la cloche, répondit Soleihas.

— Que m'est-il arrivé ? demanda de nouveau le malade avec effort. Il me semble avoir été le jouet d'un cauchemar.

— Non, dit l'opticien, vous avez été la victime d'un terrible accident...

— Ah ! oui, je me souviens maintenant, interrompit le docteur, ... l'araignée !

— Souffrez-vous ? demanda Camaret.

— Pas trop, mon cher ami, répondit le docteur, mais je me sens tout étourdi et la tête me tourne. Où suis-je blessé ? Dans leur précipitation, Soleihas et le dentiste avaient oublié d'examiner les blessures de leur compagnon. Ils firent aussitôt des recherches sur les différentes parties de son corps, mais ne trouvèrent que trois entailles assez profondes sur le dessus de la main gauche. Il n'en était sorti que très peu de sang.



TOUJOURS PLUS PETITS.

Soleihas commence une longue dissertation sur les mœurs des fourmis.

— Ce n'est rien, dit Soleihas au docteur, vous n'avez été que mordu à la main gauche.

— Merci, répondit le blessé, merci. Je suis cependant inquiet, car j'éprouve des vertiges. Il semble que le venin de l'araignée agit sur moi. »

A ces mots, Camaret se mit à genoux, et, collant ses lèvres sur les plaies du docteur, il aspira le sang des blessures de toute la force de ses poumons.

« Que faites-vous là, mon ami ? demanda l'opticien.

— J'aspire le venin, » répondit le dentiste.

Et le brave garçon avait des larmes plein les yeux.

Le docteur, qui s'en aperçut, en fut très touché :

« Ne soyez pas inquiet, mon cher ami, lui dit-il affectueusement ; mon cas n'est pas désespéré. Le venin de l'araignée n'est pas dangereux pour l'homme. » Paradou achevait à peine ces mots qu'on le vit pâlir affreusement ; puis, se raidissant, il se rejeta vivement en arrière et fut pris de violents mouvements convulsifs. Le poison commençait à faire sentir son action.

« Que faire ? quel secours espérer ? » Une légère trépidation avertit qu'on était arrivé sous la cloche de verre et qu'on revenait peu

à peu à l'état normal.

Paradou écumait maintenant. Ses yeux grand ouverts, semblaient vouloir sortir de leurs orbites. Son corps était toujours secoué des plus violents soubresauts. Le poison de l'araignée continuait ses ravages.

Sa fin était prochaine ; il serait trop tard quand on sortirait de la cloche.

Mais ce n'était qu'une crise. Quelques minutes après, un calme relatif se produisit.

Les convulsions cessèrent ; les yeux reprirent leur expression ordinaire et la bouche n'écuma plus.

N'y avait-il là qu'un calme relatif ? n'allait-il pas se produire une crise encore plus violente et plus dangereuse que la première ? On fut vite rassuré. Le mieux se maintenait et de venait de plus en plus sensible. Cinq minutes après, le docteur avait complètement repris ses sens. Il s'était redressé sur ses jambes et put faire quelques pas.

« C'est fini, mes amis, dit-il à ses compagnons d'un ton joyeux, je ne sens plus rien. »

L'opticien voulut l'obliger à s'asseoir de nouveau.

« C'est inutile, répondit-il, je vous assure que je n'éprouve plus le moindre malaise. »

En effet, le malade, si affaissé tout à

l'heure, presque mourant, avait maintenant une figure aussi fraîche, aussi reposée que s'il ne lui était jamais rien arrivé.

C'était à ne pas y croire ; cela tenait du miracle.

Tout à coup, une main se posa sur l'épaule du docteur :

« Eh bien ! monsieur Paradou, dit une douce voix qu'il reconnut aussitôt, nous voici revenus à l'état normal. Il ne reste plus qu'à sortir de la cloche. »

C'était Thilda qui venait on ne sait d'où. Uniquement préoccupés de la santé de leur ami, Soleihas et Camaret n'avaient pas suivi les progrès de leur retour à l'état normal et l'arrivée de Thilda avait été pour eux une surprise. Quant au docteur, la terrible secousse qu'il venait d'éprouver l'avait rendu encore plus incapable que ses compagnons de suivre les derniers événements.

La cloche se souleva et tous en sortirent, avec ce sentiment singulier d'hébétement qu'ils avaient déjà éprouvé dans leur première expérience de la veille.

« Recevez toutes mes félicitations, messieurs, dit Al-Harick de sa voix la plus joyeuse. Il me semble que vous ayez vu pas mal de choses intéressantes dans cette excursion...

— Comment ! s'écria Camaret, vous ignorez donc la catastrophe qui a failli coûter la vie au docteur ?

— Non, répondit le vieux savant avec son flegme ordinaire, non ; je vous ai suivi partout, sauf dans l'intérieur de la fourmilière, et vous n'avez jamais quitté le champ de ma loupe. Tenez, si vous le désirez, je vous conduirai tout à l'heure sur la pelouse pour vous montrer les lieux de vos exploits.

— Volontiers, monsieur, dit Soleihas. Nous avons dû faire beaucoup de chemin ?

— Trois mètres environ, sans compter le trajet fait dans la fourmilière.

— Trois mètres ! s'écria Camaret, mais ce n'est pas possible.

— Si, cela est possible, fit remarquer le docteur.

A notre grandeur naturelle, cela représente six kilomètres, trois pour l'aller et trois pour le retour.

— C'est donc entendu, reprit Al-Harick, je vais vous conduire au jardin dès que vous aurez pris un verre de Xérès pour reprendre des forces, car vous en avez besoin. Vous ne ressentez plus rien de votre malaise, mon cher docteur ?

— Absolument plus rien, merci, répondit celui-ci.

— La morsure de l'araignée ne m'a d'ailleurs pas inquiété, continua le savant. Le venin de l'araignée est mortel pour les petits animaux...

— Mortel ! s'écria Soleihass, mais alors...

— Tranquillisez-vous, mon cher monsieur, dit Al-Harick, M. Paradou n'est plus un petit animal, il est devenu très gros depuis son accident.

— Ah ! je comprends tout, maintenant, s'écria l'opticien. Le venin de l'araignée, mortel pour les petits animaux, est sans action sur les gros. Donc le docteur, en revenant à la taille ordinaire sous la cloche...

— Merci, interrompit Paradou, mais il me semble que vous me manquez de respect dans votre explication ; vous me comparez à un gros animal. »

Tout le monde se mit à rire et l'on descendit au salon où un lunch était servi.

Thilda était redevenu l'aimable jeune femme que nous connaissons déjà.

« Monsieur Camaret, lui dit à brûle-pourpoint la jeune femme quand on fut attablé, monsieur Camaret, j'espère que vous avez dû rapporter de belles photographies. Vous nous les montrerez quand vous les aurez révélées.

Et Thilda, tout en parlant, avait un malicieux sourire.

Le pauvre dentiste, interloqué, devint tout rouge.

« Vous ne me répondez pas ? ajouta-t-elle.

— C'est que..., madame...

— C'est que ?

— Notre ami n'a pas eu de chance, dit le docteur qui eut pitié de l'embarras de son compagnon : M. Camaret a essayé par trois fois de prendre des photographies, et...

— Et par trois fois, ajouta Thilda en éclatant de rire, M. Camaret n'a rien pris du tout.

— C'est à croire que vous ou M. Al-Harick, m'aviez jeté un sort, dit le dentiste d'un ton lugubre.

— A propos, demanda l'opticien qui jugea prudent de détourner la conversation, pourriez-vous m'expliquer, monsieur Al-Harick, d'où provenaient les éclats de rire que nous avons entendus par deux fois ?

— Vous avez entendu des éclats de rire ? » dit le vieux savant.

Et la figure d'Al-Harick se rembrunit. Mais ce ne fut qu'un éclair ; il reprit aussitôt sa figure enjouée et s'empressa d'ajouter :

« Ah ! oui, j'y suis. Vous aurez probablement entendu, mon cher monsieur, les éclats de rire que je n'ai pu réprimer quand, au

bout de ma loupe, je vous voyais en proie à des terreurs bien comiques. »

En somme, cette explication était plausible et Soleihas s'en contenta.

Un quart d'heure après, on descendit au jardin pour visiter l'emplacement de la pelouse où s'étaient passé les singuliers événements que nous venons de raconter. Inutile de dire que cette visite n'eut rien de remarquable. Ce coin de la pelouse ressemblait à tous les coins de pelouse du monde. On y vit du sable, de l'herbe, de la luzerne, des mousses et une fourmilière fort innocente.

Au moment de regagner l'hôtel, Soleihas eut l'idée de demander au docteur de lui montrer sa main gauche pour voir l'état des blessures faites par l'araignée. Paradou lui donna sa main. Étrange, en vérité, il n'y avait plus trace des blessures. Étonné, le docteur examina à son tour l'égratignure que l'opticien avait reçu à la joue lors de son enfouissement sous le tas de cailloux. Étrange aussi, l'égratignure avait disparu.



TOUJOURS PLUS PETITS.

— Vous n'avez jamais quitté le champ de ma loupe.

VI En guerre

Le lendemain matin, les expériences recommencèrent comme la veille. Les trois amis ayant manifesté le désir de retourner dans la fourmilière, pour mieux étudier les mœurs des fourmis, Al-Harick les déposa près du but de leur excursion. A tout hasard, on s'était muni de revolvers ; quant à Camaret, il avait jugé inutile d'emporter ses appareils photographiques. Il ne se souciait plus de revenir bredouille encore une fois.

Les voilà donc de nouveau dans la grande plaine, au milieu de laquelle s'élève le cône qui recèle la fourmilière. Ils atteignirent l'entrée, mais il leur sembla qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Un grand nombre de fourmis couraient d'un air effaré de droite et de gauche. Qu'est-ce que cela signifiait ? Les fourmis reconnurent leurs hôtes de la veille, car quelques-unes se détachèrent et vinrent amicalement à leur rencontre. On les suivit et on arriva devant un groupe qui était en train de s'organiser. En quelques minutes, la petite troupe fut prête et l'on partit. On marcha vers la lisière de la forêt.

Dix minutes après, tout le monde s'arrêtait devant un bouquet d'arbres gigantesques. Sans perdre un instant, voilà les fourmis qui escaladent le tronc d'un de ces arbres. Quel arbre, mon Dieu ! le tronc pouvait bien avoir de 6 à 7 mètres de diamètre ; quant à sa hauteur, Soleihas, d'après son ombre, l'évalua à 500 mètres ! Les branches et les feuilles recouvraient la majeure partie du ciel et disparaissaient dans un lointain infini.

Camaret proposa d'escalader le tronc et d'imiter les fourmis ; mais, après quelques essais infructueux, il renonça à son projet. Les fourmis qui formaient l'arrière-garde avaient regardé avec curiosité les tentatives du dentiste. Quand elles eurent constaté son impuissance, elles eurent l'air de le regarder avec dédain. Camaret en fit la remarque.

« Tant pis, répondit le docteur, les fourmis font en ce moment sur nous des réflexions qui doivent être peu en notre faveur. Que les hommes doivent leur paraître faibles et maladroits.

Avouons-le : le roi de la création fait ici une assez triste figure. S'il a inventé les ballons pour monter dans les airs et les navires pour naviguer sur les océans, il n'est même pas capable de grimper sur un arbre. »

Tout à coup le dentiste s'avança vers l'une des fourmis et lui donna de grands coups de

tête dans le thorax.

« Que faites-vous là, demanda l'opticien, tout surpris de cet acte.

— Mais, répondit Camaret, je cause avec elle. Ne m'avez-vous pas dit que c'est ainsi que les fourmis causent entre elles. »

Soudain la fourmi se retourna, saisit le dentiste par ses mandibules et l'enleva de terre. Puis, le prenant avec ses pattes de devant, elle le hissa sur son dos.

Soleihas et Paradou, surpris par cette scène si inattendue, étaient demeurés immobiles, comme pétrifiés.

« Voyez, leur cria le dentiste du haut de sa monture : la fourmi a compris. Faites comme moi. »

En effet, deux fourmis s'approchèrent et eurent bientôt fait de placer les deux autres hommes sur leurs dos.

La montée commença, rapide et vertigineuse. Les insectes grimpaient de toute la vitesse de leurs six pattes, nullement gênées par leur fardeau humain. Il faut l'avouer, les trois amis n'étaient pas des plus à leur aise : on ne monte pas aussi facilement en selle sur des fourmis que sur des chevaux, surtout quand les fourmis grimpent le long d'un arbre. Les bras enroulés autour du cou de leurs montures, ils se sentaient transportés à

des hauteurs, prodigieuses et fermaient les yeux pour éviter les atteintes du vertige. Enfin, au bout de quelques minutes qui leur parurent des siècles, ils se trouvèrent de nouveau réunis sur une sorte d'immense plate-forme qui tremblait sous eux. Les fourmis s'étaient arrêtées et ils descendirent.

« Où sommes-nous ? demanda Camaret.

— Ma foi, répondit l'opticien, je ne le sais pas au juste. Puis, tirant ses jumelles, il se mit à examiner les branches supérieures de l'arbre, la plate-forme et surtout une énorme masse de couleur rosée qui surplombait au-dessus de leur tête.

— Nous sommes sur un rosier, mon cher Camaret, dit-il bientôt au dentiste. La plate-forme est une feuille et cette masse une rose.

— Une rose ! s'écria Camaret. Je vais la cueillir pour l'offrir à Mme Thilda.

— Trop vert pour vous, mon cher, fit observer Paradou, trop vert. Votre rose est à 100 mètres de hauteur et je vous défie bien de la porter à la boutonnière.

— Oui, fit observer Soleihas, elle mesure au

moins 200 mètres de largeur ! Mais, trêve de plaisanteries, ajouta l'opticien ; je devine pourquoi les fourmis sont ici.

— Pourquoi faire, demanda le dentiste.

— Elles sont venues traire les vaches.

— Il y a des vaches ici ! s'écria Camaret.

— Non ! pas des vaches, mais des pucerons, dit Soleihas. Avançons. »

On suivit les fourmis, qui s'étaient de nouveau dirigées vers le tronc de l'arbre. On quitta bientôt le limbe de la feuille et l'on s'engagea sur le pétiole. Il fallut marcher lentement et avec de grandes précautions, car ce pont suspendu sur le vide était arrondi et glissant. Un faux pas pouvait amener une chute mortelle.

Près du tronc, la queue de la feuille s'élargit, se creusa, et les trois hommes purent contempler à l'aise l'extraordinaire panorama qui s'offrait à leur vue.

Tout autour d'eux, un océan de feuilles, d'un vert tendre, remplissait l'espace. Les aéronautes planant en ballon au-dessus des nuages peuvent seuls admirer un spectacle aussi sublime, alors qu'une mer de vapeurs ondule sous le souffle du vent, et que les dômes et les pics fantastiques s'élèvent à d'incommensurables hauteurs dans le ciel. Ici, les jeux de la

lumière verte ne le cédaient en rien aux colorations éblouissantes des nuages.

Les pucerons pullulaient autour de la tige.

Leur taille était comparable à celle d'un chien. Impossible de rien voir de plus laid, avec leurs six pattes, leurs deux longues cornes repliées sur le dos et leur tête munie d'une trompe, ce qui leur donnait un faux air d'éléphant. Les fourmis, très affairées, couraient d'un puceron à l'autre, recueillant dans leur bouche le liquide sucré qui suintait à l'extrémité du corps de l'animal. Celui-ci se laissait faire volontiers, sans chercher à s'enfuir. Le docteur fit remarquer à ses compagnons l'étroite analogie existant entre les vaches et les pucerons.

N'est-il pas étrange, en effet, de retrouver chez les hommes et chez les fourmis la même pratique pour utiliser les animaux sécrétant un liquide nourricier ?

Quand les fourmis eurent recueilli une quantité suffisante de liquide sucré, elles se mirent à redescendre par le même chemin, c'est-à-dire par le tronc du rosier. Les trois fourmis qui avaient déjà porté les voyageurs revinrent chercher leurs cavaliers. Les trois hommes se cramponnèrent au cou de leurs montures et alors commença une descente vertigineuse de 600 mètres le long du rosier. La tête en bas, ayant au-dessous d'eux le vide infini, le vertige les saisit. Tout se mit à tournoyer follement dans l'espace. Ils rassemblèrent tout ce qu'ils avaient d'énergie et fermèrent les yeux. Cinq minutes après, ils

se retrouvaient tous trois étendus sur le sol au pied de l'arbre, heureusement sains et saufs. Les fourmis avaient déjà disparu.

Paradou et ses compagnons reprirent le chemin de la fourmilière. Ils désiraient pénétrer de nouveau dans les galeries souterraines pour compléter leur étude. Mais, en approchant, ils eurent sous les yeux un spectacle extraordinaire. Une longue colonne de grosses fourmis rouges sortait de l'ouverture béante de la fourmilière en rangs serrés et toutes se rangeaient avec ordre sous la direction des petites noires affairées.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Camaret.

— Les fourmis partent en guerre, répondit l'opticien ; voilà une excellente occasion de nous instruire. Suivons-les, nous en avons le temps.

— Soit, dit le docteur ; nous ferons comme les officiers étrangers qui assistent aux batailles en qualité de neutres.

— Prenons garde cependant d'être pris comme otages, fit remarquer Soleihas ; qui sait si les fourmis ne mangent pas leurs prisonniers de guerre. »

En ce moment la colonne se mit en marche. Les trois amis la suivirent. Elle avançait lentement, en bon ordre. Quelques



TOUJOURS PLUS PETITS.
Tout autour d'eux, un océan de feuilles remplissait l'espace.

grosses fourmis rouges voulaient bien de temps en temps quitter leur bataillon et faire l'école buissonnière ; mais les petites noires savaient y mettre promptement bon ordre et les faire rentrer dans leurs rangs.

« Ce sont évidemment les officiers, ces petites noires, dit le dentiste au docteur, et les grosses rouges ne sont que les soldats. Avouez que voilà un singulier renversement de nos idées humaines. D'après Soleihas, les fourmis rouges sont les maîtres et les fourmis noires les esclaves...

— Sans doute.

— Eh bien ! il est vraiment étrange de voir les maîtres aussi complètement sous la domination de leurs esclaves.

— Oui, répondit le docteur, c'est étrange. Réfléchissez-y, et vous verrez que le même phénomène a lieu chez les hommes comme chez les fourmis. Ce doit être une loi de la nature. »

On marchait déjà depuis un quart d'heure, quand la colonne s'arrêta brusquement. Une petite éminence s'élevait près de là. On y monta et l'on braqua les jumelles du côté de la tête de l'armée. La bataille était commencée, car la plaine semblait couverte de fourmis en désordre.

« Marchons en avant, dit Soleihas à ses

compagnons. Il faut assister à la bataille et quitter l'arrière-garde.

On s'élança donc vers le champ de bataille.

Le spectacle changeait à mesure qu'on avançait. A l'immobilité de l'arrière-garde succédait peu à peu le plus terrifiant désordre. Les grosses fourmis rouges, ivres de colère et de carnage, s'agitaient dans tous les sens. De nouveaux bataillons marchaient à la bataille, pendant que d'autres combattants en revenaient. Les blessés, traînés par les petites fourmis noires, étaient reconduits à la fourmilière. On avançait toujours: la mêlée devenait de plus en plus confuse.

« Ça manque de bruit et de fumée, cette bataille, dit tout à coup Camaret ; attendez, je vais remédier a cela. »

En même temps, le fougueux dentiste tira deux revolvers de sa poche.

« Arrêtez, ne tirez pas, au nom du ciel ! s'écria le docteur. Malheureux, que voulez-vous faire ! Vous voulez donc nous exposer tous à la mort ? »

Camaret remit ses armes en poche, tout en maugréant entre ses dents : « C'était cependant un moyen de prouver la supériorité des hommes sur les fourmis.

— C'était aussi le moyen de nous faire tous

massacrer, » lui répondit un peu sèchement Paradou.

On était arrivé sur le vrai champ de bataille, près de la fourmilière attaquée. Par l'ouverture béante de cette fourmilière, il s'échappait sans cesse de nouveaux bataillons qui venaient de fendre leur demeure contre les envahisseurs.

On distinguait à la tête de l'armée les fourmis mégacéphales, facilement reconnaissables à leurs grandes dimensions. Derrière elles, les petites fourmis résistaient de tout leur courage au choc formidable des grosses rouges ennemies.

Mais que pouvait le courage contre la force brutale ? Bientôt les rangs des mégacéphales étaient culbutés et les petites noires fuyaient au plus vite.

« C'est ici comme chez les hommes, fit remarquer Soleihas, la force prime le droit. »

Une demi-heure s'écoula à contempler ce spectacle attristant, du haut d'un tertre qui dominait l'entrée de la fourmilière. Les bataillons des grosses fourmis rouges se renouvelaient sans cesse, prêts à un nouveau carnage. Les pauvres petites fourmis noires attaquées se faisaient de plus en plus rares et opposaient de moins en moins de résistance.

Camaret ne pouvait plus contenir l'émo-

tion causée par la vue d'un tel spectacle.

« C'est une honte ! s'écria-t-il enfin. S'acharner ainsi sur un ennemi plus faible que soi et abuser ainsi de sa force, c'est honteux ! Personne ne viendra-t-il au secours de ces tristes victimes, décimées lâchement par ces grandes rouges fainéantes ? Le ciel n'écrasera-t-il pas ces barbares et ne punira-t-il pas ces vainqueurs insolents ? »

Hélas ! le ciel resta implacable et laissa mourir les petites noires.

A ce moment, Paradou et Soleihas, de même que le dentiste, auraient bien voulu pouvoir redevenir des hommes ordinaires. Comme ils auraient eu du plaisir à se faire des dieux vengeurs de la faiblesse et de l'innocence ; comme ils auraient écrasé volontiers sur leurs talons jusqu'aux dernières des fourmis rouges. Mais ils restèrent plus petits que des fourmis !

« Il faut respecter les intentions de Dieu, dit enfin le docteur en manière de consolation. Ce qui se passe n'est probablement qu'un mal nécessaire. Quand l'armée victorieuse rentrera chez elle, les prisonnières vont être élevées et deviendront bientôt les véritables maîtresses de leurs ravisseurs.

— Oui, fit remarquer Soleihas, et ce sera un juste retour de l'éternelle justice. La force brutale a par fois du bon. Avouez cependant

que l'intelligence humaine a souvent de la peine à comprendre l'étendue du plan du Créateur. » La lutte était maintenant terminée. L'armée victorieuse pénétrait dans l'intérieur des galeries, privées de leurs défenseurs.

« Entrons-nous ? demanda Camaret.

— C'est inutile, répondit Soleihas. Les envahisseurs vont se borner à capturer les jeunes fourmis et à les transporter chez elles. Tenez, ajouta-t-il en désignant un point de l'espace assez lointain, voici un autre spectacle plus intéressant. Voyez, toutes les fourmis vaincues désertent leur foyer et se sauvent dans la plaine.»

En effet, braquant les lorgnettes dans la direction indiquée par l'opticien, on aperçut toutes les vaincues qui s'enfuyaient à la débandade par une ouverture de la fourmilière assez éloignée de celle par où pénétraient les vainqueurs. Ceux-ci devaient déjà s'être aperçu de ce stratagème, car un grand nombre de fourmis rouges se précipitaient à la rencontre des fuyards. Nos trois compagnons les suivirent au pas de course, curieux d'assister au nouveau spectacle qui se préparait.

Quand ils eurent atteint la seconde entrée de la fourmilière le combat avait recommencé de ce côté avec autant d'ardeur que la

première fois ; mais la lutte avait changé de caractère et de but. Chacune des petites noires tenait dans ses mandibules une jeune qu'elle cherchait ainsi à ravir à la cupidité de l'ennemi. Les chances de combat étaient encore plus inégales qu'auparavant. Devant l'attaque impétueuse des grosses rouges, les pauvres petites noires étaient refoulées et obligées d'abandonner leur précieux fardeau. Celles qui voulaient, résister étaient impitoyablement égorgées.

Au bout de quelques instants, la victoire fut complète pour les grosses rouges. On voyait partout les cadavres des petites noires étendues sur le sol.

« C'est fini, dit Soleihas, nous pouvons maintenant retourner sur notre plaque de verre. Ce spectacle m'a écoeuré. »

— Oui, répondit le docteur, je sens la même impression que vous. Tenez, mes amis, coupons au plus court. Voici la direction qu'il faut prendre. »

Et Paradou montrait du doigt un gros bouquet d'arbres qu'on apercevait dans le lointain.

On se remit donc en route vers le but indiqué. On dut retraverser une partie du champ de bataille. L'état affreux des victimes montrait à quel point la lutte avait été terrible. Chose étrange : la plupart avaient le cou

scié. C'est que les fourmis, en effet, se

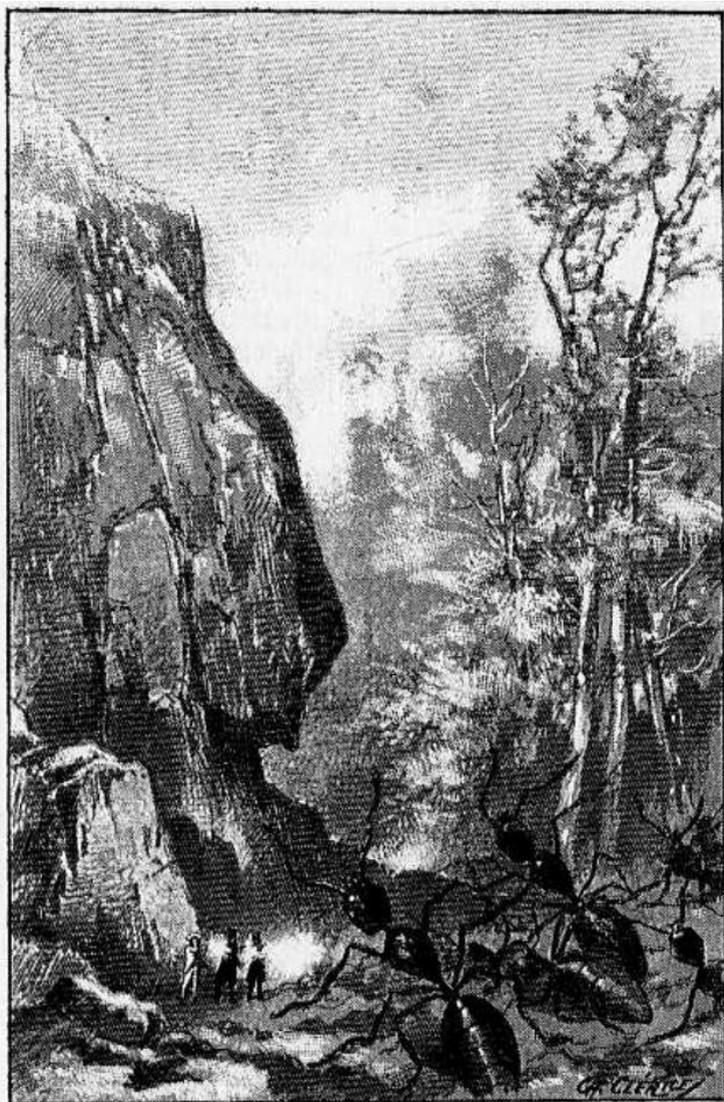
servent de leurs mandibules comme d'une arme meurtrière. Elles se précipitent sur le dos de leur ennemi, le terrassent et lui scient le cou avec leurs mandibules.

On avait à peine parcouru quelques centaines de mètres, quand on arriva en un lieu où la lutte continuait encore. Dans un espace étroitement resserré entre des amoncellements de rochers, on aperçut une dizaine de fourmis noires, portant des jeunes entre leurs mandibules et poursuivies par deux grosses rouges. Les noires, se sentant en force, tenaient tête avec audace à leurs ennemies.

On approcha. Les grosses rouges se précipitèrent à ce moment sur les noires et en saisirent deux, se mettant aussitôt à leur scier le cou. A cette vue, la fureur saisit Camaret. Prompt comme l'éclair, il sortit son revolver de sa poche et en déchargea deux coups sur les fourmis rouges. Cet acte avait été si rapide que le docteur et l'opticien n'avaient pu l'empêcher.

« Imprudent ! s'écria le docteur ; sauvons-nous vite. »

Il n'était déjà plus temps. On vit apparaître des fourmis de tous les côtés. Il ne fallait à pas songer lutter de vitesse avec elles.



TOUJOURS PLUS PETITS.
...Trois fourmis qui venaient en tête roulèrent sur le sol.

« Adossons-nous aux rochers, dit Paradou : avec nos armes, nous pourrons tenir tête aux fourmis.

— Le danger n'est peut-être pas aussi grand que vous le craignez, fit observer l'ophtalmicien ; qui nous dit que ces fourmis sont animées de mauvaises intentions à notre égard ? »

Hélas ! on fut vite fixé. Les fourmis entourèrent les deux blessées par les balles de Camaret, et une vive agitation se manifesta bientôt dans tout le groupe.

« Le moment est décisif, dit le docteur ; nous allons savoir à quoi nous en tenir sur les intentions des fourmis. »

Tout à coup, les énormes insectes se ruèrent sur les trois hommes. A leur air farouche, aux mouvements désordonnés de leurs antennes, au frémissement de leurs corps, il était facile de deviner quelle était leur irritation.

Adossés contre un rocher, les trois amis attendirent le choc de l'ennemi. Ils tenaient un revolver dans chaque main.

Ignorant la puissance destructive des armes humaines, les insectes arrivaient sans défiance, certains de massacrer en un clin d'œil les imprudents qui avaient osé les attaquer. Trois coups de feu retentirent et trois

fourmis, celles qui venaient en tête, rou-
lèrent sur le sol.

Un moment d'arrêt se produisit dans la
marche des assaillantes. Effrayées par la
mort de leurs cama rades, elles hésitèrent et
semblèrent même disposées à s'enfuir.

« J'aperçois une grotte, s'écria Camaret.
Réfugions-nous dedans ! »

Cette circonstance était providentielle. A
découvert, la défense était impossible.

La grotte, que le dentiste venait d'aperce-
voir, était éloignée d'une cinquantaine de
pas, à droite. Dans leur trouble, les trois
hommes ne l'avaient pas encore vue. Les
fourmis restaient toujours immobiles. Para-
dou et ses deux compagnons longèrent le ro-
cher et atteignirent l'entrée de la grotte. Au
même instant, les fourmis se précipitèrent de
nouveau en avant. Trois coups de feu reten-
tirent et trois fourmis tombèrent sur le sol.
Chaque balle, pénétrant facilement dans la
tête des insectes, fracassait leur cervelle. Au
comble de l'irritation, le bataillon des four-
mis passa cette fois sur les cadavres de leurs
camarades et se précipita avec furie vers les
hommes.

Mais ceux-ci avaient eu le temps de péné-
trer dans l'intérieur de la grotte. L'entrée en
était très étroite et la défense devait en être
facile. Deux fourmis ne pouvaient y passer de

front qu'avec peine.

Nos trois amis n'eurent guère le temps de faire ces réflexions. Aussitôt entrés dans la grotte, ils aperçurent deux énormes têtes de fourmis dans l'ouverture. Deux coups de feu retentirent et deux cadavres vinrent rouler sur le sol à l'entrée de la grotte.

Cette barrière fut un obstacle à l'envahissement des autres fourmis. Deux autres têtes se montrèrent au-dessus des cadavres : deux nouvelles balles fracassèrent ces têtes et deux nouveaux cadavres vinrent augmenter la solidité du rempart.

Cette fois on n'aperçut plus rien.

Les trois amis commencèrent à respirer.

« Je crois que nous allons maintenant être laissés tranquilles, dit l'opticien, tout en rechargeant son revolver. Les fourmis vont s'éloigner. C'est égal, mon cher Camaret, vous nous avez mis dans une situation critique avec votre sensibilité trop exagérée.

— Hélas ! répondit le sceptique dentiste, on est toujours puni d'une bonne action. En voici encore une preuve. »

Le danger était loin d'être passé, comme l'avait cru Soleihas. Quelques minutes après ce court répit, le docteur poussa un cri d'effroi.

« Voilà les fourmis qui démolissent le rem-

part, » dit-il en montrant les cadavres.

En effet, les cadavres qui obstruaient l'entrée de la grotte s'éloignaient peu à peu, tirés au dehors par les autres fourmis. Soleihas s'élança sur une anfractuosité du rocher, de manière à pouvoir regarder au-dessus des cadavres ce qui se passait de l'autre côté. Il fut saisi d'épouvante. Aussi loin que sa vue pouvait porter dans la plaine la terre était couverte de fourmis en délire. Il en arrivait de partout à la fois.

« Nous sommes perdus ! s'écria-t-il en se retournant vers ses compagnons.

— Nous sommes sauvés ! » répondit le docteur.

Et, retirant un flacon de sa poche, il le montra en disant : « Voici une bouteille remplie de chloroforme : les vapeurs de ce liquide sont mortelles pour les insectes. Je vais en verser le contenu sur les cadavres amoncelés devant la grotte et maintenant nulle fourmi ne pourra plus venir nous inquiéter. »

Joignant les actes à la parole, il vida tout le flacon sur les cadavres.

En un instant le liquide se vaporisa. L'effet fut instantané. De son poste d'observation, l'opticien vit les fourmis reculer précipitamment avec les signes de la plus vive terreur.

D'autres s'approchèrent à leur tour, mais s'éloignèrent avec les mêmes signes d'effroi.

« Nous sommes sauvés ! s'écria-t-il ; toutes les fourmis... »

Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge. Il venait d'apercevoir ses deux compagnons rouler inanimés sur le sol de la grotte.

Sautant aussitôt par terre, il voulut se porter à leur secours ; mais, au même instant, il se sentit défaillir et porta ses mains à son front brûlant et tomba à la renverse.

.....

Quand les trois hommes se réveillèrent, ils étaient sous la cloche, dans le laboratoire d'Al-Harick, et avaient presque atteint leur grandeur naturelle. Ils n'avaient plus gardé qu'un vague souvenir des événements tragiques et des dangers de la grotte ; le sommeil avait engourdi leur mémoire.

La cloche se souleva et la figure du vieux savant apparut.

« Cette fois, messieurs, leur dit-ils avec cette voix moitié sérieuse et moitié railleuse qui avait le don d'agacer Paradou et ses deux compagnons, cette fois, vous avez couru un véritable danger.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda l'opticien qui avait subi davantage l'influence du chloroforme.

— Reprenez d'abord vos sens. Venez faire un tour de jardin, l'air frais achèvera de vous réveiller. »

On se rendit donc au jardin. Après quelques tours dans les allées, le grand air avait dissipé le malaise des victimes de l'anesthésie. Al-Harick les conduisit alors sur l'un des bords de la pelouse et leur raconta ce qui suit :

« Inquiet de votre retard si prolongé, dit-il, je me suis mis à votre recherche dans les environs de la fourmilière. Ne vous y trouvant pas, j'ai suivi la colonne des fourmis, me doutant bien que vous deviez vous trouver de ce côté-là. Pendant un quart d'heure mes recherches furent vaines. Très ému de votre disparition et redoutant une catastrophe dans l'intérieur des galeries souterraines, je m'apprêtais à défoncer la fourmilière quand j'aperçus, tout à coup un peu de fumée qui s'échappait sur la bordure d'une des allées du jardin. Ce phénomène insolite attira mon attention, et je fis des recherches de ce côté-là. Me mettant à genoux et penchant la tête vers le sol, je vis de nouveau un peu de fumée et j'entendis quelques petits bruits. Bref, je compris le drame qui se passait : d'un revers de main je balayai les fourmis qui vous cernaient et je vous cherchai dans un trou probablement creusé par un ver de terre. Vous étiez plongés dans un profond

sommeil. Je vous rapportai aussitôt sous la cloche, et vous savez le reste. »

Tel fut le récit fait par le vieux savant. Oui, cette fois, le danger couru par les hardis explorateurs avait été sérieux. Il fallait vraiment du courage pour continuer des expériences aussi périlleuses. Heureusement que les membres de la Société hyperpsychique étaient d'une trempe comparable à celle de l'acier, et que rien ne pouvait les faire reculer quand il s'agissait d'arracher à la nature ses secrets les plus intimes.

Inutile de dire avec quel intérêt, ce récit terminé, ils visitèrent les lieux témoins de leurs aventures extraordinaires. A genoux sur le bord de la pelouse ils examinèrent avec la plus vive curiosité une petite échancre de terre, entourée des cailloux de l'allée. Oui, c'était bien là cette grotte où ils avaient failli s'endormir à tout jamais sous l'action des vapeurs délétères du chloroforme.

Ainsi, sans le savoir, ils avaient suivi les bords du gazon ; et la falaise élevée qu'ils avaient côtoyée et dans les parois de laquelle ils avaient découvert la grotte protectrice, n'était pas autre chose qu'une bordure d'allée. Que tout se modifie quand on devient petit !



TOUJOURS PLUS PETITS.
Un autre phénomène plus étrange se produisit.

VII Dans une goutte d'eau

« Ainsi, nous visitons aujourd'hui les plus petits êtres de la création ? » demanda le docteur dès qu'il eut pénétré avec ses compagnons dans le laboratoire du vieux savant.

C'était le quatrième jour des expériences si extraordinaires tentées par Al-Harick et qui avaient si bien réussi jusque-là. Maintenant le doute devenait impossible et les membres de la Société hyperpsychique de Perpignan étaient obligés de s'avouer complètement convaincus.

« Oui, mon cher monsieur, répondit le vieux savant à la question que venait de lui poser le docteur ; oui, je vais vous réduire dans un instant au cent-millième de votre taille actuelle.

— Ce qui va nous donner une hauteur de deux centièmes de millimètre environ ; si je ne me trompe, dit l'opticien. Cette fois nous allons devenir microscopiques.

— Mais, fit observer Paradou, les microbes vivant presque tous dans l'eau, nous allons être obligés de pénétrer nous-mêmes dans ce liquide.

— Nous pourrons les pêcher à la ligne, dit le dentiste.

— Non, j'ai tout prévu, messieurs, répondit Al-Harick ; vous devrez en effet pénétrer dans l'intérieur d'une goutte d'eau.

— Rien qu'une goutte d'eau ! s'écria Camaret, au comble de la stupéfaction.

— C'est bien suffisant, en effet, dit le docteur. Nous pouvons trouver dans une goutte d'eau de quoi satisfaire la curiosité du naturaliste le plus difficile. Une goutte d'eau contient des milliers de milliers de microbes. Eh bien ! monsieur Al-Harick, quel moyen nous proposez-vous pour pénétrer dans l'eau ?

— Le moyen imaginé par Jules Verne dans son roman Vingt mille lieues sous la mer, répondit le

vieillard. J'ai fait construire trois scaphandres parfaitement disposés pour le but que vous voulez atteindre. L'air comprimé est emmagasiné dans un sac vous que porterez sur le dos et qui vous permettra de respirer facilement dans la goutte d'eau au moins pendant deux heures. Vous serez éclairé par une lampe à incandescence placée au-dessus de la tête et alimentée au moyen d'un courant électrique produit par une pile au bichromate de potasse que vous porterez également sur le dos. Enfin, pour vous per-

mettre de communiquer ensemble, les têtes des scaphandres sont reliées deux à deux au moyen de solides tubes en caoutchouc. Allons, messieurs, le temps presse, vous pouvez revêtir vos appareils. Les voici. »

Al-Harick ouvrit une énorme armoire et en retira trois scaphandres construits comme il venait de l'expliquer en quelques mots. Dix minutes après, les trois compagnons, complètement équipés, pénétraient sous la cloche et le rapetissement commençait. Thilda, cette fois-ci, n'assistait plus à cette délicate opération.

Au début, tout se passa comme dans les expériences précédentes. L'air s'obscurcit peu à peu ; les parois de la cloche s'éloignèrent à une distance telle qu'elles finirent par devenir invisibles.

Cependant le brouillard jaune qui enveloppait tout s'accentuait de plus en plus. L'œil, en devenant si petit, recevait de moins en moins de lumière.

« Mille nom d'une bombe ! s'écria Camaret, si cela continue nous n'y verrons plus rien du tout ! »

Un autre phénomène plus étrange et nouveau se produisit. De grosses masses flottantes voltigeaient dans l'air.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda

le dentiste.

— Ce sont les poussières de l'air, répondit le docteur, ces poussières si fines qu'on voit flotter dans un rayon de soleil au milieu d'une chambre noire. »

Les masses flottantes devenaient de plus en plus volumineuses : il y en avait d'aussi grosses que des oranges et même que des citrouilles. Il y en avait de toutes les formes, des rondes surtout, mais aussi des plusieurs tous ces corps se repoussaient entre eux ; loin de venir choquer les trois amis, ils étaient vivement repoussés quand ils s'en approchaient de trop près.

Camaret demanda au docteur l'explication de ce fait si extraordinaire.

« Mon ami, lui répondit Paradou, ce que vous me demandez là est très difficile à expliquer : c'est ce que les physiciens nomment la capillarité. Suivant les circonstances, les petits corps placés sur l'eau s'attirent ou se repoussent, dans le cas de l'air, vous voyez qu'il y a répulsion. Mais... »

Le docteur ne put continuer sa savante explication.

Une masse effroyable, semblable à une montagne de cristal de roche, venait de s'abattre avec fracas à 1 kilomètre environ de distance.

« C'est la goutte d'eau ! » s'écria Soleihas.

Oui, c'était bien la goutte d'eau qu'Al-Harick venait de déposer près des voyageurs ; c'était le but de l'expédition et il s'agissait maintenant de pénétrer dans son intérieur. Mais quelle goutte d'eau gigantesque c'était là ! Elle mesurait au moins 500 mètres de diamètre, avec une hauteur de 200 mètres.

La lumière, en se brisant à sa surface et à travers sa masse, se colorait de toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

En quelques minutes on eut atteint le bord de la goutte d'eau. Sa forme était celle d'un immense disque aplati, ou plutôt, selon la remarque de Camaret, celle d'un ballon à moitié de gonflé. Cette comparaison était rendue encore plus juste par le curieux phénomène que découvrit le dentiste. Ayant appuyé la main sur la surface de l'eau, il fut très étonné de ne pas la voir s'enfoncer comme à l'ordinaire. L'eau était comme recouverte d'une enveloppe mince, et élastique qui s'opposait à la pénétration de la main. Cette fois encore la science du docteur fut mise à contribution par Camaret.

« Toujours la capillarité, mon ami, répondit celui-ci : c'est la tension des superficielle liquides...

— Au diable votre capillarité, dit le dentiste ; je la soupçonne d'être un mauvais gé-

nie. Pourvu qu'elle ne nous joue pas un vilain tour de sa façon».

Hélas ! Camaret avait comme le pressentiment de ce qui allait arriver. Une minute plus tard, la capillarité jouait en effet une très mauvaise farce au malheureux docteur.

« Allons, mes amis, s'était écrié Paradou, vous savez que nos appareils ne peuvent fonctionner que pendant deux heures. Ne perdons pas de temps en bavardage inutile et pénétrons dans l'eau.

— Mais comment ? répondit l'opticien ; vous voyez bien que la main de Camaret n'a pas eu la force de percer la surface.

— Le poids de notre corps sera bien suffisant, dit le docteur qui avait déjà revêtu son scaphandre, sauf la tête de verre qui n'était pas encore vissée. Tenez, voyez »

Et, s'appuyant sur la jambe qui était déjà sur le liquide, il se souleva et posa l'autre pied. Il fit quelques pas, titubant comme un homme ivre. En fin, perdant l'équilibre, il s'aplatit sur le ventre.

O surprise ! au lieu de rester immobile, le voilà qui se met à tourner follement sur lui-même, puis à s'élever avec une vitesse vertigineuse jusqu'au sommet de la goutte d'eau, toujours tournoyant et décrivant des courbes gigantesques.

Ses compagnons l'eurent bientôt perdu de vue, car il avait disparu de l'autre côté de la surface.

« Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria l'opticien au comble du désespoir, Paradou est perdu !

— Courons à son secours ! cria en même temps Camaret.

Et mettant un pied sur l'eau, il voulut s'élançer. L'opticien le retint par le bras :

— Arrêtez, malheureux, lui dit-il, vous seriez en traîné à votre tour. » Camaret comprit et recula.

« Tenez, s'écria-t-il tout à coup en montrant du doigt la droite de la goutte d'eau, tenez, voilà le docteur qui revient par là. »

En effet, après avoir sans doute décrit de nouvelles courbes de l'autre côté de la surface liquide, Paradou revenait passer près de ses compagnons. Ses mouvements s'étaient beaucoup ralentis. Il n'avait aucun mal et semblait même très satisfait de sa mésaventure. Que pouvait-il d'ailleurs lui arriver de dangereux ? rien. Couché tranquillement sur le dos, car il s'était retourné, il se laissait aller aux mouvements capricieux que lui imprimait la force capillaire.

« Attention, s'écria Soleihas, le voilà qui vient de notre côté. Je vais lui lancer un tube en caoutchouc.»



TOUJOURS PLUS PETITS.
Le voilà qui se met à tourner follement sur lui-même.

On se rappelle, en effet, que les têtes des scaphandres devaient être reliées au moyen de tubes. Or, à tout hasard, l'opticien s'était muni de l'un de ces tubes qui pouvaient avoir 10 mètres de longueur et il s'apprêtait à lancer cette corde de sauvetage dès que le docteur se serait approché à une distance convenable.

Or, cette heureuse circonstance se produisit un instant après. Le tube, adroitement lancé, fut saisi par le docteur et celui-ci fut ainsi ramené jusqu'au bord de la goutte d'eau. Ses deux compagnons le prirent par les bras, le soulevèrent et le déposèrent sain et sauf sur le sol.

« Allons, vite, mes amis, s'écria Paradou sans manifester là moindre émotion, aussi calme que s'il ne lui était rien arrivé d'extraordinaire, allons, équipons-nous sans perdre un instant et pénétrons dans l'eau. Voilà déjà trop de temps perdu.

— Halte-là ! dit le dentiste, vous ne nous dites pas comment nous allons pénétrer là-dedans. Il me semble que votre première tentative n'a guère réussi.

— Que diable, répondit le docteur avec un peu de dépit, nous finirons bien par triompher d'un obstacle aussi faible et aussi ridicule que cette tension superficielle des liquides. Allons, allons, revêtons nos sca-

phandres. »

Tout en s'équipant, on se mit à causer des merveilles qu'on allait probablement voir dans la goutte d'eau.

« Nous allons y trouver, disait le docteur, une flore et une faune bien extraordinaires, bien différentes de celles que l'homme est habitué à voir. La vie est répandue partout à profusion. L'eau d'une mare, d'une ornière de route, constitue un monde où des millions d'êtres vivent, naissent, combattent et meurent, où les drames de la haine et de l'amour se

déroulent avec leurs péripéties comme chez les animaux supérieurs.

— La création, est plus étendue qu'on le croit généralement, fit remarquer Soleihas. Je me suis toujours figuré que l'homme tient le milieu entre deux infinis: l'un qui s'étend au-delà des étoiles et qui représente les êtres supérieurs ; l'autre, le monde microscopique et invisible, dont nous allons surprendre les secrets, et qui est tout entier contenu dans une goutte d'eau.

— Oui, répondit le docteur, c'est là où nous conduit l'imagination et la poésie. Quant à ce qui regarde les étoiles, la science n'a encore rien découvert au-delà. Mais, pour la goutte d'eau, notre œil, armé du microscope, a reculé bien loin les bornes de la vie. Après

tout, il est possible que la vie... mais, assez de philosophie comme cela et dépêchons-nous plus vite ».

Les tubes en caoutchouc furent vissés sur les globes de verre, les globes furent eux-mêmes vissés sur le col des scaphandres. Les sacs à air comprimés furent mis en fonctionnement, les lampes électriques furent essayées. Tout marchait très régulièrement.

Il ne restait plus qu'à pénétrer dans le liquide.

Grâce aux tubes, la parole s'entendait très distinctement.

« J'ai trouvé le moyen de briser l'enveloppe élastique de la goutte d'eau, dit le dentiste : il s'agit tout simplement de la crever à coups de pied ».

Et, en même temps, Camaret frappa de toute sa force, avec son pied armé de la semelle de plomb, contre la surface de l'eau. Mais l'enveloppe, déformée par le choc, reprit son contour primitif grâce à son élasticité et relança violemment le dentiste en arrière. Celui-ci vint rouler aux pieds de ses compagnons.

« Satané sort ! s'écria-t-il en se relevant, Al-Harick aurait bien dû nous avertir. Il doit bien rire de nous en ce moment. »

O surprise, les trois compagnons enten-

dirent en effet au même moment comme un éclat de rire étouffé et lointain.

« Avez-vous entendu ? demanda le dentiste.

— Oui, il me semble, répondit l'opticien.

— C'est impossible, mes amis, dit Paradou ; nous sommes maintenant trop petits pour être vus par Al-Harick. Et puis, ajouta-t-il, enfermés comme nous le sommes dans les scaphandres, il nous est impossible de rien entendre des bruits du dehors.

— Soit, répondit Soleihas, mais je ne puis m'expliquer ces éclats de rire singuliers que nous avons déjà entendus une première fois dans les galeries de la fourmilière. Est-ce que, par hasard...

— Est-ce que ?... demanda le docteur, comme son compagnon n'achevait pas sa pensée.

— Rien, répondit l'opticien, je vous dirai cela plus tard.

— Avec tout cela, interrompit Camaret, nous ne sommes pas encore dans la goutte d'eau. Voyez-vous, monsieur Paradou, nous sommes des profanes et la nature ne veut pas nous permettre d'approcher de trop près ses merveilles.

— La nature, répondit le docteur, aime toujours les audacieux. C'est noire manque d'ex-

périence qui est la cause de tout le mal qui nous arrive. Habités à un ordre supérieur des choses, nous sommes désarmés devant les infiniment petits. Voyons, je propose de prendre un couteau, un sabre si le couteau ne suffit pas, et de fendre l'enveloppe. »

Comme les armes à feu ne pouvaient être d'aucun usage à l'intérieur de l'eau, on s'était muni de coutelas et de sabres pour se défendre contre l'attaque possible des microbes.

Saisissant alors son Coutelas, Paradou en frappa un grand coup contre l'enveloppe liquide, de manière à la fendre. Au même moment, il se sentit soulevé de terre, attiré par une force invincible. Passant à travers l'entaille qu'il venait de faire, il se trouva brusquement transporté de l'autre côté de la surface de la goutte d'eau.

Étourdi par cette chute à laquelle il ne s'attendait certes pas, il lui fallut quelques secondes pour se rendre compte de ce qui venait d'arriver. Mais bientôt, ayant repris possession de lui-même, il aperçut ses compagnons de l'autre côté de la surface, aussi

ahuris que lui et le regardant avec inquiétude.

« Faites comme moi, » leur cria-t-il.

Grâce à la communication établie par les

tuyaux, cet ordre fut entendu.

Soleihas et Camaret tirèrent leurs coute-las, fendirent l'eau et, un instant après, tous étaient réunis à l'intérieur de la masse li-
quide.

« Enfin, ça y est, cette fois ! s'écria l'opti-
cien.

— Quelle singulière manière d'entrer dans
l'eau, ajouta Camaret ; voilà un plongeon
d'un nouveau genre. Exécuté dans un cirque
par des clowns, il aurait du succès. Malheu-
reusement il manque des spectateurs pour
admirer nos prouesses. »

Il fallut allumer les lampes électriques,
tant la lumière était faible.

« Cette obscurité est extraordinaire, fit re-
marquer Soleihas : j'aurais cru que la clarté
du jour pénétrait dans l'intérieur d'une
goutte d'eau.

— Pardon, répondit le docteur, vous ou-
bliez, mon cher ami, que nous ne sommes
pas dans une goutte d'eau pure. Pour la rem-
plir d'infusoires, Al-Harick a été obligé de
laisser infuser pendant plusieurs jours un
peu de mie de pain.

— Comment ! s'écria le dentiste, c'est le
pain qui a produit les infusoires !

— Non, répondit le docteur, le pain a
seulement permis aux petits œufs des mi-

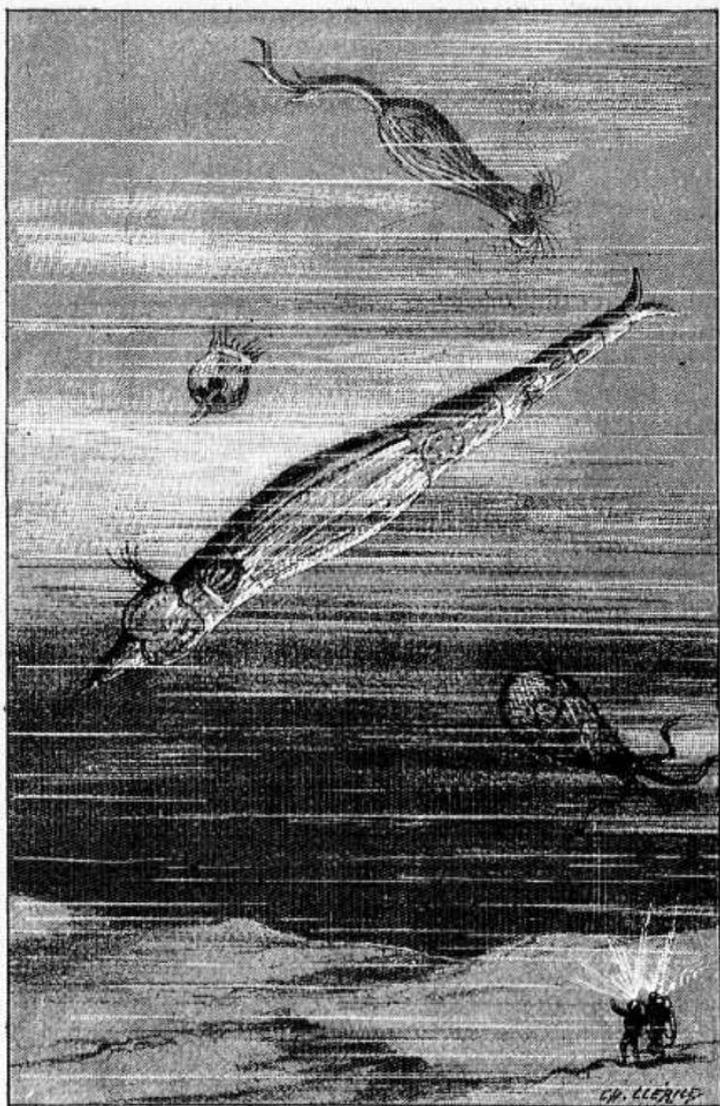
crobes qui flottent dans l'air d'éclorre et de se développer. C'est notre illustre Pasteur qui a démontré ce phénomène si intéressant. Avant ses expériences, on croyait à la génération spontanée. Et maintenant, en route, » ajouta-t-il.

On se mit en route. Il fallut marcher lentement à cause de la résistance opposée par l'eau et aussi par suite de l'inexpérience où l'on était encore par rapport au maniement des appareils. Il fut nécessaire de régler l'arrivée de l'air et son départ ; un moment on fut sur le point de suffoquer. Une série de tâtonnements rendit la respiration très libre et très régulière. On ne voyait d'ailleurs aucun être vivant. Effrayés par l'arrivée brusque des hommes dans leur mystérieux domaine, les microbes avaient dû s'enfuir.

Tout à coup, on aperçut une masse d'un aspect singulier. Cela ressemblait vaguement à un moulin, mais à un moulin muni d'une paire de roues.

« Attention, dit Soleihas, voilà un rotifère. »

On s'approcha avec précaution, en dirigeant sur l'animal la lumière des trois lampes. Le rotifère ne semblait pas se douter de la présence des rois de la création, manque d'habitude très probablement, comme eut le soin de le faire remarquer Ca-



TOUJOURS PLUS PETITS.
— Attention, dit Soleihas, voilà un rotifère.

maret. C'était un être bien singulier, ressemblant fort peu aux autres animaux que l'homme est habitué à rencontrer sur sa route. Non, l'homme n'a pas conscience de la variété infinie des formes que peuvent prendre les êtres vivants qui l'entourent.

Il ne soupçonne même pas qu'en respirant l'air qui lui donne l'existence, qu'en buvant l'eau qui calme sa soif, il absorbe les êtres les plus extraordinaires. Et heureusement pour lui il les absorbe sans en avoir conscience.

Sinon, jamais plus il ne voudrait boire une seule goutte d'eau, jamais plus il ne voudrait respirer une bouffée d'air. Que l'ignorance est ici une bonne chose ! Le corps du rotifère ressemblait à une longue-vue ; comme cet instrument d'optique, il était formé d'une suite de tubes s'emboîtant les uns dans les autres.

La tête était surtout remarquable à cause de la présence, sur chacun de ses côtés, de deux disques qui semblaient animés d'un mouvement très rapide de rotation.

« On dirait les roues d'un moulin, dit le dentiste en montrant du doigt ces singuliers organes qui attirèrent de suite son attention.

— En effet, répondit Soleihas, mais vous êtes le jouet d'une illusion. Tenez, en voici la preuve. »

Touchant alors l'une des roues avec la main, l'opticien provoqua la cessation des mouvements de l'animal. Les roues apparurent alors comme formées par un assemblage de cils, disposés comme les rayons d'une roue.

« Ça tourne, cependant ? demanda Camaret.

— Non, répondit Soleihas ; les cils fouettent l'eau sans relâche et chacun à leur tour, d'où l'illusion qui fait croire à un mouvement de rotation de l'ensemble ; Vous comprenez maintenant pourquoi l'on appelle ces animaux des rotifères : c'est à cause de la rotation de ces singuliers organes.

— Et à quoi servent ces organes ? demanda le curieux dentiste.

— Voyez vous-même, répondit l'opticien. Voilà précisément le rotifère en train de manger.»

En effet, grâce à l'aspiration de l'eau produite par le mouvement des cils, un courant contraire de liquide venait se précipiter au-devant de la bouche de l'animal, entraînant avec lui les particules qui servaient à son alimentation. Camaret eut vite saisi tous les détails de cette bizarre organisation.

« Que la nature est donc fertile en expédients ! dit le dentiste, comme en se parlant

à lui-même. Elle a donné à l'homme des mains pour prendre sa nourriture et la porter à sa bouche ; aux éléphants, elle adonné une trompe. Pour les êtres infiniment petits, elle a été plus généreuse encore, elle leur a donné des ailes de moulin !

— Vous verrez-encore bien d'autres merveilles dans cette goutte d'eau, fit observer le docteur : les animaux microscopiques sont un sujet inépuisable d'étonnement. La nature s'est livrée avec eux à des caprices véritablement surprenants. Tenez, regardez dans le fond de la gorge de ce rotifère. »

Tout en parlant, Paradou avait saisi à deux mains la bouche de l'animal et l'ouvrait aussi grande que possible.

« Vous allez vous faire mordre ! s'écria le dentiste.

— Ne craignez rien, répondit le docteur, vous voyez bien que cet animal n'a pas de dents dans la bouche, mais regardez bien au fond de sa gorge.

— Que c'est singulier ! s'écria Camaret qui s'était approché et qui, grâce à la lumière de sa lampe électrique, pouvait voir nettement les moindres détails de la gorge du rotifère.

— que c'est singulier ! il y a des dents tout au fond, presque dans l'estomac. »

Puis, après un moment de silence, il ajouta

en donnant une légère tape amicale sur la tête de l'animal.

« Eh bien ! mon petit, je plains le dentiste qui est obligé d'aller t'arracher une de ces dents-là !

— Camaret, mon ami, dit le docteur en interrompant les réflexions du dentiste, que diriez-vous si je vous proposais un moyen de cesser de vivre pendant des semaines et des mois pour revenir ensuite à la vie, aussi alerte et aussi bien portant après qu'avant ?

— Je dirais, ô sublime grand homme, répondit gaiement le dentiste, je dirais que vous êtes un grand bienfaiteur de l'humanité, et j'accepterais avec empressement votre proposition. Malade, je suspendrais ma vie jusqu'à guérison complète ; fatigué de l'existence, je me reposerais pendant quelques siècles. D'ailleurs, il me semble avoir lu quelque part quelque

chose de semblable.

— Oui, dans L'Homme à l'Oreille cassée...

— D'About, je me rappelle maintenant. Mais ce n'est qu'un roman qui n'a rien de réel.

— Certainement, je l'avoue, dit le docteur ; mais ce qui n'est pas vrai pour l'homme, l'est pour certains autres animaux, notamment pour les rotifères. Avec les tardigrades, qui

sont des araignées, et les anguillules, qui sont des vers, les rotifères possèdent la propriété de se dessécher complètement, de suspendre dans cet état leurs fonctions vitales et de revenir à la vie après avoir été humectés d'eau.

— Ah ! monsieur Paradou, s'écria le dentiste, je comprends maintenant le but de votre question. Vous vous êtes dit: Si l'homme, devenu petit comme nous le sommes à présent, pouvait posséder les mêmes propriétés que les rotifères, quelle admirable découverte pour la science...

— Mais vous avez admirablement compris ma pensée ! mon cher Camaret, interrompit le docteur qui vit là une occasion de plaisanter un peu la naïveté de son camarade : je me suis dit qu'il fallait commencer par rendre les hommes cent mille fois plus petits, puis les dessécher...

— Et vous allez demander à votre bon ami le dentiste, interrompit Camaret, de vouloir bien se

prêter à l'expérience.

— Oui.

— Il accepte avec empressement, mais à la condition que... »

Il n'eut pas le temps d'achever sa pensée : au même instant, il tombait sur le sol, privé

de mouvement.

Paradou et Soleihas se précipitèrent au secours de leur compagnon et le relevèrent, mais il était comme une masse inerte et ne pouvait se tenir debout. Ils eurent beau l'appeler, lui demander ce qu'il avait, le dentiste ne fit aucune réponse.

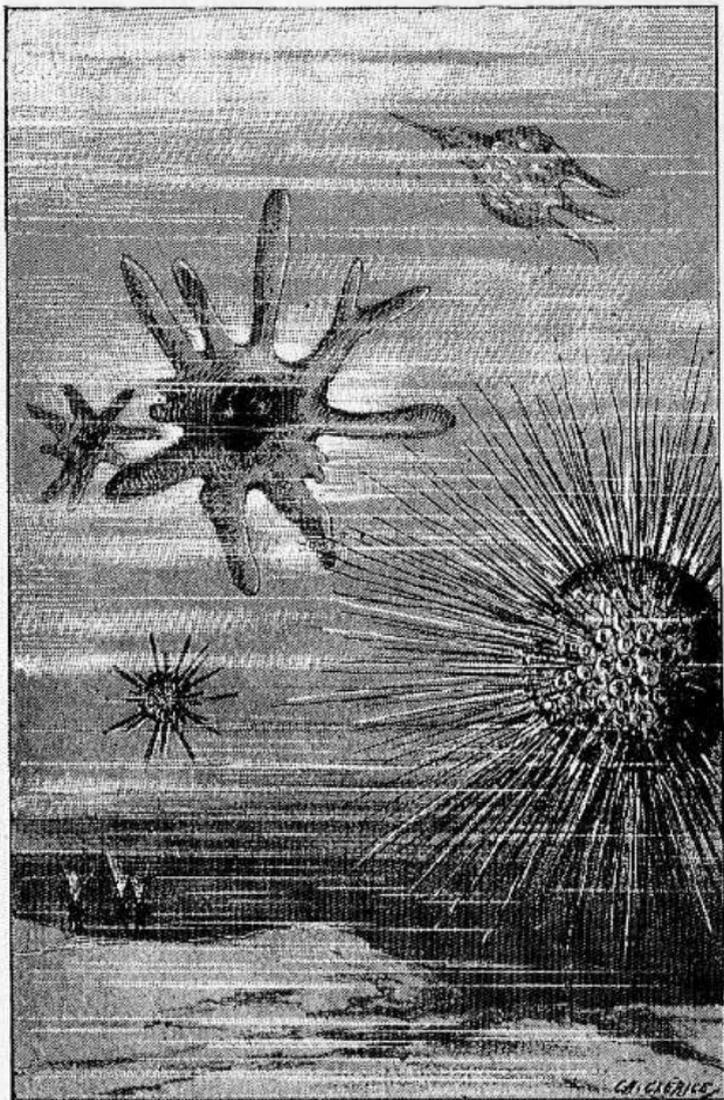
L'anxiété était à son comble. Quelle pouvait bien être la cause de cet accident ? Camaret était-il asphyxié par manque d'air ou par une voie d'eau qui se serait déclarée dans son appareil ? Mais non, cette supposition était inadmissible: ils communiquaient ensemble par les tuyaux de caoutchouc, et, comme leur compagnon, ils devraient avoir cessé de respirer.

Tout à coup, au moment où l'on commençait à désespérer, le dentiste poussa un léger gémissement et fit quelques mouvements.

« Allons, il n'est pas mort ! s'écria le docteur.

— Qu'avez-vous ? » demanda Soleihas.

Camaret ne put rien répondre pendant quelques minutes. Soleihas et Paradou cherchèrent à le ranimer par tous les moyens possibles, mais les secours à apporter étaient bien médiocres dans les conditions où ils se trouvaient actuellement. Enfin, le malade put articuler quelques mots et on



TOUJOURS PLUS PETITS.
Les amibes passaient lentement.

l'entendit murmurer:

« J'ai reçu une commotion électrique je suis paralysé. »

En entendant ces mots, ses deux compagnons regardèrent en même temps la lampe du dentiste. Elle brillait toujours du même éclat qu'auparavant. La commotion n'était donc pas due à quelque accident survenu dans les appareils électriques. On en était toujours réduit aux conjectures les plus diverses relativement à la véritable cause de l'aventure arrivée à Camaret, quand un nouvel incident vint enfin révéler cette cause.

Soleihas s'était un peu avancé vers la droite, quand il ressentit brusquement une violente secousse dans les reins et dans tous les membres.

« Ça y est ! s'écria-t-il, je suis électrisé à mon tour.

— Tenez, dit le docteur en s'avançant vers lui et en montrant une sorte de buisson vivant ; tenez, voilà la cause des commotions électriques. Vous et Camaret, vous avez touché sans le savoir une colonie d'infusoires capables de donner, comme la torpille, de violentes secousses.

— Pas possible ! s'écria le dentiste, qui avait maintenant repris ses sens ; il y a donc

des infusoires qui sont des machines électriques ?

— Certainement, répondit Paradou, l'électricité est beaucoup plus répandue dans la vie animale qu'on ne le suppose généralement. Dans les explorations faites à de grandes profondeurs au fond des mers, on a trouvé des animaux munis d'organes particuliers, leur permettant de s'éclairer absolument bien au moyen de la lumière électrique.

— Comme nous, alors ! s'écria le dentiste. Ces animaux possèdent aussi des lampes à incandescence sur la tête. Que je plains ce pauvre Edison, lui qui avait la naïveté de se croire l'inventeur des lampes à incandescence. Depuis des milliers d'années, les poissons et les crustacés s'éclairent au fond des océans avec ses lampes.

— Oui, mon cher Camaret, répondit le docteur, mais cette constatation ne doit pas empêcher l'illustre Américain d'être fier de l'invention de sa lampe. L'homme, le plus souvent, imite la nature quand il l'ait des découvertes. Edison, malgré son génie inventif, n'a pas encore atteint la perfection de la nature pour produire l'électricité, elle qui se sert d'organes particuliers qui sont encore un secret pour tous les savants. Tenez, regardez de près les animaux qui ont failli vous foudroyer. Pouvez-vous rien trouver de plus beau et de plus curieux. »

On avait sous les yeux une admirable colonie d'êtres vivants, ressemblant à un parterre de gigantesques tulipes, se balançant sur gracieusement leurs tiges et élancées. Semblables à des fleurs, ces vorticelles et ces stentors brillaient des plus vives couleurs. Leurs calices, comme ciselés par un artiste, étaient munis de nombreux cils qui s'agitaient dans tous les sens. Quelques-uns ressemblaient à des vases allongés, de forme conique.

« Et ce sont ces jolis êtres, plutôt semblables à des fleurs qu'à des animaux, demanda

le dentiste, qui nous ont donné de si violentes secousses électriques ?

— Non, répondit Soleihas, les auteurs des secousses sont ces petits parasites attachés aux flancs des vorticelles et des stentors. En même temps, l'opticien montrait du doigt de longs tubes qui s'agitaient dans tous les sens, s'allongeant ou se raccourcissant au gré de l'animal. Ces tubes étaient des suçoirs, destinés à foudroyer d'abord les petits animaux au passage, puis à les dévorer ensuite.

— Un ballon ! voici un ballon ! s'écria tout à coup Camaret.

— Un ballon ! où ça ? demanda le docteur.

— A gauche, répondit le dentiste. Tenez, j'en vois maintenant deux, trois, quatre... mais c'est une armée de ballons ! Parole d'honneur, les infusoires auront trouvé le moyen de diriger les ballons et c'est un train de ballons qui passe devant nous.

— C'est une colonie de flagellifères, dit So-leihas ; je reconnais des phacus. Regardez le sommet des ballons. Qu'y voyez-vous ?

— Une longue tige, mince et flexible, répondit Camaret.

— C'est parfaitement cela, ajouta l'opticien. Cette tige est le flagellum, l'organe caractéristique des flagellifères.

— Comme la queue est l'organe caractéristique des rats, ricana entre ses dents le dentiste, qui avait fort peu de vénération pour l'histoire naturelle. »

Ces phacus avaient exactement la forme extérieure d'un ballon privé de sa nacelle et de ses cordages. Une collerette membraneuse, d'une élégance admirable, s'étalait sur la surface supérieure, tout à l'entour de la base du flagellum. Comment dépeindre la grâce délicate de cet être qu'on classe parmi les animaux, mais dont la véritable place est plutôt au milieu

des fleurs.

« Peut-on toucher ? demanda le dentiste

avec inquiétude ; est-ce encore une machine électrique, que cette bête-là ?

— Non, » répondit Paradou.

Camaret, rassuré par la réponse du docteur, appliqua sa main sur le corps du phacus.

« Mais c'est dur ! s'écria-t-il ; on dirait qu'il est en pierre.

— En effet, dit Soleihas, quelques flagellifères ont une enveloppe molle ; mais, souvent aussi, ils sont recouverts d'une carapace solide. Tenez, ajouta l'opticien en montrant du doigt une masse lointaine, tenez, il me semble apercevoir là-bas quelque chose d'intéressant. »

On continua d'avancer avec prudence, car, au milieu de cette nature si étrange et si nouvelle pour l'homme, il fallait s'attendre à chaque instant à quelque grave événement.

La masse, signalée par Soleihas, se maintenait en équilibre au milieu du liquide, entraînée lentement par un léger courant.

« Est-ce encore un flagellifère ? demanda Camaret.

— Non, répondit le docteur, c'est un amibe, l'un des infusoires les plus simples comme organisation. »

L'amibe, car c'en était un en effet, variait

lentement de forme. Au début, c'est-à-dire à l'arrivée des trois voyageurs, c'était un corps de forme étoilée, projetant ses bras inégaux dans toutes les directions. Maintenant, il avait pris l'apparence d'une sphère.

« Ah ! ça, par exemple, c'est trop fort ! s'écria le dentiste, absolument stupéfait par ce spectacle. Les amibes n'ont donc pas de formes qui leur soient propres ?

— Non, lui répondit l'opticien, ils n'en possèdent aucune. Les monères seules sont encore plus imparfaites que les amibes. Tenez, nous avons vraiment de la chance, voici justement des monères qui passent près de nous. Ces animaux, qui forment le premier échelon de la vie animale, sont composés uniquement d'un peu de substance gélatineuse, très molle, n'ayant aucune organisation. »

Les amibes passaient lentement. Il en venait de partout et leur nombre était effrayant.

« Y a-t-il longtemps qu'on connaît ces animaux ? demanda le dentiste.

— Non, répondit le docteur, la première monère a été observée en 1864 par Hœckel, dans les eaux de la mer, à Villefranche, près de Nice. Quelque temps après, Greef, de Marbourg, en signala d'autres espèces dans les eaux douces. S'il fallait en croire Huxley,

la forme la plus simple de la matière vivante se rencontrerait dans les eaux de la mer, sous forme d'un réseau de matière gélatineuse, mais les chimistes...

— Au secours ! au secours ! s'écria Soleihas interrompant brusquement le docteur.

— Qu'y a-t-il ? demandèrent en même temps ses deux compagnons, effrayés par les cris de l'opticien.

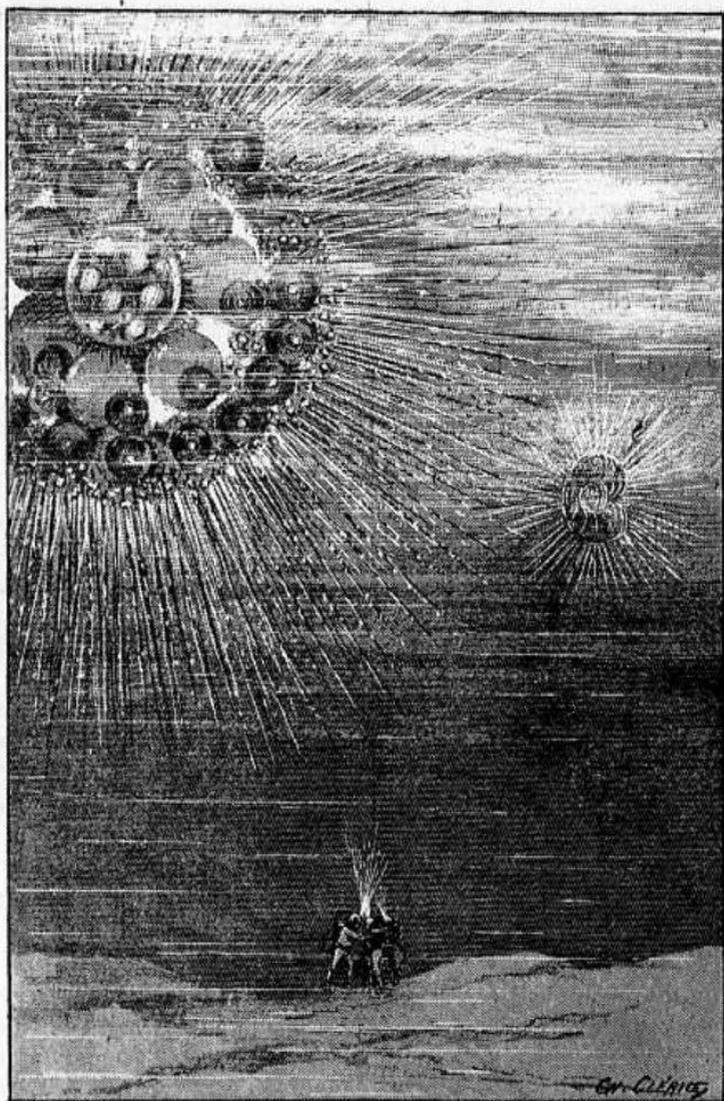
— Je n'en sais rien, répondit celui-ci, mais je me sens enlever. J'ai perdu pied et je tourbillonne dans l'eau. »

Camaret se dirigea aussitôt vers Soleihas, qui, pendant la conversation précédente, s'était éloigné de toute la longueur de son tube. Mais, il se sentit lui-même pris comme dans un filet et soulevé au-dessus du sol.

« Holà ! monsieur Paradou, s'écria le dentiste, me voici enlevé à mon tour.

— Ne bougez pas, cria le docteur aux deux prisonniers, vous devez avoir été saisis par quelque rhizopode. Contentez-vous seulement de faire les morts. Avec nos scaphandres, nous n'avons rien à craindre de ces animaux.

— Je ne suis pas de votre avis, répondit l'opticien. La matière qui nous enveloppe étant molle, il me semble qu'il vous suffirait de tirer sur les tubes pour nous dégager.



TOUJOURS PLUS PETITS.
Les trois amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Il est facile d'essayer, dit Paradou.

Et le docteur se mit à tirer de toutes ses forces sur les deux tubes qui parlaient de chacun des côtés de sa tête. La masse gélatineuse céda peu à peu sous cette action. L'opticien se rapprocha de Camaret, et put bientôt le saisir par la main. Mais voilà que, tout à coup, les tubes cessèrent brusquement d'être tendus, et l'on entendit la voix du docteur qui s'écriait :

« Je suis entraîné à mon tour, l'animal se sauve. J'ai perdu pied, et je ne puis plus tirer. »

La situation, cette fois, était devenue critique. Soleihas et Camaret, toujours enlisés dans la masse gélatineuse du rhizopode, étaient entraînés par l'animal qui se soulevait, et, par les tubes en caoutchouc, emportaient avec eux le docteur, qui restait librement suspendu au milieu du liquide. Une catastrophe était à prévoir. Les tubes pouvaient se rompre à chaque

instant, et l'eau pénétrer dans les appareils. Paradou courait aussi le risque de se briser contre un obstacle. Tous restaient muets de saisissement et d'épouvante. Le rhizopode se mouvait dans l'intérieur de la goutte d'eau avec une vitesse effroyable, car on voyait passer à chaque instant, devant soi, des multitudes d'infusoires qui disparaiss-

saient rapides comme des flèches.

Peu à peu, la vitesse de l'animal sembla se ralentir.

« J'ai repris pied, s'écria tout à coup le docteur. Ne bougez pas, laissons faire cette fois le rhizopode. »

Dix minutes se passèrent dans l'immobilité la plus absolue, dix minutes d'anxiété qui parurent un siècle.

Enfin, la matière gluante sembla diminuer de viscosité, et les mouvements de Soleihas et de Camaret devinrent plus libres.

Puis, ils se sentirent tomber peu à peu, et ils touchèrent bientôt le sol. Ils étaient de livrés des étreintes de l'infusoire.

Les trois amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, se félicitant mutuellement de leur délivrance.

« Notre position était bien critique, fit observer le docteur ; car, nouveaux frères Siamois, notre vie à chacun de nous dépendait de celle des autres.

— Effectivement., ajouta Soleihas, si le scaphandre de l'un de nous se brisait, l'eau pénétrait partout et les deux autres étaient noyés.

— Mais, demanda le dentiste, que nous est-il arrivé au juste ? Je ne me rends pas

bien compte, il faut l'avouer, de la cause de notre aventure.

— C'est bien simple, répondit le docteur : le rhizopode, après vous avoir absorbé dans sa masse gélatineuse, a essayé de vous digérer. Un moment, effrayé quand j'ai tiré sur les tubes, il a pris la fuite en nous entraînant tous les trois. S'arrêtant, il a encore voulu nous digérer ; mais, trouvant la nourriture par trop indigeste, il a jugé bon de vous relâcher.— Nous étions donc dans l'estomac de l'animal, jadis demanda Camaret.

— Non, répondit Paradou, non, car les rhizopodes n'ont-pas d'estomac. Leur masse constitué un chevelu qui se divise à l'infini, et peut prendre les formes les plus variables. Quand un animal de cette espèce rencontre une proie, il l'englué au milieu de ce chevelu et la digère. Quant aux portions non assimilables, elles sont rejetées au dehors.

— Heureusement que nous étions enfermés dans les scaphandres, fit remarquer Soleihas, sinon nous étions une proie parfaitement assimilable, et c'en était fait de nous.

— Que la nature est donc bête de faire des animaux semblables ! s'écria le dentiste. Je vous demande à quoi les rhizopodes peuvent bien être utiles sur la terre !

— Vous vous trompez étrangement, mon ami, répondit le docteur. Les rhizopodes sont

très petits, mais, en revanche, leur nombre est prodigieux. La craie, qui constitue le fond de la plupart des mers, qui compose le sol de la Champagne, de la Normandie, de la majeure partie des Alpes, cette craie est formée, par les squelettes des foraminifères, c'est-à-dire d'une espèce particulière de rhizopodes vivant au fond des océans. »

Pour toute réponse, Camaret se contenta de lever ses bras en l'air.

« D'autres rhizopodes, qu'on nomme des radiolaires, continua le docteur, ont au contraire un squelette siliceux, et, par leurs débris, constituent également des contrées immenses. Berlin, la capitale de la Prusse, est bâtie sur une couche de sable fin, ayant plusieurs centaines de mètres d'épaisseur, et tout entière composée de squelettes de radiolaires. La pierre à fusil a probablement une origine semblable.

— Alors, s'écria Camaret, les hommes battent le briquet avec des cadavres de rhizopodes ! Que c'est singulier ! Et le dentiste leva de nouveau les bras vers le ciel. Tout à coup, il poussa un cri d'étonnement.

— Mes bras sont sortis de l'eau ! s'écria-t-il. Qu'arrive-t-il donc ? »

Étonnés, les trois amis regardèrent au-dessus d'eux. Le niveau de l'eau leur apparut nettement à quelques centimètres seulement

de distance. Quelques secondes après, leurs têtes émergeaient du liquide.

« Il y a, répondit Soleihas, que nous revenons à notre grandeur ordinaire et l'expérience est terminée. »

En effet, cinq minutes après, la cloche se soulevait et les trois compagnons se retrouvaient sains et saufs au milieu du laboratoire du vieux savant. Ils avaient eu le temps de sortir de leurs scaphandres. A leurs pieds, ils virent une imperceptible goutte d'eau.

« Et dire, s'écria Paradou, que c'est là l'Océan au milieu duquel, nous venons de contempler tant de merveilles !

— Voilà, dit le dentiste, en écrasant la goutte d'eau du bout de son soulier, je me suis vengé des infusoires qui ont voulu me digérer et me tuer à coups de commotions électriques !

— Mon brave Camaret, dit l'opticien en riant, vous n'étiez pas si brave tout à l'heure, quand le rhizopode vous a enlevé. Il faut être plus généreux avec ses ennemis, et ne pas abuser ainsi de sa force.

— Chacun son tour, répondit le terrible dentiste, en roulant des yeux féroces. »

VIII Le rosier

« Que faisons-nous, aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, messieurs, vous allez visiter l'intérieur d'un rosier : vous entrerez par la racine et vous sortirez par une feuille ou une fleur, à votre choix. »

Telle était là conversation qu'on pouvait entendre dans le laboratoire d'Al-Harick, le lendemain matin, sur le coup de dix heures. Nos trois amis étaient déjà revêtus de leurs scaphandres, comme la veille, et prêts à entrer sous la cloche. Thilda n'assistait pas, cette fois encore, à l'expérience. Le rapetissement s'acheva rapidement, sans incident, et l'on vit apparaître brusquement une masse énorme, semblable à une chaîne de montagnes avec ses ramifications.

« Voilà notre racine ! s'écria le docteur. Il s'agit de pénétrer là-dedans.

— Par où ? demanda Camaret.

— Par l'une des extrémités des radicelles, mon ami, répondit Paradou. Ce que vous

voyez se détacher de la montagne et que vous prenez pour des ramifications, ce sont précisément les radicules. Al-Harick a pris la précaution de nous placer en face de l'une d'elles. Tenez, regardez, l'extrémité se trouve juste devant nous, à 100 mètres à peine. C'est par là qu'il faut attaquer la racine pour pénétrer dans son extrémité.

— Tout beau ! s'écria le dentiste. Quelle est la hauteur du rosier ?

— Je l'ai vu hier soir, répondit Paradou ; il peut avoir 0,50 m.

— Très bien. Quel est votre rapetissement ?

— Al-Harick nous a dit qu'il allait nous réduire au dix-millionième de notre grandeur, ordinaire.

— Fort bien. Multipliez 0,50 m par 10 millions. Qu'est-ce que ça donne ?

— Ah ça, où voulez-vous en venir ? demanda le docteur, visiblement agacé par les questions de

Camaret.

— Faites toujours le calcul, répondit le terrible dentiste.

— Ça fait 5,000,000 de mètres.

— Ou 5,000 kilomètres ou encore 1,200 lieues. Et vous croyez, monsieur le docteur,

que nous allons pouvoir faire 1,200 lieues en deux heures ?

— Entrez sans crainte dans la racine, mon cher Camaret, répondit Paradou. Je vous jure que dans deux heures vous serez dans la dernière feuille.

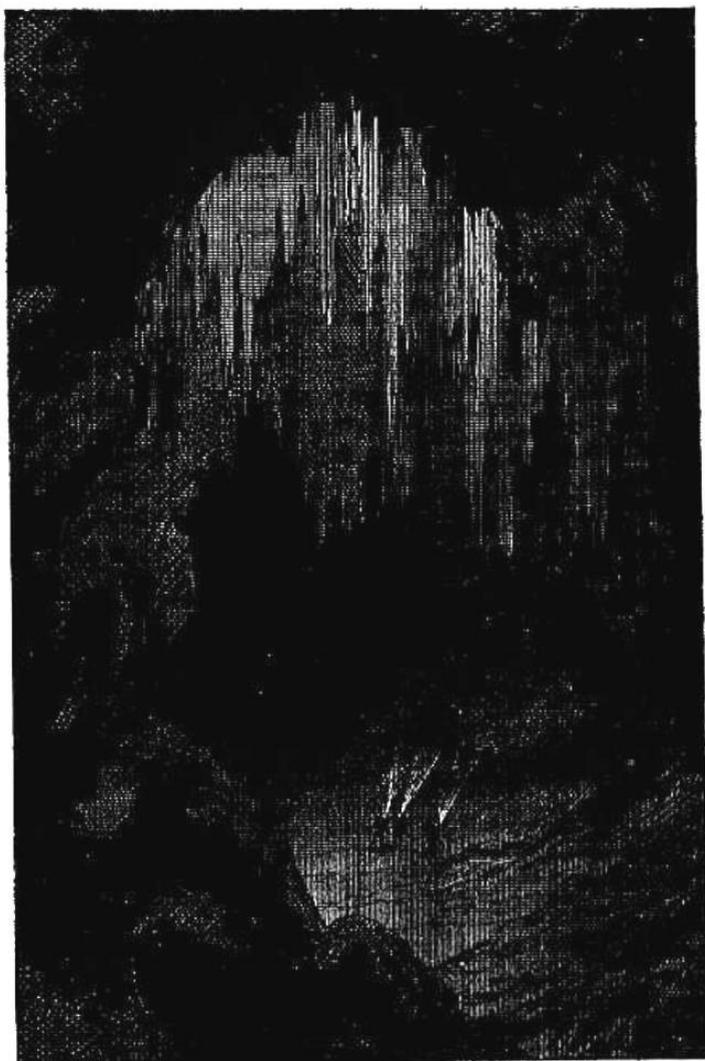
— Par quel moyen de locomotion ?

— Allez toujours, vous le verrez bientôt. »

Tout en marchant avec ses compagnons vers l'extrémité de la radicelle, le dentiste faisait des réflexions peu rassurantes. Il se demandait si Paradou n'était pas atteint de folie, si Soleihas et lui-même n'étaient pas subitement devenus fous. N'était-il pas le jouet d'un rêve ? Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, tout cela n'était-ce pas le résultat d'une hallucination ?

Il se tâta et dut se convaincre qu'il était bien réellement éveillé. Mais alors, s'il allait pénétrer dans l'intérieur d'un rosier, réduit au dix-millionième de sa grandeur, n'allait-il pas au-devant de la mort ? Perdu au milieu d'une masse aussi effroyable, reverrait-il jamais la lumière du jour ? Qu'Al-Harick lui paraissait imprudent de l'abandonner ainsi, lui et ses amis, au hasard des événements.

On était arrivé devant une sorte de colline arrondie qui s'éloignait au loin vers l'horizon, dont les flancs étaient percés de nombreuses



TOUJOURS PLUS PETITS.

On était à cette heure au milieu d'une cavité de dimensions gigantesques

cavités. On décida de pousser une reconnaissance dans l'intérieur, de l'une de ces grottes, espérant trouver là un passage pour pénétrer dans l'intérieur de la racine.

La grotte n'avait que quelques mètres de profondeur ; ses parois étaient lisses et nulle fissure ne permettait un accès plus en avant. Plusieurs autres cavités furent successivement visitées, mais sans plus de résultat.

Soleihas proposa dès lors de se frayer un passage dans la masse ligneuse à coups de haché. On se mit immédiatement à l'œuvre. Le bois jaillissait en gros éclats. Mais plus on creusait, plus le travail devenait pénible, car plus le bois devenait dur. Il fallut bientôt renoncer à ce nouveau mode de pénétration.

« Mon cher docteur, dit Camaret, si c'est là le moyen que vous connaissez pour faire 1,200 lieues en deux heures, je crains fort que nous ne soyons pas encore arrivés dans plusieurs siècles. »

Paradou ne répondit rien. Il était anxieux et sur le point de désespérer. Il se croisa les bras sur la poitrine et se mit à réfléchir. Enfin, relevant la tête, il fut possible de voir à l'expression joyeuse de son visage qu'il avait découvert une solution heureuse.

— Mes amis, s'écria-t-il, suivez-moi ! Je vais vous conduire à un endroit où il sera facile de pénétrer facilement dans la racine.

— Où ? demanda l'opticien.

— A l'extrémité de la radicelle, répondit le docteur. Suivons-la jusqu'au bout. Là, nous devons trouver des cellules jeunes, très tendres, que nous pourrons facilement tailler à coups de hache. » On se mit en marche. A travers mille obstacles, on suivit péniblement la radicelle dont les dimensions diminuaient rapidement. 500 mètres plus loin, ce n'était plus qu'un cylindre, gros comme une tour de cathédrale.

« Sommes-nous au bout ? demanda le dentiste.

— Un peu de patience, répondit Soleihas, nous allons arriver. »

Tout à coup, on vit la radicelle plonger dans le sol et y disparaître. Ce fut une consternation générale.

Que faire ? on s'arrêta pour tenir conseil.

« Nous n'avons pas de chance, s'écria le docteur. Tout se ligue contre nous pour nous empêcher de réussir.

— C'est un avertissement du ciel, ajouta Camaret ; il nous arrivera malheur si nous entrons dans le rosier.

— Il faut vaincre ! cria de nouveau Paradou avec colère, en frappant le sol du pied.

— Ou mourir, ajouta le dentiste qui ne pou-

vait garder son sérieux même dans les plus graves occasions.

— Si vous continuez vos plaisanteries, dit le docteur, agacé et énervé, nous allons vous planter là tout seul. Allons, ajouta-t-il, continuons à suivre la radicelle.

— Sous terre ? objecta l'opticien.

— Pourquoi pas, répondit le docteur. Allumons les lampes et pénétrons sous terre. »

La proposition de Paradou de continuer à suivre sous terre la radicelle n'était pas aussi irréalisable qu'on serait tenté de le croire tout d'abord. Grâce à leur petitesse excessive, les homoncules pouvaient circuler avec une extraordinaire facilité au milieu des particules dont se composait la terre du jardin. Chaque particule était pour eux un bloc énorme ; et ces blocs, entassés pêle-mêle les uns sur les autres, laissaient entre eux des vides où ils pouvaient facilement circuler.

Puis, il faut en outre se rappeler la singulière propriété que nos voyageurs avaient découverte dès leur première excursion au milieu du gazon, celle de pouvoir gravir les obstacles à la façon des insectes. En devenant plus petits, cette incroyable légèreté s'était encore accrue, et, maintenant, ils bondissaient de roches en roches, semblables à ce chamois fantastique qui saute dans les Alpes d'une cime sur une autre cime.

La descente commença dans les entrailles du sol, folle et vertigineuse. Les blocs, entassés les uns sur les autres dans un chaos effroyable, étaient escaladés au moyen de sauts gigantesques. A la lueur des lampes électriques, le quartz translucide du sable étincelait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. En bas, l'abîme se creusait toujours davantage. Étourdis, pris de vertige, ils bondissaient au fond de précipices, où leurs pauvres corps auraient été réduits en bouillie s'ils étaient restés de simples hommes.

On était à cette heure au milieu d'une cavité de dimension gigantesques dont aucune grotte de la terre ne pouvait offrir un exemple comparable. Le dôme en était tout entier formé par une substance étrange, d'où pendaient des milliers de milliers de filaments roulés en spirale.

Cela ressemblait à une descente dans les enfers. Non, l'imagination la plus exaltée ne peut rien concevoir de plus extraordinaire. Qu'on a tort de mépriser les petits êtres ! On juge leur vie misérable parce qu'on la mesure avec une échelle qui est fausse. Mais ce minime insecte qui se traîne sur une motte de terre contemple un spectacle aussi sublime que celui de nos plus belles montagnes ; cette mare, ce ruisseau, sont pour lui des océans immenses !

Et que penser de ces êtres microscopiques qui vivent dans une goutte d'eau ? Si le microbe était intelligent, il n'aurait rien à envier à l'homme, car la nature lui offre dans son espace borné ses spectacles les plus sublimes. En somme, l'homme lui-même n'est qu'un microbe sur la terre, et la terre n'est elle-même qu'un microbe dans l'infini des cieux.

« Halte ! s'écria Paradou. Nous sommes arrivés au but. »

La radicelle, dont on avait suivi la surface dans cette descente invraisemblable, avait subitement disparu. En réalité, rompue quand Al-Harick avait mis à nu une partie des racines du rosier par un coup de bêche, les voyageurs se trouvaient actuellement à cet endroit de la rupture.

« Voici la fin de notre radicelle, dit le docteur en montrant la voûte. Voyez-vous ces cavernes qui pénètrent dans sa masse ?

— Oui, répondit le dentiste.

— Ce sont les cellules qui ont été brisées et mises à nu, ajouta Paradou. Alerte, mes amis, pénétrons enfin dans l'intérieur de la racine. »

On escalada une paroi fortement inclinée, où les blocs entassés en désordre formaient comme une sorte d'escalier naturel, mais un

escalier construit pour des géants. De bonds en bonds, remontant jusqu'au sommet de l'abîme, on atteignit enfin la paroi supérieure et l'on put pénétrer dans l'intérieur de l'une des cellules déchirées. De là-haut, le regard plongeait avec terreur dans les sombres abîmes qu'on venait de quitter.

Mais on n'avait pas le temps de s'attarder à contempler ces sublimités. Le docteur, suivi de ses deux compagnons, s'élança au fond de la cellule et s'écria :

« A l'œuvre ! à l'œuvre ! démolissons cette cloison pour pénétrer dans la cellule voisine. »

Cette fois, Camaret ne songeait plus à la folie possible de Paradou. Électrisé par la descente infernale dans les entrailles du sol, émerveillé par les sublimes spectacles qu'il venait de contempler, le dentiste ne doutait plus de rien et il avait la foi. Oui, le docteur allait le conduire en moins de deux heures jusqu'au sommet du rosier. C'est, lui qui donna le premier coup de pioche contre la paroi de la cellule.

« Ça sonne creux, » s'écria-t-il.

Au troisième coup de pioche, la cloison était déjà traversée de part en part. Un liquide demi-fluide s'échappa par l'ouverture ainsi faite.

« Il faut faire fonctionner nos appareils, dit le docteur, et pénétrer là dedans. »

Cinq minutes après, les préparatifs étaient terminés. Les tubes de communication étaient vissés sur les têtes des scaphandres et les sacs à air mis en fonctionnement.

Le liquide qui remplissait la cellule était plus dense et plus visqueux que l'eau pure ; aussi les mouvements y étaient-ils plus pénibles. Les trois amis se dirigèrent vers la partie de la paroi diamétralement opposée à celle par où ils étaient entrés. Le docteur s'arrêta devant une sorte de fenêtre arrondie.

« Pratiquons ici une nouvelle brèche, dit-il ; l'épaisseur de la paroi est plus faible qu'ailleurs. »

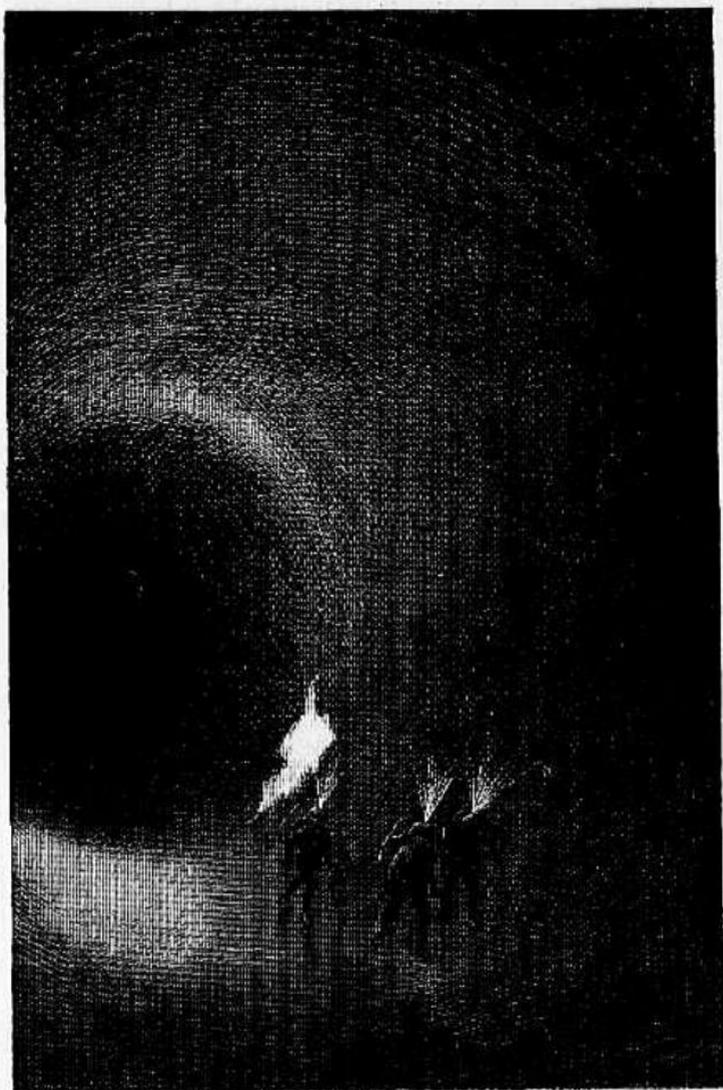
En deux coups de hache, la brèche fut pratiquée et l'on pénétra dans la cellule voisine.

« Ne bougez pas, recommanda Paradou, ne faites pas de bruit. »

Chacun retint son souffle. Le docteur, l'oreille aux aguets, inclinait sa grosse tête de cuivre et de verre dans toutes les directions.

« Rien encore ! s'écria-t-il impatienté au bout de quelques secondes.

— Que voulez-vous donc entendre ? demanda le dentiste. Et puis, dans un sca-



TOUJOURS PLUS PETITS.

On pratiqua une large déchirure et l'on pénétra dans une cellule.

phandre, comment

voulez-vous entendre quelque chose ?

— Patience, répondit le docteur, vous comprendrez bientôt pourquoi j'écoute si attentivement. Quant à votre remarque sur le scaphandre, elle est fautive. Les solides et les liquides conduisent beaucoup mieux le son que l'air, et nous sommes au contraire dans des conditions excellentes pour percevoir les moindres bruits. Faisons ensemble le tour de cette cellule, en ayant soin d'appliquer nos têtes contre les parois. Si vous entendez quelque chose, avertissez-moi.»

On fit le tour de la cellule, mais personne n'entendit rien.

« Entrons dans une nouvelle cellule, » dit le docteur.

On répéta dans cette quatrième cellule la même opération que dans la précédente, mais sans plus de succès : impossible de percevoir le moindre bruit.

« A une autre ! » s'écria Paradou en frappant du pied avec rage.

Ce ne fut que dans la neuvième cellule que Soleihas crut entendre quelque chose. L'opticien appela le docteur qui vint appliquer sa tête contre l'endroit qui lui était désigné.

« Enfin ! » s'écria-t-il tout joyeux.

Et, d'un violent coup de pioche, il déchira l'enveloppe. Dans la cellule voisine, on écouta avec plus d'attention. Cette fois, le doute était impossible : on entendait très distinctement comme un bruit lointain de cascade. Mais d'où provenait ce bruit ? Par quoi était-il produit ?

On pratiqua une nouvelle déchirure et on passa dans la cellule voisine. Ici, le bruit devenait encore plus intense. Évidemment, on se rapprochait de la cause du bruit. Dans la cellule suivante, le tapage était tel qu'on était obligé de crier de toute sa force dans les tubes pour pouvoir se faire entendre. Camaret eut enfin l'explication qu'il n'osait pas demander au docteur ou à l'opticien : c'était le bruit d'un torrent passant avec furie de l'autre côté de la cellule. Les parois tremblaient avec force et la cellule toute entière était secouée comme l'est un navire un jour de tempête. En même temps, le dentiste comprit quel était le but du docteur et par quel procédé l'on allait gagner les parties supérieures du rosier. Il fut saisi de frayeur et se sentit sur le point de défaillir. Reculer, c'était impossible. Il était obligé d'accompagner jusqu'au bout ses deux compagnons qui, eux, n'étaient pas gens à reculer.

Paradou s'était élancé vers la partie de la paroi où le bruit du torrent se faisait entendre avec plus de fracas et levait déjà sa

pioche pour déchirer la frêle enveloppe de la cellule :

« Arrêtez ! s'écria l'opticien, vous oubliez qu'il faut nous attacher avec la corde.

— C'est vrai, je me laisse entraîner par l'enthousiasme, » répondit le docteur.

Il était en effet nécessaire de prendre quelques précautions indispensables pour le voyage qu'on allait maintenant entreprendre. Les tubes de caoutchouc devaient être enroulés de manière à ne pas flotter en désordre, sinon ils auraient pu se rompre ; il fallait se lier ensemble avec la corde que Solihas avait eu le soin d'emporter enroulée autour de sa ceinture.

Tous les préparatifs étant terminés, Paradou donna un coup de pioche dans la paroi qui s'entr'ouvrit. Au même instant, attirés par une force d'aspiration invincible, les trois amis furent entraînés par le courant.

Que se passa-t-il à partir de ce moment ? Il est impossible de le dire, tant ce voyage insensé à travers le rosier ressembla à un affreux cauchemar.

Les voyageurs en ballon racontent, qu'entraînés par l'ouragan le plus furieux, ils croient flotter dans un air absolument calme et ne s'aperçoivent de la vitesse qui les emporte dans l'espace que par la fuite appa-

rente de la terre au-dessous d'eux. L'homme, en traîné avec le globe terrestre autour du soleil, se croit immobile et s'imagine voir tourner les astres.

Il se passa quelque chose de semblable pour les trois voyageurs. Animés de la même vitesse que le torrent, ils cheminaient à raison de plus de 100 kilomètres à la minute sans en avoir la moindre conscience. Serrés étroitement les uns contre les autres, muets de terreur, les oreilles abasourdies par le tumulte du torrent, ils demeurèrent comme pétrifiés pendant toute la durée de ce voyage fantastique. Au bout d'une demi-heure, le bruit du torrent devint moins intense et il leur parut que leur vitesse diminuait. Voici à quel signe ils reconnurent ce changement. Illuminés par l'éclat des lampes électriques, quelques points du tube dans lequel circulait le liquide réfléchissaient la lumière et rayaient l'obscurité de longs traits de feu. Or, depuis quelques minutes, Soleihas avait remarqué la disparition de ces traits. Il en avertit le docteur, qui crut pouvoir en conclure qu'on devait être arrivé au sommet du rosier et qu'on allait s'arrêter.

« Nous arrivons, mes amis, dit-il à ses compagnons. Nous devons être dans une feuille du rosier. »

En effet, quelques minutes après, on vint lentement échouer contre les parois d'un

gros tube. On se délia, on déroula les tubes de caoutchouc, et chacun reprit sa liberté d'action relative.

« Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda Camaret.

— Nous allons sortir, répondit le docteur. Il me semble d'ailleurs que notre provision d'air commence à s'épuiser, car la respiration devient difficile. Il faut donc se hâter. Allons, à la besogne ! Sortons de ce tube et pénétrons dans les cellules pour gagner au plus court la surface de la feuille. »

On pratiqua une large déchirure et l'on pénétra dans une cellule.

« Reposons-nous un instant, dit l'opticien ; ce voyage échevelé m'a fatigué. Qu'en dites-vous ?

— Soit, » répondirent Paradou et Camaret.

On s'étendit donc sur le sol arrondi de la cellule et l'on causa un instant. Le dentiste demanda par quel miracle on avait marché si rapidement et comment on avait pu monter de la racine au sommet du rosier en se faisant transporter par un torrent. Au fond, le brave Camaret n'avait jusqu'ici rien compris aux événements qui venaient de se dérouler en un temps si court.

« C'est bien simple, cependant, répondit le docteur. Nous avons profité d'un phénomène

fort naturel et connu de tout le monde : la montée de la sève dans les végétaux. Quand vous arrosez un végétal qui a soif, que remarquez-vous ?

— Mais la racine puise l'eau dans la terre et les feuilles, qui pendaient tristement sur les tiges, se relèvent et redeviennent rigides.

— Fort bien. Combien faut-il de temps pour que l'eau monte de la racine aux feuilles ?

— Une heure, une demi-heure, que sais-je ? Cela dépend de la hauteur de l'arbre... Ah ! oui, maintenant, je comprends, s'écria le dentiste en faisant le geste de se frapper le front : nous sommes entrés dans l'un des tubes par où circule la sève et nous avons été entraînés par le liquide qui montait de la racine vers les feuilles.

— C'est cela même, se contenta de répondre le docteur.

— Je crois qu'il est temps de partir, ajouta l'opticien : ma respiration devient difficile et nous manquerons bientôt d'air.

— En route, répondit Mais,Paradou. avant de quitter cette cellule, je veux d'abord savoir si nous sommes réellement dans une feuille.

— Comment le saurez-vous ? demanda Camaret.

— Les cellules des feuilles ont une composition toute particulière, répondit l'opticien. Le docteur va voir si cette cellule renferme des grains de chlorophylle et d'amidon.

— Parfaitement, ajouta Paradou, car les feuilles ont précisément pour fonction de décomposer l'acide carbonique de l'air...

— En oxygène et carbone, continua le dentiste, qui avait quelques notions de chimie.

— Oui, continua le docteur. Or, pour opérer cette décomposition, la feuille se sert de petits grains verts qu'on nomme de la chlorophylle.

— Et l'amidon ?

— Ah ! quant aux grains d'amidon, ils sont le résultat de la combinaison du charbon avec l'eau qui vient des racines. »

On parcourut donc l'intérieur de la cellule, à la recherche des grains de chlorophylle et d'amidon.

Les grains ne furent pas difficiles à découvrir, car il y en avait un grand nombre, et chacun d'eux avait au moins la dimension d'une grosse citrouille. On ne saurait s'imaginer avec quelle joie le docteur et l'opticien s'apprêtaient à étudier ces organes si importants. Que de découvertes ils allaient faire ! que de savants rapports à écrire et à envoyer à l'Académie des sciences !



TOUJOURS PLUS PETITS.
Camaret vient d'être précipité dans le vide.

Hélas ! au moment où ils s'apprêtaient à commencer cette étude, un incident vint tout interrompre : la lampe de Soleihas s'éteignit.

« Tiens ! s'écria Camaret, qui s'en aperçut le premier, voilà Soleihas sans soleil !

— Qu'est-ce que cela signifie ! s'écria le docteur, très inquiet de cette extinction subite. Le fil de charbon s'est peut-être rompu ; voyons ça. »

Le docteur se plaça devant l'opticien, de manière à éclairer la lampe éteinte au moyen de la sienne.

« C'est étrange, dit-il, c'est à peine si ma lampe donne de la clarté. Notre provision d'électricité s'épuise comme notre provision d'air. Ne perdons pas une minute de plus et quittons vite l'intérieur de la feuille. Allons au plus vite. Je voulais traverser les

cellules, mais...

— Non, interrompit Soleihas, je crois que le plus court encore est de regagner notre vaisseau et d'aller droit devant nous.

— Oui, je suis de votre avis, » dit le docteur.

On regagna donc le tube par la déchirure faite dans la cellule et on se mit en route en marchant le plus vite possible. Cela ressemblait à une promenade faite dans les égouts de Paris. A droite et à gauche, on apercevait

d'autres tubes qui venaient déboucher dans celui qu'on parcourait. On avait à peine parcouru une centaine de mètres quand la lampe du docteur s'éteignit brusquement à son tour. Celle de Camaret, fort heureusement, brillait encore de tout son éclat. La situation devenait de plus en plus critique.

La marche devint plus lente. Il fallut se rapprocher le plus possible de Camaret pour profiter de la clarté de sa lampe. Le brave garçon en était tout fier.

« Voilà, dit-il ; c'est à moi que revient maintenant l'honneur de devenir votre guide. »

Le ciel voulut sans doute le punir de cet excès d'orgueil.

Il achevait à peine de prononcer ces mots que sa lampe s'éteignit brusquement à son tour.

Cette fois, l'obscurité était complète.

« Avançons toujours, dit le docteur, nous devons être près de l'extrémité du tube ! »

En effet, le canal était devenu très étroit, et il fallait marcher à la file indienne, car on ne pouvait plus avancer deux de front.

« Voilà le bout ! s'écria tout à coup le dentiste, qui tenait toujours la tête de la colonne. Je ne puis plus avancer. »

Il ne put en dire davantage.

Camaret, en rencontrant l'extrémité du vaisseau, s'était arrêté si brusquement que Soleihas, placé immédiatement derrière lui, le poussa en avant de tout son poids. Le docteur, précipité à son tour sur l'opticien, augmenta à son tour la poussée, si bien que le dentiste, incapable de résister à ce double choc, fut projeté avec violence contre le fond du tube. Sa tête et ses bras portèrent en avant et percèrent les parois.

Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il n'en a fallu pour l'écrire. Les trois amis, ne sachant quelle nouvelle catastrophe venait les atteindre au milieu de la plus complète obscurité, poussèrent des cris de terreur. Enfin, on se calma et l'on put se rendre compte de ce qui venait d'arriver. Le docteur reculade quelques pas en arrière, puis l'opticien et Camaret purent enfin se dégager.

O surprise ! trois trous lumineux apparurent au fond du couloir.

« Nous sommes sauvés ! s'écria Soleihas en apercevant la clarté. Voilà le bord de la feuille.

— Allons, Camaret, dit le docteur, donnez un coup de pioche et sortons de prison. »

Deux secondes après, une grande déchirure était pratiquée, et les voyageurs quit-

taient le vaisseau qui avait failli leur servir de tombeau.

« Mais nous ne sommes pas encore sortis de la feuille ! s'écria Soleihas ; nous sommes dans une grotte.

— Dans tous les cas, elle est éclairée, répondit le docteur, et nous ne sommes plus dans l'eau, mais bien dans l'air. Allons, quittons nos scaphandres et respirons librement. Il était temps, car nous commencions à étouffer là dedans. »

On sortit des scaphandres et l'on chercha à se rendre compte de l'endroit où l'on était arrivé. Oui, l'on se trouvait bien au fond d'une immense grotte.

La lumière venait d'une petite ouverture qu'on apercevait à l'extrémité opposée.

« Où pouvons-nous être ? demanda l'opticien.

— Probablement dans une chambre à air, répondit le docteur ; cette ouverture que nous voyons là-bas serait alors un stomate.

— Un estomac ? demanda Camaret qui avait mal entendu.

— Un stomate, répéta le docteur. On appelle ainsi l'ouverture par où pénètre l'air dans l'intérieur des feuilles à travers l'épiderme. »

On se mit à examiner curieusement la grotte.

Elle était très irrégulière de forme, présentant de nombreuses cavités et des gibbosités arrondies.

Cette structure était due à ce que ses murailles étaient en réalité formées par les cellules de la feuille.

Était-ce l'effet de l'émotion trop vive précédemment ressentie ; était-ce le manque d'air dans les scaphandres ? Toujours est-il que les visages des voyageurs étaient très vivement colorés pendant qu'ils visitaient la grotte.

Leurs yeux avaient pris un éclat extraordinaire. Ils sentaient le sang leur monter à la tête et étaient comme pris de vertige.

Ils ne firent pas grande attention à ces symptômes maladifs, car, loin d'en être incommodés, ils en éprouvaient au contraire un bien-être très agréable. Ils respiraient avec une sorte de volupté, l'air frais et vif les grisant, sur tout après la privation d'oxygène dans leurs scaphandres.

« Vous êtes rouge comme un homard, docteur, dit enfin l'opticien. Vous n'êtes pas malade ? » Le docteur éclata de rire, mais d'un rire nerveux et prolongé.

« Et vous, s'écria-t-il quand il put parler, il

est fâcheux que vous ne puissiez pas vous voir dans une glace ; vous vous y verriez plus rouge que moi.

— Ah ! ah ! ah ! quelles drôles de têtes vous avez ! » cria à son tour de toute la force de ses poumons Camaret qui se tordait de rire.

Et les voilà tous les trois pris d'un violent accès de rire, grotte percutaient à l'infini leurs éclats de voix. C'était un bruit assourdissant, un roulement de tonnerre lointain. Et, au lieu de cesser leurs rires, comme grisés par leur propre vacarme, ils riaient encore plus fort. Bientôt même, aux rires succédèrent des cris, des vociférations, des beuglements de bêtes féroces. Non, jamais il ne devait s'être produit un tel tapage dans l'intérieur d'une feuille, ce temple du calme et du silence.

Soleihas eut un moment une lueur de raison et comprit qu'un grand danger les menaçait. Il adjura ses compagnons de gagner au plus vite l'ouverture de la grotte. Il fut heureusement compris, et, tout en titubant comme des gens ivres, on se dirigea du côté du jour. Encore quelques pas, et l'on était sorti de la grotte, quand Camaret s'arrêta soudain et s'écria :

« Je ne veux pas aller plus loin, je veux rester ici ; on y est trop bien !

— Et moi aussi ! s'écria le docteur qui avait perdu la raison.

— Vite, vite, sortons ! commanda Soleihas.

— Vas-tu te taire, espèce d'animal ! » hurla le dentiste.

En même temps, il lança la tête de cuivre de son scaphandre contre l'opticien. Celui-ci fit un saut de côté et put éviter le choc ce projectile, furieux, les yeux hors de leurs orbites, Camaret saisit sa pioche et s'apprêtait à en frapper son ami, quand le docteur se précipita sur lui et le saisit par le bras. Mais, perdant l'équilibre, il tomba sur le dentiste et tous deux roulèrent lourdement sur le sol.

Ils étaient ivres-morts ! Soleihas se précipita en quelques bonds vers l'ouverture de la grotte. Il était temps, il sentait ses forces l'abandonner. Encore quelques secondes, et il serait tombé lui-même auprès de ses compagnons.

L'air du dehors produisit sur l'opticien un effet presque instantané. Son ivresse cessa brusquement et il comprit l'éminence du danger.

« Nous sommes empoisonnés par l'oxygène ! s'écria-t-il. Si je les abandonne, ils vont mourir. »

Soleihas courut aussitôt de nouveau vers l'entrée de la grotte et se précipita vers ses



TOUJOURS PLUS PETITS.

La feuille qui les supportait pliant sous la charge s'inclina brusquement.

compagnons. Ceux-ci n'avaient pas bougé et avaient perdu connaissance.

Il saisit le docteur et le traîna jusqu'à l'extérieur ; puis, revenant sur ses pas, il fit de même pour le dentiste.

Tout le monde était sauvé ! L'opticien s'assura que les deux moribonds respiraient encore. Il n'y avait rien à faire pour les soulager. Le remède était bien simple : il suffisait de les laisser aspirer l'air ordinaire.

En effet, dix minutes après, Paradou et Camaret se réveillaient, comme sortants d'un long sommeil.

Ils se frottèrent les yeux et se mirent sur leurs séants.

« Où suis-je ? demanda le docteur.

— Nous sommes tous sauvés ! » cria Soleihas, au comble de la joie.

Paradou appuya sa main sur son front, dans la posture d'un homme qui cherche à rappeler sa mémoire.

« Nous étions dans la grotte, dit-il d'une voix faible.

— Oui, mon cher ami, répondit l'opticien, et nous avons été empoisonnés par l'oxygène.

— Par l'oxygène ! s'écria le docteur ; mais c'était inévitable. Sot que je suis ! je n'y

avais pas songé. Où est Camaret ?

— Me voici, » répondit faiblement le dentiste qui se trouvait derrière Paradou.

Le docteur avait raison. Oui, il aurait dû prévoir cette action de l'oxygène qui avait failli faire trois victimes. L'acide carbonique, décomposé par la chlorophylle, abandonne de l'oxygène pur qui s'accumule dans les chambres à air des feuilles. Or, l'oxygène pur est un véritable poison. Il produit l'ivresse d'abord, puis la mort au bout de très peu de temps. Paradou et ses deux compagnons venaient de subir précisément ces terribles effets de l'oxygène.

L'ivresse produite par ce gaz n'est que passagère. Aussi, au bout de très peu de temps, tout le monde était-il revenu à l'état normal. On rit beaucoup en se rappelant les événements singuliers qui précèdent, mais, cette fois, c'était un rire gai et non plus convulsif comme l'autre. Camaret était honteux de l'acte qu'il avait commis et crut devoir demander pardon à Soleihas. Mais celui-ci lui répondit qu'un homme ivre comme il l'était à ce moment ne pouvait être rendu responsable de ses actions. Une bonne poignée de main scella la réconciliation des victimes de l'empoisonnement par l'oxygène.

Que faire sur la feuille en attendant le moment où il conviendrait à Al-Harick de les

faire revenir à l'état normal ? L'espace infini s'étendait autour d'eux. Faute de mieux, on décida de faire une promenade sur la feuille.

« Et nos scaphandres ! s'écria le docteur. Nous les avons laissés dans la grotte.

— Qu'ils y restent, répondit Soleihas. Nous les retrouverons dans la cloche de verre.

— Oui, ajouta le docteur ; il est inutile de nous exposer à un nouvel empoisonnement. »

On se mit en route. Quelques pas plus loin, on rencontra une seconde ouverture, absolument semblable à celle de la première grotte.

« C'est encore un stomate, dit l'opticien.

— Halte ! cria Camaret qui avait pris les devants.

— Qu'y a-t-il ? demanda le docteur.

— Nous sommes sur les bords de la feuille, répondit le dentiste. Ah ! quel gouffre, mes amis ! »

En effet, le hasard avait conduit les trois voyageurs sur le bord de la feuille de rosier. Le docteur et l'opticien rejoignirent Camaret. Ils s'approchèrent avec précaution et plongèrent leurs regards au fond du précipice vertigineux qui s'ouvrait au-dessous d'eux. A des distances incommensurables, ils aper-

çurent un océan de verdure. C'étaient évidemment d'autres feuilles du rosier ou le gazon du jardin.

« Reculons, dit le docteur à ses compagnons ; le vertige pourrait nous saisir et nous précipiter dans le vide. »

On fit quelques pas en arrière.

Tout à coup, un vent épouvantable se mit à souffler et le sol trembla. Les trois hommes, violemment précipités à terre, roulèrent sur la surface de la feuille.

Trois cris épouvantables retentirent à la fois. Camaret, arrivé au bord de l'abîme, venait d'être précipité dans le vide. Paradou, plus heureux, avait eu le temps de se cramponner à une forte aspérité de la feuille. Quant à l'opticien, il avait roulé au fond d'un stomate.

Le docteur, ne voyant plus personne, crut d'abord que Soleihas avait suivi le même chemin que le dentiste. Il appela, mais personne ne lui répondit. Enfin, au bout de quelques minutes, il aperçut la tête de l'opticien qui émergeait un peu au-dessus de l'ouverture où il avait été précipité.

« C'est vous, Soleihas ? demanda-t-il. Où êtes-vous ?

— Dans un stomate, répondit l'opticien. Où est Camaret ?

— Tombé de la feuille.

— Le malheureux ! s'écria Soleihas ; il est perdu. Pauvre Camaret ! »

Chacun garda le silence, terrifié par cette horrible catastrophe.

Enfin, le vent s'apaisa peu à peu.

« Docteur, cria l'opticien, venez me rejoindre dans mon trou.

— Pourquoi ?

— Pour vous mettre à l'abri, car si la tempête recommençait...

— Inutile, interrompit Paradou, elle ne recommencera pas, car nous sommes sous la cloche.

— Le vent était donc...

— Comment ! Vous ne l'aviez pas deviné ? Ce vent a été causé par notre transport sous la cloche, comme les autres fois.

— Vous êtes sûr que Camaret a été précipité hors de la feuille ?

— Je l'ai vu moi-même tomber, le malheureux garçon, répondit le docteur.

— Alors, ajouta Soleihas, il est mort maintenant, ou il le sera bientôt. Je fais des vœux pour qu'il soit déjà mort.

— Pourquoi cela ? demanda le docteur, étonné de ces singulières paroles.

— De deux choses l'une, répondit Soleihas ; ou il a été tué en tombant à terre d'une hauteur que je ne puis évaluer, tant elle est immense, ou, par miracle, il est encore en vie. S'il est en vie, le voilà maintenant en dehors du rosier, perdu dans le gazon du jardin d'Al-Harick. Eh bien ! le voilà condamné à rester pendant toute son existence au dix-millionième de sa grandeur. Impossible maintenant de lui restituer sa dimension normale.

— C'est affreux ! c'est affreux ! » s'écria le docteur.

Mais, pendant cette conversation, on revenait peu à peu à l'état normal. Penchés sur le bord de la feuille, le docteur et l'opticien pouvaient suivre les progrès du grossissement d'après les changements qui s'opéraient dans le paysage. Les feuilles du rosier, d'abord trop lointaines pour être vues distinctement, devenaient de plus en plus nettes.

Soleihas poussa tout à coup un cri de joie. O surprise ! il venait d'apercevoir le dentiste.

« Docteur, docteur, cria-t-il, Camaret est retrouvé ! le voici. »

Et, du doigt, il montrait un point noir qui s'agitait sur une feuille, à 200 mètres environ au-dessous d'eux.

Paradou se pencha et regarda dans la di-

rection indiquée par son compagnon.

« Mais oui, s'écria t-il à son tour, voilà bien Camaret. Il est, comme nous, sur une feuille. »

Quelques minutes après ils pouvaient entendre distinctement la voix de leur ami, qu'ils avaient cru perdu et qu'ils retrouvaient miraculeusement vivant.

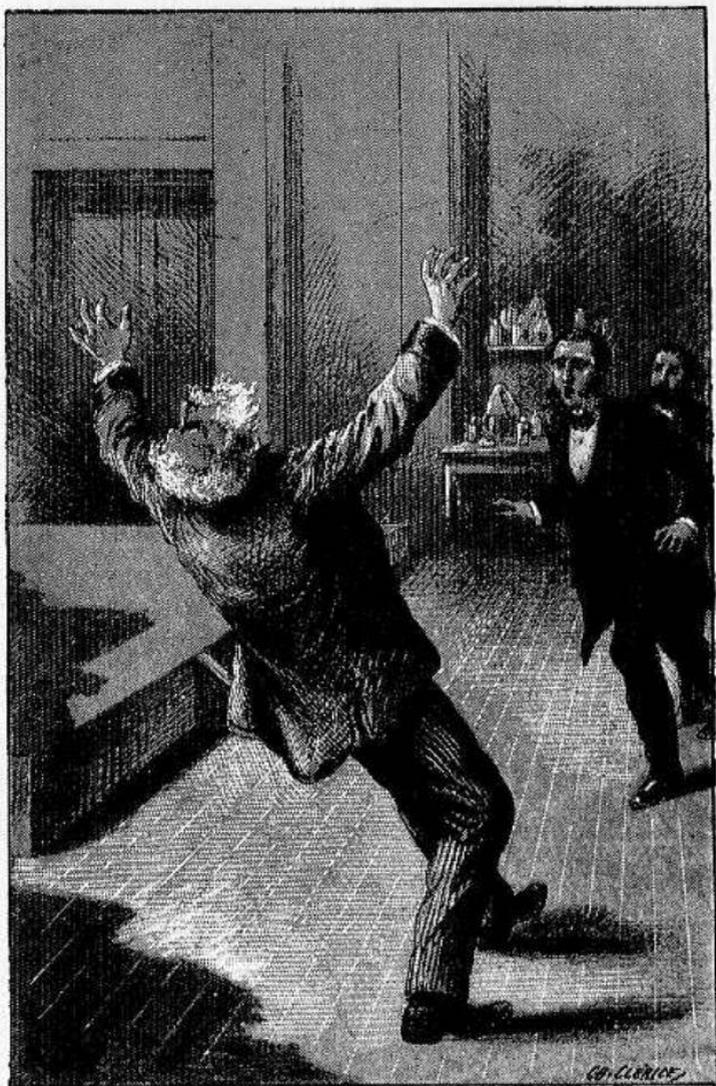
« Bonjour, mes amis ! s'écria le dentiste. Comment allez-vous ? Moi, je vais fort bien.

— Ça va bien aussi, merci, répondit le docteur, en riant de cette singulière façon de se retrouver et de se féliciter mutuellement après avoir échappé à un danger si terrible ; que vous est-il arrivé ?

— Oh ! presque rien, une bagatelle, répondit Camaret. Je me suis envolé comme un grain de poussière et je suis tombé sur une feuille, tout doucement, sans me faire le moindre mal. »

Au même moment, Paradou et Soleihas entendirent un bruit strident derrière eux. Ils se retournèrent.

Quelle fut leur stupéfaction. Ils virent une énorme ampoule, qui s'était formée sur la surface de la feuille, se crever avec fracas et en sortir... devinez quoi ? Les scaphandres, les pioches, en un mot, tout ce que les voyageurs avaient abandonné dans l'intérieur de



TOUJOURS PLUS PETITS.
On vit le vieillard tourner sur lui-même.

la grotte.

Le grossissement augmentait très vite. Le docteur et son compagnon pouvaient avoir atteint maintenant à peu près la dimension d'une grosse mouche, quand la feuille qui les supportait, pliant sous la charge, s'inclina brusquement et les précipita dans l'espace, pêle-mêle, avec les scaphandres et les pioches.

Dans leur chute ils rencontrèrent la feuille où se trouvait Camaret, la firent également pencher et entraînent le dentiste avec eux dans le vide...

Ce fut, dans la cloche, un fracas épouvantable. Aux cris de détresse des trois hommes se joignit le bruit des instruments ; et, chose extraordinaire, un rire strident se fit entendre, semblable à un grondement loin tain du tonnerre. Mais les trois hommes ne purent entendre ce rire, tant ils étaient abasourdis par la vitesse de leur chute. Un moment, on put croire qu'ils étaient morts mais bientôt ils reprirent connaissance.

Le docteur, qui fut le premier à se relever, se précipita pour porter secours à ses compagnons. Soleihas était déjà debout. Quant au dentiste qui avait reçu un scaphandre sur le dos, il poussait des gémissements à faire croire que tous ses os étaient brisés. Il avait heureusement plus de peur que de mal. On

l'aida à se relever, et il fut le premier à rire de sa nouvelle mésaventure.

« En voilà une excursion mouvementée ! s'écria-t-il. Il est temps qu'elle finisse. Si notre ascension dans le rosier a été extraordinaire, avouez que notre descente ne l'a pas été moins ; »

Paradou leva les yeux en l'air. Le rosier pouvait encore avoir les dimensions d'un chêne gigantesque. Deux minutes après, il était réduit à sa taille ordinaire. Au même instant la cloche se souleva et Al-Harick vint leur tendre la main.

Le docteur sortit le dernier. Avant de quitter la cloche, il avait voulu cueillir la feuille du rosier qui avait été le théâtre d'événements si extraordinaires. Il voulait la conserver pieusement comme un souvenir et un témoin irrécusable de ses mémorables expériences ; mais il eut beau la chercher, il ne put la découvrir au milieu des autres feuilles. Pourtant, elle devait avoir un signe qui la rendait facilement reconnaissable entre toutes : c'était la déchirure par où les sca-phandres avaient traversé l'épiderme. Mais il ne restait plus aucune trace de cette déchirure. Enfin, perdant patience, il rejoignit ses compagnons.

IX Une catastrophe

Le lendemain du jour où avait eu lieu cette inoubliable excursion dans l'intérieur d'un rosier, devait avoir lieu une séance encore plus extraordinaire. Al-Harick se proposait de conduire les trois amis dans l'intérieur d'un morceau de sucre. Réduits à des dimensions tellement petites que l'imagination cesse de pouvoir les concevoir, ils devaient voyagera travers les atomes de la matière, assister aux lois des combinaisons chimiques de ces atomes et surprendre les derniers secrets de la nature

Al-Harick avait invité les trois illustres membres de la Société hyperpsychique de Perpignan à déjeuner, désirant leur donner les explications nécessaires avant d'entreprendre une expérience aussi dangereuse.

Le déjeuner fut très gai. On causa naturellement des expériences exécutées en commun, de l'avenir réservé à la stupéfiante découverte du vieux savant, de ses avantages inappréciables au point de vue des éléments

nouveaux qu'elle fournissait pour les investigations des sciences physiques et naturelles. Al-Harick fit à ses convives les recommandations nécessaires pour la réussite de l'expérience qu'on allait tenter dans quelques instants. Ceux-ci ne voulurent pas d'abord croire à ce qu'on leur annonçait :

« Mais, fit observer Paradou, nous avons évidemment atteint dans le rosier le dernier degré de petitesse que puisse avoir un être vivant. La vie est impossible au-delà. Malgré tout, il y a une limite à la dimension des êtres vivants.

— Eh bien, c'est ce qui vous trompe, cher docteur, répondit Al-Harick ; je dois vous conter ici l'un des épisodes les plus extraordinaires de mes recherches. Au début, je pensais comme vous et je n'espérais pas pouvoir jamais rendre l'homme plus petit qu'une cellule. Mais, poursuivant quand même mes tentatives de réduction de la matière, en dépit du raisonnement, quelle ne fut pas ma stupéfaction et ma joie lorsque je parvins à donner à l'homme la petitesse d'un atome.

— D'un atome ! s'écria Soleihas en bondissant sur sa chaise, c'est impossible, c'est absurde, c'est de la folie !

— Ce n'est pas la première fois que j'entends ces dénégations, reprit Al-Harick avec un fin sourire et sans manifester la moindre

émotion. Moi-même, quand j'eus acquis la certitude de pouvoir rendre un homme aussi petit qu'un atome, que dis-je, infini ment plus petit qu'un atome, je me pris la tête entre les deux mains et je me demandai si je n'étais pas devenu fou. Ah ! messieurs, un savant doit avoir parfois le cerveau bien solidement trompé pour résister aux émotions de ses découvertes ! je pleurai et je riais tout à la fois, en poussant des cris affreux. A ce bruit insolite, on accourut et on avertit ma femme qui eut toutes les peines du monde à me calmer.

— Est-ce vrai ? demanda le vieillard à Thilda qui venait d'entrer, apportant, le café.

— J'ignore ce que vous avez dit, répondit la jeune femme.

— Je racontais à ces messieurs comment vous m'aviez trouvé riant et pleurant comme un fou le jour où j'avais transformé mon jardinier Pierre en un atome.

— Oui, je m'en souviens, » répondit Thilda, du ton d'une personne qui répond affirmativement sans conviction, mais par pure politesse.

Les trois amis se firent sans doute en eux-mêmes cette réflexion qu'Al-Harick finissait par dépasser les bornes de la vérité et qu'il se grisait au récit de ses inconcevables expériences. Mais ils n'en firent rien paraître, fort désireux avant tout de tenter une aventure

qui, si elle se réalisait, devait les initier aux grands mystères de la nature.

Le café étant pris, on fit un tour dans le jardin pour prendre l'air et faciliter la digestion. Paradou remarqua qu'Al-Harick était fort rouge. Il lui en fit l'observation et lui demanda s'il ne jugeait pas préférable de remettre les expériences au lendemain.

« Nullement, dit le savant, je ne me sens pas in disposé. »

On se dirigea vers la maison et on gravit l'escalier qui menait au laboratoire.

« Thilda, dit le maître de la maison en s'adressant à sa femme, vous monterez dans quelques instants : j aurai besoin de vous.

— Oui, mon ami,» répondit celle-ci.

On était à peine entré dans la pièce du laboratoire qui contenait la cloche, quand, tout à coup, on vit le vieillard devenir horriblement pâle, tournoyer sur lui-même en battant l'air de ses bras et tomber lourdement sur le sol.

Tous se précipitèrent vers lui pour le relever.

Le docteur, après avoir appuyé sa main sur le cœur du moribond, se redressa, et, d'une voix étranglée par l'émotion, dit ces seuls mots :

« Mes amis, nos soins sont inutiles. Il est mort de la rupture d'un anévrisme ! »

Mort ! lui, un instant auparavant encore si plein de vie ! Comme l'existence humaine est peu de chose ! On se regardait avec stupeur ; on se croyait le jouet d'un affreux cauchemar.

Camaret reprit : « Comment avertir Thilda ? » dit-il à ses deux compagnons.

Oui, comment apprendre à cette pauvre femme la terrible catastrophe qui venait ainsi la frapper aussi soudainement ? Comment ne pas la tuer sur le coup, elle aussi, en lui révélant la mort de son mari ?

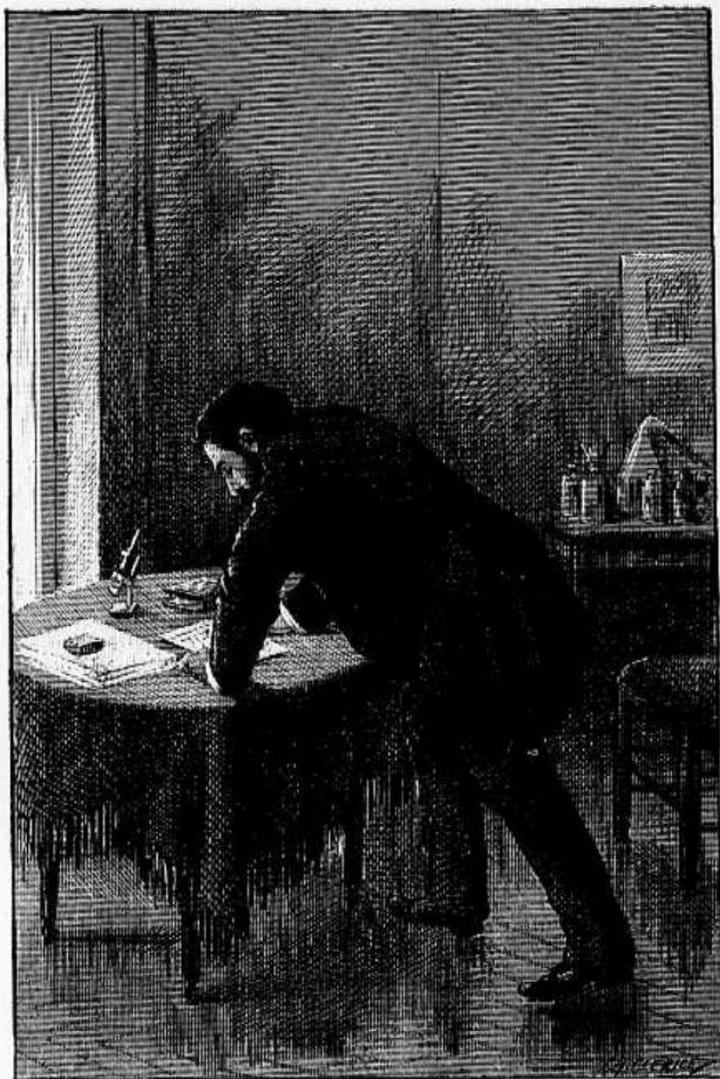
Un bruit de pas se fit entendre au bas de l'escalier.

« La voilà qui monte ! dit le docteur à voix basse. Il n'y a pas une minute à perdre. Restez ici, je remonte dans un instant. »

Il ouvrit la porte et descendit rapidement les marches de l'escalier, dominant l'émotion qui lui étreignait le cœur et se composant un visage calme.

« Madame, dit-il à la pauvre veuve, votre mari est légèrement indisposé.

— Qu'a-t-il, ô mon Dieu ! s'écria Thilda, devenue toute tremblante. Vite, je monte lui porter secours !



TOUJOURS PLUS PETITS.

Il y aperçut une lettre qu'Al-Harick y avait laissée tout ouverte.

— Oh ! ce n'est presque rien, ajouta le docteur, un léger étourdissement causé par une indigestion. Votre présence serait peut-être plus nuisible qu'utile. En vous voyant, monsieur votre mari se croirait plus malade qu'il ne l'est réellement. Il faut éviter les émotions. Je vous demanderai seulement un peu de vinaigre ou d'eau sédative. »

La jeune femme courut chercher ce que lui avait demandé Paradou et le lui apporta :

« Si vous avez besoin d'autre chose, dit elle , vous trouverez tout ce qu'il faut dans le cabinet de chimie.

— Où est la clef ? demanda le docteur.

— Mon mari la porte toujours sur lui, répondit-elle. Elle ne quitte pas la poche de son gilet. Donnez-lui des soins, ajouta-t elle, les yeux pleins de larmes, et appelez-moi si le malaise continue. »

Hélas ! la pauvre femme ne se doutait pas que tout espoir était perdu.

Paradou remonta rapidement l'escalier.

« Qu'avez-vous fait ? demandèrent en même temps ses deux compagnons, dès qu'il eut soigneusement refermé à clef la porte du laboratoire.

— J'ai gagné un peu de temps, » leur répondit-il.

Et, on deux mots, il les mit au courant de ce qui venait de se passer.

« Entrons dans la salle réservée, ajouta-t-il, et prenons à tout hasard quelques médicaments.

Camaret, veuillez appuyer le corps contre une chaise. »

Il fouilla dans les poches du gilet du vieillard et y trouva en effet la clef du cabinet de chimie. La porte fut ouverte et tous les trois entrèrent avec une sorte de crainte, mêlée de curiosité, dans ce sanctuaire de la science qui tenait caché le secret du vieux savant. C'est là que devait se trouver l'appareil extraordinaire qui avait servi à les rendre si petits.

A leur grand étonnement, la chambre était à moitié vide : pour ameublement, une table placée au milieu et surchargée de fioles, de cornues, de ballons, de tout l'attirail en un mot des chimistes ; devant l'unique fenêtre, une autre petite table de travail, avec quelques papiers et un microscope ; le long, du mur opposé, sur les rayons d'une bibliothèque, une collection de produits chimiques, enfermés dans des flacons soigneusement étiquetés, de toutes formes, de

toutes dimensions, de toutes couleurs.

C'était tout.

« Où est l'appareil ? demanda le docteur, en jetant un rapide coup d'œil autour de lui.

— Je ne vois rien », répondit l'opticien.

Camaret, levant les yeux vers le plafond, aperçut à la partie Supérieure de la cloison qui séparait les deux pièces contiguës du laboratoire deux fils de cuivre coupés dont les bouts pendaient le long du mur. Ces fils étaient évidemment les extrémités de ceux qui communiquaient avec la cloche de verre et qui étaient censés mettre électriquement en communication la cloche avec l'appareil du cabinet de chimie.

« Voyez ! s'écria le dentiste, en montrant les fils à ses deux compagnons.

— Mais où est l'appareil ? demanda encore Soleihas.

— Al-Harick l'aura enlevé ce matin, dit Camaret. Voyez, les fils ont été coupés.

— C'est singulier, murmura le docteur, qu'un soupçon venait d'assaillir.

— Et les médicaments ? dit Soleihas.

— Je les oubliais », répondit Paradou.

En même temps le docteur se dirigea vers la collection de produits chimiques et prit quelques flacons.

Quant à l'opticien, il s'approcha machinalement de la petite table de travail. Il y aper-

çut une lettre qu'Al-Harick y avait laissée toute ouverte. Par curiosité instinctive, il jeta les yeux dessus. Elle était inachevée.

« Pas d'indiscrétion, pensa Soleihas, il faut respecter même les lettres des morts. »

Mais le démon de la curiosité le poussait quand même à lire. La lettre portait en tête ces mots en gros caractères :

A monsieur Paradou et à ses amis.

Soleihas se saisit aussitôt de la lettre.

Du moment où elle était adressée à lui et à ses compagnons, il n'y avait plus aucune indiscrétion à la lire.

« Paradou ! Camaret ! s'écria-t-il, voici une lettre qu'Al-Harick nous écrivait.

— Une lettre ! dit le docteur en s'approchant vivement. Que dit-elle ? »

Et, saisissant la lettre, Paradou commença à lire :

A monsieur Paradou et à ses amis.

Messieurs, Je dois vous demander...

A ce moment, le docteur fut violemment interrompu dans sa lecture par l'arrivée brusque du dentiste, qui, depuis quelques instants, était rentré dans la première chambre.

« Docteur, dit Camaret, la figure toute bouleversée, madame Al-Harick frappe à la porte et demande à entrer. »

A ces mots, Paradou et Soleihas, brusquement rappelés à la triste réalité, se précipitèrent dans la pièce voisine, suivis par le dentiste.

En effet, Thilda frappait à la porte, heureusement fermée à double tour.

« Comment va mon mari ? » demanda-t-elle de sa voix tremblante encore d'émotion.

Le docteur fit signe à ses compagnons de prendre le cadavre et de l'emporter dans la seconde chambre.

« Beaucoup mieux, madame, » répondit-il à voix basse. Et voyant le corps d'Al-Harick disparu, il ajouta en ouvrant avec précaution la porte :

« Il va beaucoup mieux, ajouta-t-il. Monsieur votre mari s'est assoupi ; il dort sur son fauteuil dans le cabinet de chimie. Veuillez faire disposer un lit pour le recevoir et faire préparer une tasse de tisane bien chaude.

— Ah ! tant mieux, dit la pauvre veuve qui reprenait espoir. Tout danger a disparu, monsieur le docteur ?

— Oui, répondit Paradou, il lui faut maintenant quelques heures de repos.

— Je cours tout préparer, » dit Thilda, redevenue joyeuse.

La belle jeune femme redescendit l'escalier.

Paradou referma la porte à clef.

« Encore dix minutes de gagnées, dit-il à ses compagnons qu'il avait rejoint.

Profitons-en pour lire la lettre.

— Et après ? que comptez-vous faire, docteur ? de manda l'opticien.

— A la grâce de Dieu, mon ami, » répondit-il.

Dans sa précipitation, le docteur avait replié la lettre et l'avait mise dans l'une de ses poches. Mais dans laquelle ? L'esprit troublé, Paradou les fouillait toutes les unes après les autres sans pouvoir la retrouver.

Impatienté, il sortit tout ce qu'elles contenaient. Il la retrouva enfin, mêlée au milieu d'autres paperasses.

Il lut ce qui suit :

A Monsieur Paradou et à ses amis,

Messieurs, je dois vous demander pardon de ma conduite. Je ne veux pas vous laisser partir sans vous révéler ma supercherie à votre égard.

— « Quelle supercherie ? » s'écrièrent Soleihas et Camaret.

Le docteur continua sa lecture.

Vous ne devez pas, de retour à la Société hyperpsychique de Perpignan, induire vos collègues en erreur en leur faisant part des découvertes que vous n'avez pas réellement faites. J'espère que vous me pardonnerez cette déception cruelle pour votre amour-propre. Mais si mes expériences n'ont pas réalisé votre chimérique espoir de découvrir les secrets de la nature en devenant de plus en plus petits, avouez qu'elles ont une grande portée au point de vue de cette branche nouvelle de la science, la suggestion hypnotique.

« La suggestion hypnotique ! s'écria Soleihas. Alors, nous étions hypnotisés !

— Laissez-moi achever ma lecture, » répondit le docteur, devenu blême et tremblant d'une violente émotion qu'il ne parvenait plus à maîtriser.

Je reçus, il y a un mois, la visite d'un de nos anciens et meilleurs amis, monsieur Collioure, l'un des membres de votre société. Nous

projetâmes ensemble les expériences dont vous avez été les victimes...

« Collioure ! s'écrièrent ensemble les trois amis.

— Le traître ! dit le dentiste, il me payera ça.

— C'est de la jalousie ! » ajouta Soleihas, rouge de colère.

Le docteur, plus calme, acheva la lecture de la lettre.

Sous l'influence du sommeil hypnotique, aidé par ma nièce Thilda, je vous faisais assister par suggestion aux extraordinaires voyages que...

« Que ? demanda l'opticien.

— La lettre est inachevée, » répondit le docteur.

A ce moment, on frappa de nouveau à la porte du laboratoire et avec plus de force pendant qu'on entendait la voix de Thilda qui demandait des nouvelles d'Al-Harick et annonçait que tout était prêt pour coucher son mari.

« Allons, mes amis, dit le docteur, voici la nièce d'Al-Harick qui revient. J'aime mieux cela. Son émotion sera moins vive eh appre-

nant la mort de son oncle que celle de son mari.

« Qui sait ? » ajouta ironiquement le dentiste.

FIN